MÉMOIRES
DE
M. GOLDONI.

TOME SECOND.

MÉMOIRES
DE
M. GOLDONI,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE SA VIE,

ET

A CELLE DE SON THÉATRE.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

MÉMOIRES
DE
M. GOLDONI,
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE SA VIE,
ET
A CELLE DE SON THÉATRE.

DEUXIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Mon retour à Venise. Medebac *prend à bail le Théâtre* Saint-Ange. Antoinet le Gentil, l'Homme prudent, les deux Jumeaux Vénitiens, *Pieces de caractere, chacune en trois Actes, & en Prose. Détail de ces trois Pieces. Leur succès.*

QUELLE satisfaction pour moi de rentrer au bout de cinq ans dans ma Patrie, qui m'avoit toujours été chere, & qui embellissoit à mes

yeux toutes les fois que j'avois le bonheur de la revoir.

Ma mere après mon dernier départ de Venise avoit loué pour elle & pour sa sœur un appartement dans la Cour de Saint-Georges, aux environs de Saint-Marc. Le quartier étoit beau, le local passable, & j'allai me réunir à cette tendre mere qui me caressoit toujours, qui ne se plaignoit jamis de moi.

Elle me demanda des nouvelles de mon frere, & je lui fis la même question ; nous ne savions ni l'un ni l'autre ce qu'il étoit devenu. Ma mere le croyoit mort, & pleuroit ; je le connoissois un peu mieux, j'étois sûr qu'il reviendroit un jour à ma charge, & je ne me suis pas trompé.

Medebac avoit loué le Théâtre Saint-Ange, qui n'étant pas des plus vastes, fatiguoit moins les Acteurs, & contenoit assez de monde pour produire de suffisantes recettes.

Je ne me souviens pas quelle fut la Piece que l'on donna à l'ouverture. Je sais bien que cette Troupe nouvellement arrivée, ayant à lutter contre des rivaux très-habiles, & habitués dans la Capitale, eut de la peine à se faire desprotecteurs & des partisans.

Ce fut la *Griselda*, qui au bout de quelque ems commença à donner quelque crédit à tre Théâtre. Cette Tragédie intéressante, &

le jeu de l'Actrice qui l'embelliſſoit encore davantage, firent une ſenſation générale dans le public, en faveur de Madame Medebac, & la *Dona di Garbo*, la brave Femme, que l'on donna quelques jours après, acheva d'établir ſa réputation.

Darbes, le Pantalon de la Compagnie, avoit été bien reçu, & fort applaudi juſqu'alors dans les rôles de ſon emploi ; mais il n'avoit pas encore joué à viſage découvert, & c'étoit-là où il pouvoit briller davantage.

Il n'oſoit pas jouer les Pieces que j'avois faites pour le Pantalon *Golinetti*, au Théâtre de *Saint-Samuel*, & j'étois moi-même de ſon avis ; car les premieres impreſſions ne s'effacent pas facilement, & il faut éviter, tant qu'on peut, les comparaiſons.

Darbes ne pouvoit donc paroître que dans la Piece Vénitienne que j'avois travaillée pour lui ; je me doutois bien qu'*Antoinet le Gentil*, n'auroit pas valu *le Cortéſan Vénitien*, mais il falloit l'eſſayer.

Nous allâmes aux répétitions. Les Comédiens rioient comme des fous, je riois auſſi ; nous crûmes que le public auroit fait comme nous, mais ce public que l'on dit n'avoir point de tête, en eut une bien ferme & bien décidée

à la premiere repréſentation de cette Piece, & je fus obligé de la retirer ſur-le-champ.

Dans de pareilles circonſtances, je ne me ſuis jamais révolté contre les Spectateurs, ni contre les Comédiens. J'ai commencé toujours par m'examiner moi-même de ſang-froid, & je vis cette fois-là que le tort étoit de mon côté.

Une Comédie tombée ne mérite pas que l'on en donne l'extrait ; elle eſt imprimée, tant pis pour moi, & pour ceux qui ſe donneront la peine de la lire. Je dirai ſeulement, pour me faire pardonner mes fautes, que quand j'écrivis cette Comédie, j'étois hors d'exercice depuis quatre ans ; j'avois la tête remplie des occupations de mon état ; j'avois du chagrin ; j'étois de mauvaiſe humeur, & pour comble de malheur, mes Comédiens la trouverent bonne ; nous fîmes la ſottiſe de moitié, & nous la payâmes de même.

Le pauvre *Darbes* étoit très-mortifié, il falloit tâcher de le conſoler. J'entrepris ſur-le-champ une nouvelle Piece dans le même genre, & je le fis paroître en attendant avec ſon maſque dans une nouvelle Comédie, qui lui fit beaucoup d'honneur, & eut beaucoup de ſuccès. C'étoit l'*Homme Prudent*, Piece en trois Actes & en proſe.

Pantalon, riche Négociant Vénitien, établi à *Sorento*, dans le Royaume de Naples, avoit deux enfans d'un premier lit, *Octave & Rosaure*, & il venoit de se remarier avec *Béatrice*, fille d'un Commerçant du même endroit.

Mauvais ménage. La belle-mere étoit coquette & méchante, le beau-fils libertin, & la belle-fille une sotte. *Béatrice* avoit des Cicisbées, le jeune homme avoit des maitresses, la Demoiselle avoit des intrigues. Pantalon homme sage & prudent, tâche de les gagner par la douceur; il ne fait rien, il essaye de les menacer; les menaces les irritent davantage, & la contrainte les met au désespoir.

Béatrice violente, & excitée par les mauvais conseils des personnes qu'elle fréquente, porte sa colere & sa méchanceté, jusqu'au dessein de se défaire de son époux; elle gagne & engage dans le crime son beau-fils aussi indigne, aussi scélérat que la belle-mere. Celui-là fournit le poison, & l'autre saisit l'instant que le cuisinier est en commission pour jetter l'arsénic dans le potage destiné au respectable vieillard.

Rosaure a une chienne qu'elle aime à la folie, elle veut la faire déjeûner, & prend de ce potage. La chienne en mange, elle tombe dans des convulsions, & meurt. *Rosaure* est au désespoir, elle confie l'aventure à son amant; celui-

ci devine d'où part le coup, il ne peut ſoupçonner que la belle-mere ou le fils ; il s'intéreſſe à la vie de Pantalon, & va dénoncer le crime. La Juſtice s'empare de Béatrice & d'Octave. L'*Homme Prudent* cache le corps du délit, & ſe rend lui-même déſenſeur des accuſés.

Les preuves manquent, la marmite empoiſonnée n'exiſte plus, une chienne vivante & pareille à celle qui étoit morte fait illuſion, une harangue vigoureuſe & pathétique du pere & du mari, convainc le Juge, & le touche ; les accuſés ſont abſous ; la tendreſſe de Pantalon gagne les cœurs de ſes ennemis, & ſa prudence ſauve l'honneur de ſa famille.

J'avois compoſé cette Piece à *Piſe*, pendant que j'étois occupé de cauſes criminelles que j'avois à défendre. La Fable n'étoit pas tout-à-fait inventée. Ce crime affreux avoit été commis de mon tems dans un pays de la Toſcane, & je n'étois pas fâché de faire connoître à mes compatriotes qu'elles avoient été mes occupations pendant cinq années d'abſence.

Cette Comédie eut à Veniſe un ſuccès complet ; ce poiſon & cette harangue au criminel, & les tirades dont elle étoit chargée, n'étoient pas dans le goût de la bonne Comédie, mais le Pantalon y étoit on ne peut pas plus à ſon aiſe pour faire valoir la ſupériorité de de ſon talent

dans les différentes nuances qu'il devoit exprimer, & il n'en fallut pas davantage pour le faire généralement proclamer l'Acteur le plus accompli qui fut alors ſur la ſcene.

Il falloit cependant pour établir encore davantage ſa réputation, le faire briller à viſage découvert; c'étoit mon projet, c'étoit mon but principal. Pendant que *Darbes* jouiſſoit des applaudiſſemens de l'Homme Prudent, je travaillois pour lui une Piece intitulée *les deux Jumeaux Vénitiens*.

J'avois eu aſſez de tems, & aſſez de facilité pour examiner les différens caracteres perſonnels de mes Acteurs. J'avois apperçu dans celui-ci deux mouvemens oppoſés & habituels dans ſa figure, & dans ſes actions. Tantôt c'étoit l'homme du monde le plus riant, le plus brillant, le plus vif; tantôt il prenoit l'air, les traits, les propos d'un niais, d'un balourd, & ces changemens ſe faiſoient en lui tout naturellement, & ſans y penſer.

Cette découverte me fournit l'idée de le faire paroître ſous ces deux différens aſpects dans la même Piece.

L'un des deux freres, appellé *Tonin*, avoit été envoyé à Veniſe par ſon pere, l'autre nommé *Zanetto*, avoit été envoyé à Bergame, chez

ſon oncle. Le premier étoit gai, brillant, agréable ; l'autre groſſier & mauſſade.

Ce dernier devoit ſe marier avec Roſaure, fille d'un Négociant de Vérone, & part pour rejoindre ſa future. L'autre court après ſa maitreſſe dans la même ville : voilà comme les deux Jumeaux ſe rapprochent ſans le ſavoir.

La reſſemblance ne pouvoit pas être plus frappante, puiſque c'étoit la même perſonne qui jouoit les deux rôles; mais les noms étant différens, l'intrigue devoit être plus difficile pour l'Auteur, & plus piquante pour le Spectateur.

Il y a un perſonage épiſodique dans cette Piece qui fournit beaucoup de jeu, prépare & acheve la cataſtrophe. C'eſt un impoſteur nommé *Pancrace*, qui étant l'ami du beau-pere futur de Zanetto, aſpire à gagner le cœur ou la main de Roſaure, & ſe cache ſous le manteau de l'hypocriſie.

Cet homme adroit s'empare de l'eſprit du niais Bergamaſque; il lui fait croire qu'il n'eſt rien au monde de ſi dangereux que les femmes. Zanetto qui, à cauſe de ſon imbécilité, ne peut ſe vanter des faveurs du ſexe, trouve que Pancrace a raiſon, mais la chair le tourmente ; le coquin lui donne une poudre pour s'en garantir, le pauvre diable l'avale, & s'empoiſonne.

Voilà encore du poiſon ; j'eus tort de l'avoir employé dans deux Pieces conſécutives, d'autant plus que je ſavois comme un autre que ces moyens n'étoient pas ceux de la bonne Comédie, mais la réforme n'étoit encore que dans ſon berceau ; d'ailleurs quelle différence entre les effets du poiſon dans la premiere, & ceux qui en dérivent dans la ſeconde. Le crime dans la Comédie de l'*Homme Prudent*, fournit du pathétique qui intéreſſe & touche ; celui des deux Jumeaux, produit, malgré ſon horreur, des incidens amuſans, & d'un vrai comique.

Il n'eſt rien de plus plaiſant que la folie de ce nigaud, qui croyant parvenir à ſe venger de la cruauté des femmes par le mépris, ſouffre & s'égaye en même-tems. J'avois beaucoup haſardé, je l'avoue, mais je connoiſſois un peu mon pays, & la Piece fut portée juſqu'aux nues.

Ce qui contribua infiniment au ſuccès de cette Comédie, fut le jeu incomparable du Pantalon qui ſe vit au comble de ſa gloire & de ſa joie. Le Directeur n'étoit pas moins content de voir la réuſſite de ſon entrepriſe aſſurée, & j'eus ma part auſſi de ſatisfaction, me voyant fêté & applaudi beaucoup plus que je ne l'avois mérité.

CHAPITRE II.

Critiques de mes Comédies. Brochures insultantes contre les Comédiens. Leur histoire & leur défense. La Vedova Scaltra, la Veuve Rusée, *Comédie en trois Actes, en prose. Extrait de cette Piece. l'*Honnête Fille, *Comédie Vénitienne en trois Actes, en prose. Son Extrait. Son succès.*

J'AVOIS donné trois Pieces nouvelles depuis mon retour à Venise sans qu'aucune critique vînt interrompre ma tranquillité; mais pendant la neuvaine de Noël, il y eut des personnes désœuvrées, qui, étant privées de l'amusement des Spectacles, firent paroître quelques brochures contre l'Auteur & contre les Comédiens; on ne disoit rien contre ma premiere Piece qui étoit tombée; au contraire, la critique frappoit plutôt sur mon pays que sur mon Ouvrage: on prétendoit que la Comédie d'*Antoinet-le-Gentil* étoit bonne, mais trop vraie & trop piquante, & on me condamnoit seulement de l'avoir exposée à Venise.

A l'égard des deux autres, on trouvoit que

dans l'*Homme Prudent* il y avoit autant de ruse que de prudence : on condamnoit le rôle de Pancrace dans les deux Jumeaux Vénitiens : il y avoit dans ces critiques du bon & du mauvais, des raisons & des torts, quelques mots piquans compensés par des éloges, & de l'encouragement ; & je ne pouvois pas en être fâché.

Mais c'étoit à la Troupe de *Medebac* qu'on en vouloit davantage ; on l'appelloit la *Troupe des Balladins*, & les propos étoient d'autant plus méchans, qu'ils étoient fondés sur quelques principes de vérité.

Madame Medebac étoit fille d'un Danseur de corde. Brighella son oncle avoit été *Paillasse*, & le Pantalon avoit épousé la belle-sœur du chef de ces voltigeurs.

Cette famille cependant, quoique élevée dans un état périlleux & décrié, vivoit dans la plus exacte régularité pour les mœurs, & n'avoit manqué ni d'instruction, ni d'éducation.

Medebac, bon Comédien, ami & compatriote de ces bonnes gens, voyant que plusieurs d'entr'eux avoient des dispositions pour la Comédie, les conseilla de changer d'état ; il fut écouté, Medebac les forma ; les nouveaux Comédiens firent des progrès rapides, & parvinrent en très-peu de tems à tenir tête aux com-

pagnies les plus anciennes & les plus accréditées en Italie.

Méritoit-elle, cette Troupe devenue habile & toujours honnête, qu'on lui reprochât sa premiere profession? C'étoit de la méchanceté toute pure, c'étoit la jalousie de ses rivaux, c'étoit les autres Spectacles de Venise, qui la craignoient, & ne pouvant pas la détruire, avoient la bassesse de la mépriser.

Lorsque je vis ces Comédiens à Livourne pour la premiere fois, je m'y attachai, autant pour leurs talens que pour leur conduite, & je tâchai de les porter par mes soins, & par mes travaux à ce degré de considération qu'ils ont par-tout mérité.

Les ennemis de Medebac avoient beau dire & beau faire, les Comédiens gagnerent tous les jours plus de consistance, & la Piece dont je vais rendre compte assura leur crédit, & les mit en état de jouir d'une parfaite tranquillité.

Ce fut par la *Vedova scaltra*, la Veuve rusée, que l'on fit l'ouverture du Carnaval de l'année 1748.

Cette veuve Vénitienne qui avoit été pendant quelque tems garde-malade de son vieux mari, qui jouissoit d'une fortune considérable, aspiroit à se dédommager du tems perdu par un mariage mieux assorti.

Elle avoit fait au bal la connoiſſance de quatre étrangers ; Milord *Ronebif*, *Anglois*, le Chevalier *le Bleau*, *François*. *Dom Alvaro de Caſtille*, Eſpagnol, & *le Comte di Boſeo Nero*, Italien.

Les quatre voyageurs, enchantés de la beauté & de l'eſprit de la jeune veuve, lui font leur cour, & tâchent, chacun de leur côté, de mériter la préférence ſur leurs rivaux.

Milord lui envoye un beau diamant, le Chevalier lui donne un beau portrait, l'Eſpagnol lui fait cadeau de l'arbre généalogique de ſa famille, & le Comte Italien lui adreſſe une lettre bien tendre, mais dans laquelle pluſieurs traits de jalouſie font voir le caractere national.

La veuve fait ſes réflexions ſur ce début de ſes nouveaux adorateurs, elle trouve l'Anglois, généreux, le François, galant, l'Eſpagnol, reſpectable, & l'Italien amoureux.

Elle marque quelque penchant pour ce dernier ; mais ſa femme-de-chambre qui eſt de nation Françoiſe, vient au ſecours de ſa maitreſſe, lui prouve qu'elle ne peut être heureuſe qu'en épouſant un François.

Roſaure, c'eſt le nom de la veuve, prend du tems pour ſe déterminer. Le premier & le ſecond acte ſe paſſent en viſites & tenta-

tives & rivalités: les caracteres nationaux ſont en contraſte, & il en réſulte un comique décent & varié.

J'ai à me reprocher d'avoir un peu trop chargé le rôle du Chevalier, mais ce n'eſt pas ma faute; j'avois vu des François à Florence, à Livourne, à Milan & à Veniſe; j'avois rencontré des originaux, & je les avois copiés; je ne me ſuis apperçu de ma faute qu'en arrivant à Paris; je n'y ai pas reconnu ces ridicules que j'avois vu en Italie; ou la façon de penſer & la maniere d'être ont changé en France depuis vingt-cinq ans; ou les François aiment à ſe donner des torts dans les pays étrangers.

Le dernier acte de cette Comédie eſt le plus intéreſſant & le plus piquant: la veuve à qui je donnai à juſte titre l'épithete de ruſée, veut s'aſſurer davantage de l'attachement & de la ſincérité de ſes quatre amans; elle profite du Carnaval de Veniſe, & ſe déguiſant de quatre différentes manieres, elle joue ſucceſſivement la compatriote des quatre étrangers.

Sérieuſe avec l'Anglois, folâtre avec le François, grave & ſévere avec l'Eſpagnol, & amoureuſe avec le Romain, à l'aide du maſque, du coſtume & de la voix déguiſée, elle trompe ſi bien ſes amans, que les trois premiers tombent dans le panneau, & préferent ſoutenir la femme

de leur pays, & le Comte eſt le ſeul qui ſe refuſe aux tentatives de l'inconnue pour ne pas manquer de fidélité à ſa maîtreſſe.

La veuve donne un bal chez elle, fait prier les quatre étrangers qui ne manquent pas de s'y rendre; elle déclare à haute voix l'eſſai qu'elle venoit de faire de leur ſincérité, & donne la main au Comte qui eſt au comble de ſa joie.

Milord trouve qu'elle a bien fait, & le Chevalier demande la place de Cicisbée; il n'y a que l'Eſpagnol qui eſt piqué de la ruſe, il condamne les Italiennes & s'en va; le Bal commence & la Piece finit.

J'avois donné des Pieces très-heureuſes; aucune ne l'avoit été au point de celle-ci. — Elle eut trente repréſentations de ſuite; elle a été jouée par-tout avec le même bonheur. Le début de ma réforme ne pouvoit pas être plus brillant. J'avois encore une Piece à donner pour le Carnaval: il falloit que la clôture ne démentît pas les premiers ſuccès de cette année déciſive, & je trouvai l'ouvrage qu'il me falloit pour couronner mes travaux.

J'avois vu au Théâtre Saint-Luc une Piece intitulée le *Putte de Caſtello* (les jeunes filles du quartier du Château); c'étoit une Comédie populaire dont le ſujet principal étoit une

Vénitienne sans esprit, sans mœurs & sans conduite.

Cet Ouvrage avoit paru avant l'Ordonnance de la censure des Spectacles; tout étoit mauvais, caractere, intrigue, dialogue, tout étoit dangereux; cependant c'étoit une Comédie nationale; elle amusoit le public; elle attiroit du monde, & on rioit aux mauvaises plaisanteries.

J'étois si content de ce public, qui commençoit à préférer la Comédie à la farce, & la décence à la scurilité, que pour empêcher le mal que cette Piece auroit pu faire dans les esprits encore chancelans, j'en donnai une dans le même genre, mais honnête & instructive, intitulée *la Putta Onorata* (l'honnête fille) qui étoit le contrepoison des filles du quartier du Château.

L'Héroïne de ma Piece n'étoit qu'une personne du peuple, mais qui par ses mœurs & par sa conduite étoit faite pour intéresser tous les rangs & tous les cœurs honnêtes & sensibles.

Bettina, (Babet) orpheline de pere & de mere, se soutenant du travail de ses mains, est forcée de vivre avec sa sœur & avec Arlequin son beau-frere, l'un & l'autre mauvais sujets.

Bettina est sage sans être ni prude, ni bigotte; elle a un amoureux qu'elle se flatte pouvoir épouser; c'est Pasqualin qui passe pour être

le

le fils d'un Gondolier Vénitien, jeune homme d'une conduite aſſez réguliere, mais ſans biens & ſans emploi.

La jeune fille, qui l'aime beaucoup, ne lui permet pas d'aller la voir chez elle, ce n'eſt que de ſa fenêtre qu'elle le voit & qu'elle lui parle; ſa ſœur fâchée de voir ce pauvre garçon ſe promener dans la rue, ne manque pas quelquefois de le faire entrer. Bettina ſe renferme toujours dans ſa chambre, craignant les dangers de l'amour & les propos des voiſins.

Pantalon, Négociant Vénitien, connoiſſoit cette enfant, l'eſtimoit beaucoup, lui donnoit de tems en tems des ſecours, & lui avoit promis de la marier; mais lorſqu'elle lui confie ſon inclination, Pantalon ne conſent pas qu'elle épouſe un homme ſans état & ſans fortune.

Le Marquis de Ripaverde voit *Bettina*, & en devient amoureux; il fait des démarches pour la ſéduire; la ſœur & le beau-frere de la jeune fille ſe rangent du parti du Marquis, mais il n'eſt pas poſſible d'ébranler la fermeté de l'honnête orpheline; le Marquis la fait enlever; elle réſiſte toujours: il lui propoſe de la marier à ſon amant qui étoit le fils de ſon Gondolier, elle refuſe de l'accepter de ſa main.

Il y a dans cette Piece beaucoup de jeu, beaucoup d'intrigue & beaucoup d'événemens.

Le Marquis eſt marié ; Madame la Marquiſe apprend la nouvelle paſſion de ſon mari ; elle en veut à *Bettina*, elle la voit, elle lui parle, & devient ſa protrectrice & ſon amie.

Lelio cru fils de Pantalon, arrive de Livourne, où il avoit été élevé depuis ſon enfance ; il ne connoit pas ſon pere, & différe d'aller le voir pour jouir de la liberté du Carnaval de Veniſe.

C'eſt un libertin ; il manque d'argent, & en cherche de tous les côtés ; le Marquis lui propoſe de donner des coups de bâton à un homme qui venoit de lui manquer de reſpect. Lelio veut s'acquitter de la commiſſion. Pantalon ſe défend & ſe nomme ; Lelio reconnoît ſon pere & ſe ſauve. ; il eſt arrêté, on veut l'envoyer aux Iſles de l'Archipel.

La véritable mere de ce malheureux qui eſt la femme du Gondolier du Marquis, eſt forcée de parler : Lélio eſt ſon fils, & Paſqualin eſt celui de Pantalon ; elle avoit été la nourrice de ce dernier, & l'avoit changé pour faire la fortune de ſon enfant.

Bettina voit ſon amant devenu riche, & croit l'avoir perdu pour toujours ; mais Pantalon récompenſe la vertu en la déclarant ſa belle-fille.

Dans l'abrégé que je viens de donner de

cette Piece, il pourroit y paroître un double intérêt; mais il faut lire la Piece, on verra que l'action est unique, & que la reconnoissance de Pasqualin étoit nécessaire à la catastrophe de Bettina.

Il y a dans cette Comédie des scenes de Gondoliers Vénitiens, tracées d'après nature, & très-divertissantes pour ceux qui connoissent le langage & les manieres de mon pays.

Je voulois me réconcilier avec cette classe de domestiques qui mérite quelque attention, & qui étoit mécontente de moi.

Les Gondoliers à Venise ont place aux Spectacles quand le parterre n'est pas plein : ils ne pouvoient pas entrer à mes Comédies ; ils étoient forcés d'attendre leurs maîtres dans la rue ou dans leurs gondoles; je les avois entendus moi-même me charger de titres fort drôles & fort comiques ; je leur fis ménager quelques places dans des angles de la salle; ils furent enchantés de se voir joués, & j'étois devenus leur ami.

Cette Piece eut tout le succès que je pouvois desirer; la clôture ne pouvoit pas être plus brillante, plus accomplie; voià ma réforme déjà bien avancée; quel bonheur ! quel plaisir pour moi!

CHAPITRE III.

Critiques, diſputes, avis différens ſur mes nouvelles Comédies. Ma façon de penſer ſur l'unité de lieu. L'explication & l'utilité du mot Protagoniſte. *Quelques mots ſur les Comédies que les François appellent Drames.*

PENDANT que je travaillois ſur d'anciens fonds de la Comédie Italienne, & que je ne donnois que des Pieces partie écrite & partie à canevas, on me laiſſoit jouir en paix des applaudiſſemens du parterre; mais auſſi-tôt que je m'annonçai pour Auteur, pour inventeur, pour Poëte, les eſprits ſe réveillerent de leur léthargie, & me crurent digne de leur attention & de leurs critiques.

Mes compatriotes habitués depuis ſi long-tems aux farces triviales & aux repréſentations giganteſques, devinrent tout d'un coup Cenſeurs rigides de mes productions; ils faiſoient retentir dans les cercles les noms d'*Ariſtote*, d'*Horace* & de *Caſtelvetro*, & mes ouvrages faiſoient la nouvelle du jour.

Je pourrois me paſſer de rappeller aujourd'hui ces diſputes verbales que le vent emportoit, & que mes ſuccès étouffoient : mais je ſuis bien aiſe d'en faire mention, pour prévenir mes lecteurs de ma façon de penſer ſur les préceptes de la Comédie, & ſur la méthode que je m'étois propoſée dans l'exécution.

Les unités requiſes pour la perfection des ouvrages théâtrals, furent de tout tems des ſujets de diſcuſſion parmi les Auteurs & les Amateurs.

Les Cenſeurs de mes Pieces de caractere n'avoient rien à me reprocher à l'égard de l'unité d'action, rien non plus ſur celle du tems ; mais ils prétendoient que j'avois manqué à l'unité du lieu.

L'action de mes Comédies ſe paſſoit toujours dans la même ville ; les perſonnages n'en ſortoient point : ils parcouroient, il eſt vrai, différens endroits, mais toujours dans l'enceinte des mêmes murs ; & je crus, & je crois encore, que de cette maniere l'unité du lieu étoit ſuffiſamment obſervée.

Dans tous les arts, dans toutes les découvertes, l'expérience a toujours précédé les préceptes : les écrivains ont donné par la ſuite une méthode à la pratique de l'invention, mais les Auteurs mo-

dernes ont toujours eu le droit d'interpréter les anciens.

Pour moi, ne trouvant pas dans la poétique d'Ariſtote ni dans celle d'Horace le précepte clair, abſolu & raiſonné de la vigoureuſe unité de lieu, je me ſuis fait un plaiſir de m'y conformer toutes les fois que j'en ai cru mon ſujet ſuſceptible; mais je n'ai jamais ſacrifié une Comédie qui pouvoit être bonne à un préjugé qui auroit pu la rendre mauvaiſe.

Les Italiens n'auroient jamais été ſi rigides envers moi & encore moins pour mes premieres productions, s'ils n'euſſent pas été provoquées par le zele mal entendu de mes partiſans.

Ceux-ci faiſoient monter le mérite de mes Pieces trop haut, & les gens inſtruits ne condamnoient que le fanatiſme.

Les diſputes s'échaufferent davantage à l'égard de ma derniere Piece. Mes athletes ſoutenoient que *l'Honnête Fille* étoit une Comédie ſans défauts, & les rigoriſtes trouvoient que j'avois mal choiſi le *Protagoniſte*.

Je demande pardon à mes lecteurs, ſi j'oſe me ſervir ici d'un mot grec, qui doit être connu, mais qui n'eſt guere uſité : ce mot ne ſe trouve ni dans les Dictionnaires François, ni dans les Dictionnaires Italiens. Cependant, des Auteurs

célebres de ma Nation s'en ſont ſervi & s'en ſervent communément. *Caſtelvetro*, *Creſcimbeni*, *Gravina*, *Quadriò*, *Muratori*, *Maffei*, *Metaſtaſio*, & tant d'autres, ont employé le terme de Protagoniſte, pour dire le ſujet principal de la Piece. Vous voyez l'utilité de ce grécíſme, qui renferme la valeur de ſix mots; & je demande la permiſſion d'en faire uſage pour éviter la monotonie d'une phraſe, qui, dans le cours de mon ouvrage, pourroit devenir ennuyeuſe.

J'avois donc mal choiſi le caractere du *Protagoniſte*, parce que je ne l'avois pas pris dans la claſſe des vicieux ou des ridicules.

L'Honnête Fille étoit, au contraire, un ſujet vertueux, qui intéreſſoit par ſes mœurs, par ſa douceur & par ſa poſition; & j'avois manqué, diſoient-ils, le but de la Comédie, qui eſt de faire abhorrer le vice, & de corriger les défauts: mes Cenſeurs avoient raiſon, mais je n'avois pas tort.

Je voulois commencer par flatter ma Patrie, pour laquelle je travaillois; le ſujet étoit neuf, agréable, national. Je propoſois à mes Spectateurs un modele à imiter. Pourvu que l'on inſpire la probité, ne vaut-il pas mieux gagner les cœurs par les attraits de la vertu, que par l'horreur du vice?

Quand je parle de la vertu, je n'entends pas

cette vertu héroïque, touchante par ſes déſaſtres, & larmoyante par ſa diction. Ces Ouvrages auxquels on donne en France le titre de *Drames*, ont certainement leur mérite, c'eſt un genre de repréſentation théâtrale, entre la Comédie & la Tragédie. C'eſt un amuſement de plus fait pour les cœurs ſenſibles ; les malheurs des Héros Tragiques nous intéreſſent de loin, mais ceux de nos égaux doivent nous toucher davantage.

La Comédie qui n'eſt qu'une imitation de la nature, ne ſe refuſe pas aux ſentimens vertueux & pathétiques, pourvu qu'elle ne ſoit pas dépouillée de ces traits comiques & ſaillans qui forment la baſe fondamentale de ſon exiſtence.

Dieu me garde de la folle prétention de m'ériger en précepteur. Je fais part à mes Lecteurs du peu que j'ai appris, du peu que je fais, & dans les livres les moins eſtimés, on trouve toujours quelque choſe qui mérite attention.

Je finirai ce chapitre par dire quelques mots ſur le dialecte Vénitien que j'employai dans la Comédie de l'*Honnête Fille*, & dans pluſieurs autres de mon Théâtre.

Le langage Vénitien eſt ſans contredit le plus doux & le plus agréable de tous les autres dialectes de l'Italie. La prononciation en

est claire, délicate, facile; les mots abondans, expressifs; les phrases harmonieuses, spirituelles; & comme le fond du caractere de la Nation Vénitienne est la gaîté, ainsi le fond du langage Vénitien est la plaisanterie.

Cela n'empêche pas que cette langue ne soit susceptible de traiter en grand les matieres les plus graves & les plus intéressantes; les Avocats plaident en Vénitien, les harangues des Sénateurs se prononcent dans le même idiôme, mais sans dégrader la Majesté du Trône, ou la dignité du Barreau, nos Orateurs ont l'heureuse facilité naturelle d'associer à l'éloquence la plus sublime, la tournure la plus agréable & la plus intéressante.

Je tâchai de donner une idée du style nerveux & brillant de mes compatriotes, dans la Comédie de l'Avocat Vénitien. Cette Piece fut reçue, entendue, & goûtée par-tout, elle fut même traduite en François. Les succès de mes premieres Pieces Vénitiennes, m'encouragerent à en faire d'autres. Il y en a un nombre considérable dans ma collection, ce sont celles peut-être qui me font le plus d'honneur, & je me garderois bien d'y toucher.

Je mis, & je mettrai toujours dans mes

Editions l'explication des mots les plus difficiles, pour l'intelligence des Etrangers ; & pour peu que l'on connoiſſe la langue Italienne, on n'aura pas beaucoup de peine à lire, & à comprendre le Vénitien comme le Toſcan.

CHAPITRE IV.

La Bonne Femme, *suite de l'Honnête Fille, Comédie Vénitienne, en trois Actes & en prose. Son heureux succès. Anecdote d'un jeune homme converti. Réflexions sur les sujets populaires.* Le Cavalier & la Dame, *ou* les Cicisbées, *Comédie en trois Actes & en prose. Son succès. Critique d'un incident de la même Piece.*

L'HONNETE FILLE qui avoit fait la clôture de l'année comique 1748, fit par sa reprise l'ouverture de l'année suivante; elle se soutint toujours avec le même bonheur, & ne cessa que pour faire place à la premiere représentation *de la Buona Moglie*, la Bonne Femme.

Cette Piece faisoit la suite de la précédente; les personnages qui avoient paru dans la premiere, paroissent dans celle-ci: ils conservoient leurs positions & leurs caracteres; il n'y avoit que *Pasqualin*, qui, entraîné par de mauvaises compagnies, avoit changé de mœurs & de conduite.

Bettina ouvre la ſcene à côté du berceau de ſon enfant; elle l'arroſe de ſes larmes, & ſe plaint de ſon cher mari.

Il joue, il ſe ruine, il découche; elle eſt au déſeſpoir, mais elle en eſt toujours amoureuſe.

Pantalon avoit donné des fonds à ſon fils pour faire un petit commerce; Paſqualin avoit preſque tout diſſipé; c'étoit *Lelio* & *Arlequin* qui le ſéduiſoient, qui vivoient à ſes dépens, & lui faiſoient payer les parties de plaiſir dont ils étoient les promoteurs.

Ils le menent un jour dans un cabaret avec des femmes ſuſpectes, & avec des compagnons de débauche. Pantalon en eſt inſtruit, & va les ſurprendre; *Paſqualin* ſe cache; les convives s'en vont, Arlequin, mauvais ſujet, décéle Paſqualin à ſon pere, & ſuit ſes camarades.

Pantalon veut dans ſon premier mouvement faire éclater ſa colere; il revient en lui-même.

« Ah! non, dit-il, il faut eſſayer la dou-
» ceur; une tendre correction vaudra mieux,
» peut-être, que les reproches & la punition;
» je le verrai, je lui parlerai en pere, & je le
» ſerai toujours, ſi je reconnois en lui la raiſon
» de l'homme, & les entrailles d'un fils ».

Il fait ſortir le jeune homme; celui-ci, interdit, tremblant, prend ſon manteau, & veut partir.

« Arrêtez, dit le pere, avec un air de bonté » & de tendresse; arrêtez, mon fils; je ne veux » ni gronder, ni menacer, & moins encore vous « punir : je ne vois que trop, que séduit par » les mauvais conseils, vous avez secoué le joug » de l'obéissance filiale, & que je ne suis plus » dans le cas peut-être d'exercer sur vous mes » droits; je vous prie donc.... Oui, mon cher » enfant, je vous aime toujours, & je vous » prie de vouloir bien m'écouter ».

Pasqualin, pénétré de la douceur de son pere, laisse couler quelques larmes; Pantalon prend une chaise, fait asseoir son fils à côté de lui : il lui trace le caractere de ses connoissances, le tableau de la position où il l'avoit retrouvé, le tort qu'il faisoit à son nom, à sa réputation, à son pere, à sa tendre femme, à son cher enfant; Pasqualin se jette aux pieds de son pere; le fils est repentant, le pere est au comble de sa joie.

On m'a fait croire que cette scene avoit produit à Venise une conversion; on m'a même fait connoître le jeune homme qui avoit été dans le cas de Pasqualin, & qui étoit rentré dans le sein de sa famille. Si l'histoire est vraie, il faut dire que le jeune homme avoit avant que d'entrer à la Comédie de bonnes dispositions pour s'amender; & si ma Piece peut y

avoir contribué en quelque chose, ce fut peut-être l'expression énergique du Pantalon, qui avoit l'art de remuer les passions, & de toucher les cœurs jusqu'aux larmes.

Voilà deux Pieces très-heureuses, dont j'avois pris le sujet principal dans la classe du peuple · je cherchois la nature par-tout, & je la trouvois toujours belle quand elle me fournissoit des modeles vertueux, & des traits de bonne morale.

Mais en voici une du haut comique : *Il Cavaliere*, & *la doma*; le Seigneur & la dame de qualité.

Il y avoit long-tems que je regardois avec étonnement ces êtres singuliers que l'on appelle en Italie Cicisbées, & qui sont les martyrs de la galanterie; & les esclaves des fantaisies du beau sexe.

La Piece dont je vais rendre compte les regarde particulierement. mais je ne pouvois pas afficher *la Cicisbeature* pour ne pas irriter d'avance la nombreuse société des galans, & je cachai la critique sous le manteau de deux personnages vertueux qui font contraste avec les ridicules.

Donna Eleonora d'une naissance illustre, mais d'une fortune médiocre, avoit épousé un gentilhomme Napolitain fort riche, mais qui ayant

eu le malheur de tuer un homme en duel, s'étoit ſauvé à Bénévent, & tous ſes biens avoient été confiſqués.

La femme qui n'avoit apporté en dot que de la nobleſſe, étoit fort mal à ſon aiſe, & ſon mari lui demandoit des ſecours, & le procès qu'elle avoit entamé contre le *Fiſc* ne finiſſoit pas.

Elle eſt d'une ſageſſe admirable, & d'une délicateſſe ſans égale; elle doit le loyer de ſon hôtel, & ſe défait de quelques bijoux pour s'en acquitter : Anſelme qui en eſt le propriétaire, homme âgé & fort honnête, connoiſſant la probité & l'indigence de la dame, refuſe de recevoir le terme; elle inſiſte, il la prie ſi bien, qu'elle garde l'argent, mais ſon Procureur arrive un inſtant après, & ſous prétexte des frais de la procédure, lui emporte juſqu'au dernier ſol qu'il avoit apperçu du côté de l'œil ſur la table.

Don Rodrigue, d'une des premieres familles du Royaume de Naples, avoit beaucoup de conſidération & beaucoup d'attachement pour *Donna Eleonora*; il n'étoit pas ſon cicisbée; la Dame l'eſtimoit également, le voyoit chez elle de tems en tems, & ne l'auroit pas ſouffert en qualité de galant.

Cet homme reſpectable, qui connoiſſoit la

délicateſſe de Donna Eleonora, cherchoit des prétextes pour lui procurer des ſecours : elle avoit aſſez d'eſprit pour s'en appercevoir, & avoit toujours de bonnes raiſons pour ſe défendre ſans hauteur & ſans avoir l'air de le refuſer.

Cependant des Dames de la Ville qui avoient chacune leur Ciciſbée, croient abſolument que Dom Rodrigue eſt celui de Donna Eleonora : elles ſont curieuſes de ſavoir comment elle ſe conduit dans l'abſence de ſon mari, & elles vont lui rendre viſite avec leurs cavaliers.

On voit dans cette ſcene le mari de l'une être le Cicisbée de l'autre, & leur ſatisfaction mutuelle ; on entend les propos de cette eſpece de galanterie, & on peut ſe former quelque idée du ton de ces converſations.

Mais c'eſt dans les têtes-à-têtes qu'on en apprend davantage ; je ne rapporterai qu'un ſeul trait que j'avois copié d'après nature, & qui ſe trouve dans la ſcene ſeptieme du premier acte.

Une Dame mariée ſe plaint devant ſon Ciciſbée, que ſon laquais lui a manqué de reſpect ; le cavalier dit qu'il faut le punir : *c'eſt à vous*, reprend la dame, *à me faire obéir, & à me faire reſpecter de mes domeſtiques.*

La brieveté que je ſuis forcé d'employer dans

dans mes extraits, ne me permet pas de m'étendre sur cette partie épisodique de la Piece, & il faut aller au dénouement.

Le mari de Donna Eleonora meurt de maladie à Bénévent; les Dames curieuses ne manquent pas d'aller chez la veuve avec leurs Cicisbées, sous prétexte de compliment. Il n'y a point de portier; les domestiques sont occupés, les Dames montent, les cavaliers leur donnent le bras; ils entrent sans se faire annoncer: la maitresse de la maison est surprise; beaucoup d'excuses, beaucoup de sensibilité affectée d'une part, beaucoup de réserve de l'autre. Don Rodrigue arrive; voilà la compagnie galante en mouvement; des signes, des coups de coude, des sourires malins.

Donna Eleonora fatiguée, ennuyée, demande la permission de se retirer: c'est juste, c'est juste, disent ses bonnes amies; la pauvre Dame est dans le chagrin, c'est à Dom Rodrigue à la consoler: la veuve en est piquée; elle prie Dom Rodrigue de la laisser en liberté. Celui-ci fait voir une lettre du défunt qui lui recommande sa femme, & le prie, si la Dame y consent, de le remplacer: les Dames & les cavaliers encouragent la veuve; elle demande une année de tems pour se déterminer: Dom Rodrigue

eſt content ; les galans ſe moquent du retard, & la Piece finit.

Cette Piece fut extrêmement applaudie ; elle eut quinze repréſentations de ſuite, & fit la clôture de l'automne.

Je m'attendois à des murmures, à des plaintes ; mais au contraire les femmes ſages rioient des femmes galantes, & celles-ci faiſoient tomber le ridicule ſur les imitatrices de Donna Eleonora, qu'elles appelloient des Sauvages.

Je fus attaqué cependant ſur une anecdote, que je n'ai pas inſérée dans l'extrait de la Comédie pour ne pas l'allonger.

Un jeune cavalier vouloit être le Cicisbée de Donna Eleonora ; on ſe moquoit de lui dans les ſociétés ; il parie une montre d'or, qu'il parviendra à la gagner ; ces propos lui cauſent une diſpute avec Dom Rodrigue ; le jeune étourdi lui envoie un cartel dont voici la réponſe qui eſt le ſujet de la critique.

» Toutes les loix, Monſieur, me défendent » d'accepter votre défi : s'il n'y avoit que des » punitions à craindre, je m'expoſerois à les » ſubir pour vous prouver mon courage, mais » le déshonneur attaché au crime du duéliſte » m'empêche de me rendre à un endroit mar» qué : j'ai une épée à mon côté pour me dé-

» fendre & pour repouſſer les inſultes, & vous » me trouverez toujours prêt à vous répondre » par-tout où vous aurez l'audace de me pro» voquer. Je ſuis, &c. ».

L'Auteur de la critique ſoutenoit que Dom Rodrigue manquoit au point d'honneur, mais il n'oſoit pas ſe montrer ; & cette brochure anonyme diſparut le lendemain de ſon apparition.

CHAPITRE V.

Reprise de la Veuve rusée. Parodie critique & satyrique de cette Piece. Mon apologie. Mon triomphe. Epoque de la censure des Pieces de Théâtre à Venise.

J'AVOIS donné des Pieces très-heureuses, aucune ne l'avoit été comme la Veuve rusée; mais aucune n'essuya des critiques aussi fortes & aussi dangereuses.

Mes adversaires, ou ceux de mes Comédiens, tenterent un coup qui pouvoit nous écrâser tous également, si je n'eusse pas eu assez de courage pour soutenir la cause commune.

A la troisieme représentation de la reprise de cette Piece, on vit paroître les affiches du Théâtre Saint-Samuel, qui annonçoient une Comédie nouvelle, intitulée *l'Ecole des Veuves.*

Quelqu'un m'avoit dit que ce devoit être la parodie de ma Piece. Point du tout, c'étoit ma Veuve elle-même : les quatre étrangers des mêmes nations, la méme intrigue & les mêmes moyens.

Il n'y avoit que le dialogue de changé, &

ce dialogue étoit rempli d'invectives & d'insultes contre moi & contre mes Comédiens.

Un Acteur débitoit quelques phrases de mon original, un autre ajoutoit *sotises*, *sotises*. On répétoit quelques bons mots, quelques plaisanteries de ma Piece, on crioit en chorus : *bêtise*, *bêtise*.

Cet ouvrage n'avoit pas coûté beaucoup de peine à l'Auteur ; il avoit suivi mon plan & ma marche, & son style n'étoit pas plus heureux que le mien ; cependant, les applaudissemens éclatoient de tous les côtés ; les sarcasmes, les traits satyriques étoient relevés par des risées, par des *bravo*, par des battemens de mains réitérés ; j'étois dans ma loge, couvert de mon masque, je gardois le silence, & j'appellois le public ingrat.

Mais j'avois tort ; ce public conjuré contre moi, n'étoit pas le mien.

Les trois quarts des Spectateurs n'étoient composés que de gens intéressés à ma perte ; nous avions à faire, Medebac & moi, à six autres Spectacles dans la même ville. Chacun d'eux avoit ses amis, ses adhérens, & la médisance ne manquoit pas d'amuser les indifférens.

Je pris mon parti sur-le-champ ; j'avois promis de ne pas répondre aux critiques ; mais pour cette fois-ci, il y auroit eu de la lâcheté de

ma part, si je n'eusse pas arrêté ce torrent qui menaçoit de me détruire.

Je rentre chez moi; je donne mes ordres pour que l'on soupe, qu'on aille se coucher, qu'on me laisse tranquille; je m'enferme dans mon cabinet; je prends la plume avec du dépit, & je ne la quitte que quand je me crois satisfait.

Je mis mon apologie en action; je composai un dialogue à trois personnages, sous le titre de *Prologue apologetique de la Veuve rusée*.

Je ne m'étendis pas sur l'inertie de l'ouvrage de mes ennemis; je tâchai d'abord de faire connoître l'abus dangereux de la liberté des Spectacles, & la nécessité d'une police pour la décence théâtrale.

J'avois remarqué, dans cette méchante Parodie, des propos qui devoient blesser la délicatesse la République, à l'égard des étrangers. Le peuple de Venise se sert, par exemple, du mot *Panimbruo*, pour insulter les Protestans; c'est un mot vague, à peu-près comme celui de Huguenot en France; & le Gondolier de Milord, dans l'Ecole des Veuves, traitoit de *Panimbruo*, son maître; les autres étrangers n'étoient pas ménagés davantage, & j'étois sûr que mes observations ne pouvoient pas manquer le but que je m'étois proposé.

Après avoir soutenu l'intérêt de la société ci-

vile, je traitois ma cauſe, je prouvois l'injuſtice que je venois d'eſſuyer ; je repouſſois les critiques par des raiſons, & je répondois par des réflexions honnêtes aux ſatyres inſultantes.

Mon ouvrage fait, je n'allai pas le préſenter au Gouvernement. J'évitai les conflits des Juriſdictions & des protections ; j'envoyai ma brochure à la preſſe, & j'adreſſai mes plaintes au public.

Je ne pouvois pas cacher mon projet ; on le ſut, on le craignit, on fit l'impoſſible pour m'empêcher de l'exécuter.

Medebac avoit un protecteur du premier ordre de la nobleſſe ; & dans les premieres charges de l'état, il auroit dû me favoriſer : au contraire, il craignoit que ma témérité ne causât ma perte & celle de ſon protégé : il me fit l'honneur de venir me voir ; il me conſeilla d'abord de retirer mon *Prologue* ; voyant que je réſiſtois, il me confia que je courrois riſque de déplaire au ſuprême tribunal qui a la grande police de l'état.

J'étois ferme dans ma réſolution, rien ne pouvoit m'ébranler ; je dis très-franchement à Son Excellence, que mon ouvrage étoit à l'impreſſion, que mon Imprimeur devoit être connu, & que le Gouvernement étoit le maître de faire enlever mon manuſcrit, mais que je partirois ſur-le-champ pour le faire imprimer dans le pays étranger.

Ce Seigneur fut étonné de ma fermeté ; il me connoissoit, il me fit la grace de s'en rapporter à moi ; il me prit par la main d'un air de confiance, & me laissa maître de ma volonté.

Le jour suivant ma brochure parut. J'en avois fait tirer trois mille exemplaires ; je les fis distribuer *gratis* à tous les Cafés, à tous les *Casins* de société, aux portes des Spectacles, à mes amis, à mes protecteurs, à mes connoissances. Voici le résultat de la peine que je m'étois donnée, voici mon triomphe.

L'Ecole des Veuves fut supprimée sur-le-champ, & il parut deux jours après un Arrêt du Gouvernement qui ordonnoit la censure des Pieces de Théâtre. Ma Veuve rusée alla son train avec plus d'éclat & plus d'afluence que jamais. Nos ennemis furent humiliés, & nous redoublâmes de zele & d'activité.

Si mon Lecteur étoit curieux de connoître l'auteur de l'Ecole des Veuves, je ne pourrois pas le satisfaire. Je ne nommerai jamais les personnes qui ont eu l'intention de me faire du mal.

CHAPITRE VI.

L'Heureuse Héritiere, *Comédie en trois Actes & en prose. Sa chute. Départ du Pantalon* Darbes. *Mon engagement avec le Public.*

Nous touchions à la fin du carnaval de 1749 ; nous allions à merveille, & nous avions l'avantage sur tous les autres Spectacles ; mais après la bataille que j'avois soutenue, & la victoire que j'avois remportée, il me falloit un coup d'éclat pour couronner mon année.

La méchanceté de mes ennemis m'avoit trop occupé pour que je puisse exécuter le projet d'une clôture brillante que j'avois ébauchée. Je trouvai dans mon porte-feuille une Comédie dont je n'étois pas content ; je ne voulois pas la hasarder. J'aurois mieux aimé remplir le reste du carnaval par des reprises. Medebac me fit voir que nous n'avions donné que deux nouveautés dans l'année, que le public qui paroissoit content de la défense de la Veuve rusée, ne seroit peut-être pas assez discret pour nous pardonner la disette de nouveautés, & qu'il

falloit abſolument ſe garantir de ſes reproches, & finir par une nouvelle Comédie.

Je me rendis à ces réflexions qui n'étoient pas mal fondées. Je donnai l'*Heureuſe Héritiere*, Comédie en trois Actes & en proſe ; elle tomba, comme je l'avois prévu ; & comme le Public oublie facilement ce qui l'a amuſé, & ne pardonne pas quand il eſt ennuyé, nous allions fermer le Spectacle avec déſagrément.

Un autre événement bien plus fâcheux, & d'une conſéquence plus dangereuſe, vint nous troubler en même-tems.

Darbes, ce Pantalon excellent, qui étoit un des ſoutiens de la Troupe, fût demandé à la République de Veniſe, par le Miniſtre de Saxe, pour le ſervice du Roi de Pologne. Il devoit partir inceſſamment, & il quitta la Comédie ſur-le-champ, pour ne s'occuper que de ſon voyage.

La perte de Medebac étoit d'autant plus conſidérable, qu'on ne connoiſſoit pas de ſujets capables de le remplacer ; & nous vîmes dans les jours gras refuſer les loges pour l'année ſuivante.

Piqué de mon côté de la mauvaiſe humeur du Public, & ayant la préſomption de valoir quelque choſe, je fis le compliment de clôture pour la premiere Actrice, & je lui fis dire en

mauvais vers, mais très-clairement, & très-poſitivement, que l'auteur qui travailloit pour elle, & pour ſes camarades, s'engageoit de donner dans l'année ſuivante ſeize Pieces nouvelles.

La Troupe d'un côté, & le Public de l'autre, me donnerent à la fois une preuve certaine & bien flatteuſe de leur confiance. Car les Comédiens n'héſiterent pas à s'engager ſur ma parole, & huit jours après toutes les loges furent louées pour l'année ſuivante.

Lorſque je contractai cet engagement, je n'avois pas un ſeul ſujet dans ma tête. Cependant il falloit tenir parole, ou créver. Mes amis trembloient, mes ennemis rioient, je confortois les uns; je me moquois des autres. Vous verrez dans les chapitres ſuivans comment je m'en ſuis tiré.

CHAPITRE VII.

Découverte d'un nouveau Pantalon. Le Théâtre Comique, *Piece en trois Actes, en prose. Son extrait.* Les Femmes Pointilleuses, *Comédie en trois Actes, en prose. Son extrait.* Le Café, *Comédie en trois Actes, en prose. Son analise & son succès.*

VOICI une terrible année pour moi, dont je ne puis me souvenir sans frissonner encore. Seize Comédies en trois actes remplissant chacune, selon l'usage d'Italie, deux heures & demie de Spectacle.

Ce qui m'inquiétoit davantage, c'étoit la difficulté de retrouver un Acteur aussi habile & aussi agréable que celui que nous venions de perdre.

Je faisois diligence de mon côté, & Medebac du sien, pour recruter quelque bon sujet dans la Terre-Ferme, & nous découvrîmes un jeune homme qui jouoit avec applaudissement les rôles de Pantalon dans les Troupes roulantes.

Nous le fîmes venir à Venise pour l'essayer; il avoit de bonnes dispositions avec son masque, & étoit encore meilleur à visage découvert: belle figure, belle voix: il chantoit à ravir, c'étoit Antoine Mattiuzzi, dit Collalto, de la Ville de Vicence.

Cet homme, qui avoit eu de l'éducation & ne manquoit pas d'esprit, ne connoissoit que les anciennes Comédies de l'art, & avoit besoin d'être instruit dans le nouveau genre que j'introduisois.

Je m'y attachai; je pris soin de lui, il m'écoutoit avec confiance; sa docilité m'engageoit toujours davantage, & je suivis la compagnie à Bologne, & à Mantoue pour achever de former mon nouvel Acteur qui étoit devenu mon ami.

Pendant les cinq mois que nous passâmes dans ces deux villes de la Lombardie, je ne perdis pas mon tems; je travaillai jour & nuit, & nous revînmes vers le commencement de l'automne à Venise, où nous étions attendus avec beaucoup d'impatience.

Nous fîmes l'ouverture du Spectacle par une Piece qui avoit pour titre, *Il Teatro Comico*, le Théâtre Comique. Je l'avois annoncée & affichée, Comédie en trois actes; mais

ce n'étoit à vrai dire qu'une Poétique miſe en action, & diviſée en trois parties.

J'eus l'intention, en compoſant cet Ouvrage, de le mettre à la tête d'une nouvelle édition de mon Théâtre ; mais j'étois bien aiſe auſſi d'inſtruire les perſonnes qui ne s'amuſent pas de la lecture, & de les engager à écouter ſur la ſcene des maximes & des corrections qui les auroient ennuyées dans un livre.

Le lieu de la ſcene de cette Comédie ne change point ; c'eſt le Théâtre même où les Comédiens doivent ſe raſſembler pour répéter une petite Piece intitulée, *le Pere rival de ſon Fils*.

Le Directeur ouvre la ſcene avec Eugene ſon camarade, & lui parle de l'embarras, & des dangers de ſa direction. La premiere Actrice paroît : elle eſt fâchée d'être arrivée trop tôt, & ſe plaint de la pareſſe de ſes camarades ; les trois Acteurs tombent de propos en propos ſur l'engagement de leur Auteur, qui avoit promis à la clôture ſeize Comédies nouvelles pour l'année courante : Madame Medebac aſſure qu'il tiendra parole, & annonce les titres que voici : *le Théâtre Comique*, *les Femmes Pointilleuſes*, *le Café*, *le Menteur*, *l'Adulateur*, *l'Antiquaire*, *Pamela*, *l'Homme de goût*,

le Joueur, la Feinte malade, la Femme prudente, l'Inconnue, l'Honnête Aventurier, la Femme changeante & *les Caquets.*

Eugene remarque que dans le nombre de seize Pieces bien comptées, ne se trouve pas *le Pere rival de son Fils* qu'on alloit répéter; c'est, dit le Directeur, un petit Ouvrage que l'Auteur nous donne par-dessus le marché.

Collalto entre en habit bourgeois; il est tremblant, il craint le Public; le Directeur l'encourage: le nouvel Acteur débite à merveille une scene que j'avois composée pour le faire applaudir, & il est reçu de la maniere la plus flatteuse & la plus décisive.

Les Acteurs & les Actrices paroissent à leur tour: le Directeur donne par-ci, par-là des avis, qui sans prétention & sans pédanterie sont des préceptes de l'art, & des principes de la nouvelle Poétique.

On vient à la répétition de la petite Piece; Pantalon paroît sous son masque; on le trouve assez bien, & l'on espere beaucoup de lui.

La répétition est interrompue, un Auteur vient proposer à la compagnie des sujets dans le mauvais goût de l'ancienne Comédie Italienne; c'est une situation que je ménageai pour fournir au Directeur l'occasion d'en marquer les défauts, & de parler du nouveau systême:

les discours sérieux du Directeur sont égayés par les plaisanteries de l'Auteur : l'école au lieu d'ennuyer devient amusante, & ce Poëte finit par devenir Comédien.

On reprend la répétition : le Pantalon fait beaucoup rire, lorsqu'il est en scene avec sa maitresse, & fait pleurer quand il découvre la rivalité de son fils.

La Piece est coupée une seconde fois par l'arrivée d'une femme inconnue qui tranche de la personne de qualité, & salue d'un air de protection les Actrices : tout le monde est en respect ; on lui donne un fauteuil, on la fait asseoir ; c'est une Actrice de l'Opéra Comique, qui vient offrir ses talens ; les Comédiens se mettent à leur aise.

Le Directeur remercie la Chanteuse, en lui disant que son Théâtre n'a pas besoin de l'agrément du chant. La Virtuose est embarrassée entre l'orgueil & le besoin. L'Auteur qui la connoît, lui fait part du parti qu'il venoit de prendre, & lui conseille de l'imiter ; elle le veut bien, & se recommande ; le Directeur la prend à l'essai. Nouveau motif pour rentrer dans quelques détails de la Comédie réformée.

Enfin, la répétition est achevée. Pantalon sacrifie son amour à la tendresse paternelle, & la Piece finit avec applaudissement.

Je

Je n'ai pas le tems de rendre compte des complimens de mes amis, & de l'étonnement de mes ennemis ; il ne s'agit pas maintenant de me vanter de mes projets, mais d'en faire connoître l'exécution.

Nous donnâmes, quelques jours après, la premiere représentation *delle Donne Pentigliose*, les Femmes Pointilleuses.

Rosaure, femme d'un riche Négociant, qui jouit de la noblesse accordée par privilege aux Commerçans de son pays, a la sotte ambition d'aller figurer dans la Capitale, & de s'introduire dans les sociétés des Dames de qualité.

Elle tient table chez elle, c'est le moyen d'avoir du monde. Les Dames y vont les unes à l'insçu des autres, & Rosaure est reçue dans quelques bonnes maisons, toujours avec beaucoup d'hommes, jamais en société de femmes.

Une Comtesse, noble d'ancienne date, mais de mince finance, s'engage à donner un bal chez elle, & de faire danser Rosaure avec ce qu'il y a de plus grand dans la ville ; il y a dans ce manege des conditions très-onéreuses pour l'étrangere ; celle-ci s'y soumet sans difficulté ; mais il faut ménager la délicatesse de la Dame vénale.

Un ami de l'une & de l'autre avance une proposition concertée. Les deux Dames sont

de différens avis ; on fait un pari ; la Comteſſe le gagne, & Roſaure le paye. Le bal ſe donne; l'aſſemblée ne peut être ni plus nombreuſe, ni mieux choiſie. La provinciale eſt en danſe, & les Dames une à une décampent.

Roſaure eſt furieuſe, mais la raiſon vient à ſon ſecours ; elle ouvre les yeux, elle avoue qu'il vaut mieux être la premiere dans un petit pays, que la derniere dans un grand, & quitte la Capitale.

L'abrégé que je viens de donner, ne renferme que l'action principale de la Piece, mais le ridicule inépuiſable qui en faiſoit l'argument, me fournit abondamment du comique pour plaire, & de la morale pour inſtruire.

Je compoſai cette Comédie pendant mon ſéjour à Mantoue, & je la fis donner ſur le Théâtre de cette ville pour l'eſſayer. Elle fit le plus grand plaiſir, mais je courus le riſque de m'attirer l'indignation d'une des premieres Dames du pays.

Elle s'étoit trouvée, il n'y avoit pas longtems, dans le même cas que la Comteſſe, protectrice de Roſaure. Tout le monde avoit les yeux tournés vers ſa loge ; mais heureuſement pour moi, cette Dame avoit trop d'eſprit pour donner priſe à la méchanceté des rieurs, & applaudiſſoit à tous les endroits qui pouvoient lui être appliqués.

La même chose m'arriva depuis à Florence & à Vérone ; on croyoit dans chacune de ces deux villes que j'avois pris là mon sujet. C'est une preuve évidente que la nature est la même par-tout, & que puisant dans sa source, les caracteres ne sont jamais manqués.

Cette Piece fit moins de plaisir à Venise que par-tout ailleurs, & cela devoit être.

Les femmes des Patriciens chez elles ne sont pas dans le cas qu'on leur dispute la prééminence, & ne connoissent pas les vétilles de la province.

J'avois puisé cette Piece dans la classe de la Noblesse, & je pris la suivante dans celle de la Bourgeoisie ; c'étoit en Italien, *la Bottega di Cafe*, & le *Café* tout simplement en François. Le lieu de la scene qui ne varie point, mérite quelqu'attention ; c'est un carrefour de la ville de Venise. Il y a trois boutiques en face ; celle du milieu est un Café, celle à sa droite est occupée par un Perruquier, & l'autre à gauche par un homme qui donne à jouer. D'un côté il y a entre deux rues une petite maison, habitée par une Danseuse, & de l'autre un hôtel garni.

Voilà une unité de lieu bien exacte. Les rigoristes pour cette fois-ci seront bien contens de moi, mais le seront-ils de l'unité de l'action ? Ne trouveront-ils pas que le sujet de cette

Piece eſt compliqué, que l'intérêt eſt partagé ?

J'aurois l'honneur de répondre à ceux qui tiendroient de pareils propos, que je ne préſente pas dans le titre de cette Piece, une hiſtoire, une paſſion, un caractere ; mais un Café, où pluſieurs actions ſe paſſent à la fois, où pluſieurs perſonnes ſont amenées par différens intérêts ; & ſi j'ai eu le bonheur d'établir un rapport eſſentiel entre ces différens objets, & de les rendre néceſſaires l'un à l'autre, je crois avoir rempli mon devoir, en ſurmontant encore plus de difficultés.

Il faudroit lire la Piece en entier pour en juger ; il y a autant de caracteres que de perſonnages.

Ceux qui figurent davantage, ſont deux jeunes mariés, dont le mari eſt dérangé, & la femme vertueuſe & ſouffrante.

Le maître Limonnadier, honnête, ſerviable, obligeant, s'intéreſſe à ce ménage malheureux, & parvient à corriger l'un, & à rendre l'autre heureuſe & contente.

Il y a un bavard médiſant, fort original & comique ; c'eſt un de ces fléaux de l'humanité qui inquiette tout le monde, qui ennuie les pratiques du Café, lieu de la ſcene, & ſur-tout les deux amis du Limonnadier.

Le méchant eſt puni ; il découvre par plaiſanterie les manœuvres du brelandier frippon, attenant au Café. Cet homme eſt arrêté, & le bavard eſt vilipendé & chaſſé, comme délateur.

Cette Comédie eut un ſuccès très-brillant ; l'aſſemblage & le contraſte des caracteres ne pouvoient pas manquer de plaire ; celui du médiſant étoit appliqué à pluſieurs perſonnes connues. Une entr'autres m'en voulut beaucoup ; je fus menacé ; on parloit de coups d'épée, de couteau, de piſtolets ; mais curieux peut-être, de voir ſeize Pieces nouvelles dans une année, ils me donnerent le tems de les terminer.

CHAPITRE VIII.

Le Menteur, *Comédie en trois Actes, & en prose, imitation du Menteur de* Corneille. Le Flatteur, *Comédie en trois Actes, en prose. Extrait de cette Piece.* La Famille de l'Antiquaire, *Comédie en trois Actes, en prose. Précis de la Piece. Traduction de cet Ouvrage par un Auteur François.*

DANS un tems où je cherchois des sujets de Comédies par-tout, je me rappellai que j'avois vu jouer, à Florence, sur un Théâtre de société, le Menteur, de Corneille, traduit en Italien : & comme on retient plus facilement une Piece que l'on a vu représenter, je me souvenois très-bien des endroits qui m'avoient frappé ; & je me rappelle d'avoir dit, en la voyant, voilà une bonne Comédie ; mais le caractere du Menteur seroit susceptible de beaucoup plus de comique.

Comme je n'avois pas le tems de balancer sur le choix de mes argumens, je m'arrêtai à celui-ci, & mon imagination, qui étoit dans ce tems-là

très-vive & très-prompte, me fournit ſur-le-champ telle abondance de comique, que j'étois tenté de créer un nouveau Menteur.

Mais je rejettai mon projet. Corneille m'en avoit donné la premiere idée ; je reſpectai mon maître, & je me fis un honneur de travailler d'après lui, en ajoutant cependant ce qui me paroiſſoit néceſſaire pour le goût de ma Nation, & pour la durée de ma Piece.

J'imaginai, par exemple, un amant timide, qui releve infiniment le caractere audacieux du Menteur, & le met dans des poſitions fort comiques.

Lélio, qui eſt *le Menteur*, arrive à Veniſe au clair de la lune ; il entend une ſérénade dans le canal, & s'arrête pour en jouir ; c'eſt un amuſement que Florinde avoit ordonné pour Roſaure ſa maitreſſe ; mais il ſe cachoit par timidité. Lélio voit deux femmes ſur une terraſſe, en approche, entre en converſation, & les trouve fort à ſon gré ; il fait tomber le diſcours ſur la ſérénade ; les demoiſelles ne peuvent pas en deviner l'auteur. Lélio s'arroge modeſtement le mérite de leur avoir procuré cet amuſement.

Les deux ſœurs ne le connoiſſent pas. Lélio leur fait croire qu'il eſt à Veniſe depuis long-tems, & qu'il en eſt amoureux ; on lui demande de laquelle des deux ; c'eſt un ſecret qu'il ne peut pas

encore révéler; c'eſt à peu-près la ſcene de Corneille, & je ſuivis exactement cet Auteur dans celle du Menteur avec ſon pere.

Il y a, dans la ſcene ſeizieme du ſecond acte, un *ſonnet* de l'amant timide, qui embarraſſe furieuſement le Menteur. Florinde, toujours amoureux & toujours craintif, n'oſant pas ſe déclarer ouvertement, jette un papier ſur la terraſſe de ſa maîtreſſe, avec des vers qui, ſans le nommer, pourroient le faire deviner. Roſaure s'apperçoit du paquet; elle l'ouvre, elle lit, & n'y entend rien.

Lélio arrive, & lui demande le ſujet de ſa lecture; c'eſt un *ſonnet*, dit-elle, qui vient de m'être adreſſé, & je n'en connois pas l'auteur. Lélio demande ſi elle trouve les vers bien faits, ſi le ſtyle en eſt tendre & reſpectueux.

Roſaure en paroît ſatisfaite, & Lélio n'héſite pas à s'en donner le mérite : il y a, dans les vers de Florinde, des propos contradictoires à tout ce que Lélio juſqu'alors avoit débité : le Menteur ſe trouve embarraſſé; mais il tourne ſi adroitement les phraſes à ſon avantage, qu'il parvient à ſe faire croire.

Je ne rapporterai pas ici le ſonnet de Florinde ni les ſubtilités de Lélio, qu'on peut lire dans l'original imprimé; je finirai mon extrait en aſſurant le lecteur que cette ſcene fit le plus grand

plaiſir, & que la piece eut tout le ſuccès que je pouvois deſirer.

Le ſujet d'un Menteur, qui étoit moins vicieux que comique, m'en ſuggéra un autre plus méchant & plus dangereux; c'eſt *le Flatteur* dont je parle.

Celui de Rouſſeau n'eut pas de ſuccès en France, le mien fut très-bien reçu en Italie : en voici la raiſon; le Poëte François avoit traité cet argument plus en Philoſophe qu'en Auteur comique; & je cherchai, en inſpirant de l'horreur pour un vicieux, les moyens d'égayer la Piece par des épiſodes comiques, & des traits ſaillans.

Don Sigiſmonde, qui eſt *le Flatteur*, occupe la place de premier Secrétaire auprès de Don Sancio, Gouverneur de Gaëte dans le royaume de Naples. Don *Sancio* eſt un homme inſouciant, Donna Louiſe, ſon épouſe, eſt une femme ambitieuſe, & Iſabelle leur fille une petite étourdie, ſans eſprit & ſans éducation. Le Secrétaire les connoît, les flatte, les trompe, & tire parti de leurs foibleſſes, pour aſſurer ſa fortune.

La flatterie de ce mauvais ſujet ne ſe borne pas à la maiſon dont il s'eſt emparé; mais il tâche, dans la ville, de gagner les maris pour corrompre les femmes, & profite de l'imbécillité de ſon maître, pour faire éloigner les perſonnes qui lui déplaiſent.

Cet homme n'eſt pas flatteur uniquement pour le plaiſir de l'être, comme le méchant de Greſſet, la flatterie n'eſt chez lui que le moyen pour parvenir à ſatisfaire ſes vices.

Il eſt, à la fois, orgueilleux, libertin & avide d'argent, & c'eſt cette derniere paſſion qui le perd.

Il a la baſſeſſe de faire diminuer les gages des gens du Gouverneur, pour augmenter ſes profits. Les domeſtiques s'adreſſent au Secrétaire, pour être indemniſés; ils ſont très-bien reçus, ils ſont flattés, careſſés; mais ils ne gagnent rien.

Ces malheureux ſe raſſemblent; ils reconnoiſſent l'auteur de leur perte, ils crient vengeance; on parle de coups de fuſils, de coups de couteau; le Cuiſinier ſe charge de l'empoiſonner, & il exécute ſon projet.

Don Sigiſmonde eſt la victime de ſa méchanceté; il meurt repentant, il avoue ſes fautes; Don Sancio reconnoît les ſiennes; il n'y a que Madame la Gouvernante qui regrette le Flatteur.

J'étois fâché d'être obligé d'employer le poiſon pour le dénouement de la Piece; mais je ne pouvois pas faire autrement; le ſcélérat méritoit d'être puni, le Gouverneur le protégeoit: la Cour de Naples ne le connoiſſoit pas aſſez; j'imaginai un genre de mort qu'il avoit bien mérité.

D'ailleurs, ma réforme n'étoit pas encore au

point où elle devoit être, & où je l'ai portée depuis. Je me permettois encore quelques licences dans le goût de la Nation, & j'étois toujours content quand j'avois trouvé un dénouement naturel & frappant.

Mais voici une Comédie d'un genre tout-à-fait différent de la précédente ; car elle est prise dans la classe des ridicules, alternative qui n'est pas inutile à la production successive de plusieurs ouvrages.

C'est la *Famiglia dell' antiquario*, la maison de l'antiquaire, qui fait la sixieme des seize Pieces projetées.

Je l'avois d'abord intitulée tout simplement l'Antiquaire, qui en est le *Protagoniste* ; mais craignant que les disputes entre sa femme & sa bru ne produisissent un double intérêt, je donnai un titre à la Comédie qui embrasse tous les sujets à la fois, d'autant plus que les ridicules de deux femmes, & celui du chef de la famille, se donnent la main, & contribuent également à la marche comique & à la moralité de l'ouvrage.

Le mot d'*Antiquaire* s'applique également en Italie à ceux qui s'occupent savamment de l'étude de l'antiquité, & à ceux qui ramassent, sans connoissance, des copies pour des originaux, & des futilités pour des monumens précieux ; c'est parmi ces derniers que je pris mon sujet.

Le Comte Anſelme, plus riche d'argent que de connoiſſances, devient Amateur de tableaux, de médailles, de pierres gravées, & de tout ce qui a l'apparence de l'antiquité ou de ſa rareté. Il s'en rapporte à des frippons qui le trompent, & ſe forme, à grands frais, un cabinet ridicule.

Il a une femme qui, au moment d'être grand'-mere, a toutes les prétentions de la jeuneſſe; une bru qui ne pouvant pas ſouffrir la ſubordination, frémit de n'être pas la maitreſſe abſolue; le Comte Jacinte, qui eſt le fils de l'une & le mari de l'autre, n'oſant pas déplaire à ſa mere pour contenter ſa femme, ſe trouve très-embarraſſé; il porte ſes plaintes au chef de la maiſon.

Celui-ci eſt occupé d'un Peſcenius, médaille très-rare qu'il venoit d'acheter fort cher, & qui étoit contrefaite. Il renvoie ſon fils bruſquement, & ne ſe ſoucie pas des tracaſſeries du ménage.

Cependant, les choſes vont ſi loin que l'Antiquaire ne peut ſe défendre de s'en mêler. Il craint les tête-à-tête avec des femmes ſi peu raiſonnables, & il demande une aſſemblée de famille.

Le jour eſt pris; il y a des amis communs qui s'y rendent; le fils eſt un des premiers à s'y trouver, & les dames paroiſſent les dernieres accompagnées chacune par leurs Ciciſbées.

Tout le monde est assis ; le Comte Anselme tient sa place au milieu du cercle, & commence son discours sur la nécessité de la paix domestique : en se tournant de droite & de gauche, il jette les yeux sur une breloque de la montre de sa bru ; il croit y reconnoître un antique précieux : il veut le voir de près ; il défait le cordon ; il tire sa loupe ; il examine le bijou ; il voit une tête charmante ; il voudroit l'avoir ; elle lui est accordée, il en est enchanté : il remercie sa bru ; sa femme en est piquée ; elle se leve & s'en va. Voilà l'assemblée finie, & la grande affaire est remise à une autre séance.

Pendant cet intervalle, il se passe bien des choses désagréables pour l'Antiquaire ; il fait voir son cabinet à des connoisseurs ; on l'éclaire, on le détrompe ; il en est convaincu, il renonce à sa folie. Il voit la nécessité de rétablir la tranquillité dans sa maison ; il demande une seconde assemblée ; tout le monde s'y rend.

Plusieurs arrangemens sont proposés ; les uns déplaisent à la belle-mere, les autres sont rejettés par la belle fille ; on en trouve un enfin qui les contente l'une & l'autre ; c'est celui d'établir deux ménages, & de les séparer pour toujours ; tout le monde est content, & la Piece finit.

Je vis, quelques années après, donner cette Piece à Parme, traduite en françois par M. Col-

let, Secrétaire des commandemens de Madame Infante : cet Auteur, très-eſtimable à tous égards, & très-connu à Paris par de charmans ouvrages qu'il a donné à la Comédie Françoiſe, a parfaitement bien traduit ma Piece ; & c'eſt lui, ſans doute, qui la fit valoir.

Mais il en changea le dénouement ; il crut que la Piece finiſſoit mal, laiſſant partir la belle-mere, & la belle-fille brouillées, & il les raccommoda ſur la ſcene.

Si ce raccommodement pouvoit être ſolide, il auroit bien fait ; mais qui peut aſſurer que le lendemain ces deux dames acariâtres n'euſſent pas renouvellé leurs diſputes ?

Je puis me tromper, mais je crois que mon dénouement eſt d'après nature.

CHAPITRE IX.

Pamela, *Comédie en trois Actes, en prose, & sans masques. Analyse de la Piece.* L'Homme de goût, *Comédie en trois Actes, en prose. Son médiocre succès. Abrégé de la Piece.* Le Joueur, *Piece en trois Actes. Sa chute. Défense de jeux du hasard, & suppression de la* Re-doute *à Venise.*

IL y avoit quelque tems que le Roman de Paméla faisoit les délices des Italiens, & mes amis me tourmentoient pour que j'en fisse une Comédie.

Je connoissois l'Ouvrage; je n'étois pas embarrassé pour en saisir l'esprit, & rapprocher les objets; mais le but moral de l'Auteur Anglois ne convenoit pas aux mœurs & aux loix de mon pays.

A Londres un Lord ne déroge pas à la noblesse en épousant une paysanne; à Venise un patricien qui épouse une plébéienne, prive ses enfans de la nobesse patricienne, & ils perdent leurs droits à la souveraineté.

La Comédie, qui eſt ou devroit être l'école des mœurs, ne doit expoſer les foibleſſes humaines que pour les corriger, & il ne faut pas hazarder le ſacrifice d'une poſtérité malheureuſe ſous prétexte de récompenſer la vertu.

J'avois donc renoncé au charme de ce Roman; mais dans la néceſſité où j'étois de multiplier mes ſujets, & entouré à Mantoue comme à Veniſe de perſonnes qui m'excitoient à travailler d'après lui, j'y conſentis de bon gré.

Je ne mis cependant la main à l'Ouvrage qu'après avoir imaginé un dénouement qui, loin d'être dangereux, pouvoit ſervir de modele aux amans vertueux, & rendre en même tems la cataſtrophe plus agréable & plus intéreſſante.

Pamela ouvre la ſcene avec *Jevre*, ancienne gouvernante de la maiſon; elle regrette ſa maîtreſſe, décédée depuis quelque mois, & inſtruit le public de ſon état. C'eſt une villageoiſe que Miladi avoit priſe chez elle en qualité de femme-de-chambre; mais qui l'aimoit comme ſon enfant, & lui avoit procuré une éducation au-deſſus de ſa condition. La converſation tombe ſur le fils de la défunte: Jevre fait eſpérer à Pamela que Milord Bonfil n'oubliera pas à ſon égard les recommandations de ſa mere: Pamela laiſſe appercevoir par des mots entrecoupés

&

& accompagnés de quelques ſoupirs, ſon inclination pour ſon jeune maître : elle veut quitter Londres, elle veut rentrer dans le ſein de ſa famille ; c'eſt le combat de l'amour & de la vertu.

Dans le courant de la Piece, on voit le jeune Lord brûler du même feu que Pamela ; elle eſt ſage ; il fait des tentatives pour la ſoumettre à ſes volontés ; Pamela eſt inébranlable, Milord eſt furieux.

Miladi Dauvre, ſœur de Milord Bonfil, s'apperçoit de la paſſion de ſon frere ; elle lui demande Pamela ; Bonfil héſite d'abord ; il conſent, puis révoque ſon conſentement ; il enferme Pamela ; il eſt dans la plus grande agitation.

Le Lord Artur, ſon ami, vient le voir ; il s'apperçoit de ſon chagrin ; il tâche de l'égayer ; il lui propoſe trois différens partis pour le marier ; Bonfil ne les trouve pas à ſon gré.

Il ſe paſſe une ſcene entre ces deux amis, qui eſt une eſpece de diſcuſſion ſur le choix d'une femme, ſur la liberté angloiſe, & ſur les inconvéniens des unions inégales par rapport à la ſucceſſion.

Ce dernier article fait de la ſenſation dans l'eſprit de Bonfil ; il en eſt vivement frappé,

mais il ne peut pas se déterminer à se défaire de Pamela.

Celle-ci avoit écrit à son pere, & lui avoit fait part de son embarras & de ses craintes : ce pere arrive ; il se présente à Milord & lui demande sa fille ; Milord refuse de la lui rendre ; Andreuve (c'est le nom du vieillard) demande sérieusement à Milord quelles sont ses vues sur sa fille : Milord avoue sa passion ; il aime Pamela ; trop heureux s'il pouvoit en faire son épouse ; ce n'est pas l'intérêt qui l'en empêche ; c'est sa condition, sa naissance. Le vieillard touché des sentimens de Milord, & se voyant au moment de faire le bonheur de sa fille, lui confie son secret ; Andreuve n'est pas son nom ; c'est le Comte d'Auspingh, Ecossois, qui dans les révolutions de ce Royaume, fut compris parmi les rébelles de la Couronne Britannique, se sauva sur les montagnes de l'Angleterre, acheta avec le peu d'argent qui lui étoit resté assez de terre pour labourer & pour vivre ; il a des preuves de son ancien état, cite les témoins vivans qui peuvent le reconnoître.

Milord Bonfil examine les papiers, voit les témoins, sollicite la grace pour l'homme proscrit, & l'obtient sans difficulté ; il épouse Pamela ; voilà la vertu récompensée, & la bienséance sauvée.

Ce qu'il y a de plus ſingulier dans cette Piece, c'eſt qu'après l'agnition, où, ſelon les regles de l'art, l'action devroit ſe terminer, il y a dix ſcenes, qui au lieu d'ennuyer, amuſent autant que les précédentes, & peut-être encore davantage.

Pamela ne ſait pas ce qui s'eſt paſſé entre Bonfil & ſon pere; elle ne reconnoît pas ſon nouvel état, elle eſt prête à quitter ſon amant; celui-ci s'amuſe à la tourmenter; il va ſe marier: il épouſe la Comteſſe d'Auſpingh; il en fait l'éloge: Pamela ſouffre, ſon pere arrive, l'encourage à embraſſer Milord: Pamela n'y comprend rien; on veut la mettre au fait; elle n'en peut rien croire; Jevre la ſalue comme ſa maitreſſe; Miladi Daure vient lui faire compliment: enfin Pamela eſt aſſurée de ſon bonheur; elle eſt toujours modeſte & reconnoiſſante; elle change de condition, & ne change point de caractere.

Je n'ai pas parlé juſqu'ici d'un perſonnage qui égaye infiniment le ſérieux de la Piece; c'eſt le Chevalier Hernold, neveu de Miladi Daure, jeune Anglois qui vient de faire le tour de l'Europe, & qui, faute de principes & de connoiſſances, rapporte avec lui tous les ridicules des pays qu'il a parcourus.

Il va chez Milord Bonfil; il le trouve pre-

nant du thé en ſociété, il débute avec la gaîté françoiſe, & ſe moque du ſérieux de ſes compatriotes; on lui offre du thé, il le refuſe; il vante le chocolat Eſpagnol, & le café de Veniſe; il bavarde beaucoup, il parle de la galanterie de Paris, des amuſemens de l'Italie, & fait l'éloge des Arlequins; il trouve les arlequinades charmantes; tout le monde s'ennuie & s'en va.

Voilà, dit le Chevalier à Bonfil, voilà des hommes qui n'ont pas voyagé: ſi vous aviez fait précéder aux voyages, répond Bonfil, des études & des connoiſſances, vous n'auriez pas borné vos obſervations à la galanterie Françoiſe & aux arlequinades Italiennes.

La Comédie de Pamela eſt un drame ſelon la définition des François; mais le Public la trouva intéreſſante & amuſante, & ce fut de tous mes Ouvrages donnés juſqu'alors celui qui emporta la palme.

Après une Piece à ſentimens, j'en fis ſuivre une autre fondée ſur les uſages de la ſociété civile, & intitulée, *Il Cavaliere di buon guſto* qu'on pourroit traduire en François, *l'Homme de Goût*.

Il eſt vrai que ce titre annonceroit en France un homme inſtruit dans les ſciences & dans les beaux arts; & l'Italien *de bon goût* que je peins dans ma Piece eſt un homme qui, avec une for-

tune modique, sait trouver le moyen d'avoir une maison charmante, des domestiques choisis, un cuisinier excellent, & brille dans les sociétés comme un homme très-riche, sans faire tort à personne & sans déranger ses affaires.

Il y a des curieux dans la Piece qui voudroient pouvoir deviner son secret : il y a des médisans qui osent le dénigrer, & ces derniers sont du nombre de ceux qui fréquentent sa table, & profitent de sa générosité.

Le *Comte Ottavio*, qui est le *Protagoniste*, est un homme d'un certain âge, fort gai, fort agréable, badinant toujours avec le beau-sexe sans envie & sans crainte de s'engager.

Il a un neveu dont il gouverne le bien ; la mere du jeune homme n'aime pas son beau-frere, & donne de la défiance à son fils ; le Comte s'en apperçoit, il en rit ; & pour désespérer la veuve de son frere, il fait croire qu'il va se marier au préjudice de son héritier.

Il laisse aller les propos fort loin, & quand il s'agit de faire connoître son inclination, il présente pour sa maitresse *Pantalon*, & fait voir un traité de commerce qu'il a avec ce Négociant, & qui lui produit assez de fonds pour soutenir l'état brillant dont il jouit.

Il y a des scenes intéressantes de l'Homme de goût dans son particulier ; il instruit son Se-

crétaire ; il corrige son Bibliothécaire ; il forme son nouveau Maître d'hôtel ; il renvoie les mauvais domestiques, il récompense les bons ; ce sont de petites leçons qui ne nuisent & n'ennuyent point.

Cette Piece a assez bien réussi ; mais elle eut le malheur de succéder à Pamela qui avoit fait tourner la tête à tout le monde ; l'*Homme de goût* fut plus heureux à sa reprise l'année suivante.

La même aventure arriva au *Joueur*, qui étoit la neuvieme Comédie de mon engagegement ; mais ne s'étant pas relevée comme avoit fait la derniere, je la jugeai d'après le Public, Piece tombée sans ressource.

J'avois placé fort heureusement dans la Comédie du Café, troisieme Piece de cette année, un Joueur que le nouveau Pantalon avoit rendu à visage découvert, d'une maniere très-agréable & très-intéressante. Je crus alors n'en avoir pas assez dit sur cette passion malheureuse ; je me proposai de traiter la matiere à fond ; mais le Joueur épisodique du Café l'emporta sur celui qui en faisoit le sujet principal.

Il faut ajouter encore, que dans ce tems-là tous les jeux de hasard étoient tolerés à Venise. Il y avoit cette fameuse Redoute qui enrichissoit les uns, & ruinoit les autres ; mais qui attiroit les joueurs des quatre parties du monde, & faisoit circuler l'argent.

C'étoit mal à propos de mettre à découvert les conséquences de cet amusement dangereux, & encore plus la mauvaise foi de certains joueurs, & les artifices des courtiers de jeu; & dans une ville de deux cens mille ames, ma Piece ne devoit pas manquer d'avoir beaucoup d'ennemis.

La République de Venise vient de défendre les jeux de hasard, & de supprimer *la Redoute*. Il peut y avoir des particuliers qui se plaignent de cette suppression, mais il suffit de dire pour en prouver la sagesse, que ceux même du *Grand-Conseil* qui aimoient le jeu, ont donné leurs voix en faveur du nouvel Arrêt.

Je ne cherche pas à excuser la chute de ma Piece par des raisons étrangeres, elle échoua, elle étoit donc mauvaise, & ce n'est pas peu pour moi que de seize Comédies, celle-ci fut la seule qui tomba.

Le Public redemandoit *Pamela*, je refusai pour cette fois-là de le contenter; j'étois jaloux de remplir mon engagement, & j'avois encore sept Pieces nouvelles à donner.

Je savois bien que mes partisans m'auroient fait grace de quelques-unes pour le plaisir de revoir celle qui les avoit tant amusé. Mais les méchans m'auroient insulté, & je préférai la gloire de confondre mes adversaires au doux

plaisir de satisfaire mes amis. J'étois presque sûr du succès de la Comédie que j'allois donner ; je la fis annoncer, je la fis afficher avec confiance, & je ne me suis pas trompé.

CHAPITRE X.

Petit Libelle, galanterie de mes ennemis. Le véritable Ami, *Piece en trois Actes & sans masques. Son succès. Son analyse.* La Feinte malade, *Piece en trois Actes. Son succès.* La Femme Prudente, *Piece en trois Actes, sans masques. Quelques mots sur cette Piece. Son succès.*

LA quantité des Pieces que je donnois l'une après l'autre, ne laissoit pas le tems à mes ennemis de faire éclater leur haine contre moi. Mais pendant les dix jours de relâche à cause de la neuvaine de Noël, ils ne manquerent pas de me régaler d'une brochure qui contenoit plus d'injures que de critiques.

On disoit, d'après la chûte de ma derniere Comédie, que Goldoni avoit jetté son feu, qu'il commençoit à décliner, qu'il finiroit mal, que son orgueil seroit humilié.

Il n'y avoit que ce dernier mot qui me déplaisoit; on pouvoit m'accuser d'imprudence,

pour avoir contracté un engagement qui pouvoit me coûter le sacrifice de ma santé ou celui de ma réputation ; mais pour de l'orgueil, je n'en ai jamais eu, ou du moins je ne m'en suis jamais apperçu.

Je ne fis aucun cas de ce libelle ; mais je compris de plus en plus la nécessité de rétablir sur mon Théâtre, l'intérêt, la gaieté, l'instruction & l'ancien crédit.

La Comédie du *Véritable Ami*, que je donnai à l'ouverture du Carnaval, remplit toutes mes vues ; une anecdote historique m'en fournit l'argument, & je le traitai avec toute la délicatesse que ce sujet méritoit.

Florinde est le héros de la Piece ; il a un ami intime à Vérone, appellé Lélio. Il va le rejoindre uniquement pour jouir de sa société, & il reste un mois chez lui.

Lélio doit épouser *Rosaure*, fille d'un homme riche, mais d'une avarice sordide ; il mene chez sa prétendue son ami ; celui-ci en devient amoureux : il s'apperçoit que la demoiselle est éprise autant que lui, & prend le parti de quitter Vérone.

Béatrice, fille surannée & tante de Lélio, fâchée du départ de Florinde dont elle se flattoit de faire la conquête, lui fait une déclaration.

Florinde étonné, surpris, n'ose pas déplaire

ouvertement à la tante de son ami; il la remercie, & lui dit, sans se compromettre, des choses honnêtes & galantes. Lélio arrive; il prie Béatrice de le laisser seul avec son ami; elle engage son neveu à s'opposer au départ de Florinde, & sort assez contente de lui.

La scene des deux amis est très-intéressante. Lélio se plaint de sa maîtresse. Depuis quelques jours, il est mal reçu, il est mal vu; il n'est plus aimé; il charge Florinde d'aller sonder le cœur de Rosaure; quelle commission pour un amant! Il résiste en vain; l'amitié l'exige, il y va.

La nouvelle conversation de Rosaure & Florinde achevé la défaite de l'un & de l'autre. Ces deux amans malheureux sont les victimes de l'honneur & de la passion la plus vive.

Florinde revient à son premier projet; il faut partir. Il reçoit une lettre de Rosaure où son amour semble augmenter par le désespoir de sa perte; il prend le parti de lui répondre pour la désabuser, & lui annoncer son départ : il écrit : un domestique arrive, & l'avertit, en tremblant, que Lélio est attaqué par deux hommes armés, & se défend avec désavantage. Florinde se jette sur son épée, court à la défense de son ami, & laisse, sur la table, la lettre qu'il avoit commencée.

Béatrice entre d'un côté pendant que Florinde

ſort d'un autre : elle s'apperçoit de la lettre, & lit ces mots.

« Je ne connoîs que trop, Mademoiſelle, les » bontés que vous avez pour moi, & je ſuis trop » foible & trop reconnoiſſant pour vous regar- » der avec indifférence.

» Mon ami m'a reçu chez lui ; il m'a fait part » de tous les ſecrets de ſon cœur ; ce ſeroit man- » quer à l'amitié & à l'hoſpitalité »....

L'écrit n'en dit pas davantage ; mais le mot d'hoſpitalité fait croire à Béatrice que cette lettre la regarde ; elle croit que Florinde l'aime ; elle trouve ſa délicateſſe outrée, & ſe charge de l'encourager.

Florinde revient ; il cherche ſa lettre ; Béatrice qui l'avoit cachée, s'en apperçoit, & badine. Lélio entre ; il embraſſe ſon ami, ſon ſauveur. Béatrice ajoute qu'il doit l'embraſſer auſſi comme ſon parent, & fait voir la lettre de Florinde. Lélio eſt enchanté que ſon ami devienne ſon oncle ; Florinde eſt dans le plus grand embarras ; il faut trahir le ſecret de Roſaure, ou il faut ſe ſacrifier à Béatrice. Il prend ce dernier parti, & la tante ſort toute fiere du triomphe de ſes attraits.

Lélio prend encore plus de confiance en ſon ami ; il avoit quelques légers ſoupçons, ce dernier évenement le tranquilliſe entierement : il

va chez ſa maitreſſe; il préſente Florinde comme le futur de ſa tante; quel martyre pour l'un! & quelle déſolation pour l'autre!

J'ai annoncé, au commencement de cet extrait, le pere de Roſaure comme un avare outré; il avoit promis ſa fille en mariage à Lélio, qui, n'étant pas riche, faiſoit fonds ſur vingt mille écus, qui étoient la dot de la demoiſelle. L'avare confie à ſa fille, les larmes aux yeux, que l'inſtant de débourſer cet argent ſeroit celui de ſa mort. Roſaure, qui n'aime pas Lélio, tranquilliſe ſon pere, & l'aſſure qu'il en jouira pendant toute ſa vie. L'avare fait courir le bruit qu'il a fait des pertes, qu'il eſt dans la miſere, & voudroit marier ſa fille ſans dot.

Lélio ſe voyant déchu du côté de l'amour & de celui de la fortune, renonce à Roſaure, & prie ſon ami d'aller remplir pour lui les devoirs de la bienſéance.

Florinde qui eſt riche & toujours amoureux, prends le parti violent de dévoiler à Lélio l'intelligence de ſon cœur avec celui de Roſaure; & après avoir paſſé en revue les témoignages qu'il lui avoit donnés de ſa délicateſſe & de ſon amitié, il lui demande la permiſſion d'épouſer Roſaure.

Lélio n'a pas à ſe plaindre de ſon ami; c'eſt lui

qui l'a introduit, c'eſt lui qui l'a mis dans le cas d'apprécier le mérite de la demoiſelle, & de s'y attacher. Il reconnoît les ſacrifices que Florinde avoit fait pour lui. Roſaure ne lui convient plus, il la cede ſans difficulté.

On en fait la propoſition au pere; il en eſt très-content, pourvu que ce ſoit ſans dot.

Tout eſt convenu; on ſe raſſemble pour la ſignature du contrat; mais quelle révolution! on vient annoncer à l'avare que ſa caſſette eſt volée.

On y accourt; on arrête le voleur, le tréſor eſt ſauvé. Le pere régorge d'argent, & la fille eſt une riche héritiere; Florinde ne peut l'épouſer qu'aux dépens de la fortune de ſon ami.

Il n'héſite pas à donner la derniere preuve de ſon amitié & de ſa probité, il épouſe Béatrice, & employe ſon crédit & ſon amour même pour engager la Demoiſelle à donner la main à ſon premier prétendu. Roſaure pénétrée de douleur & d'admiration, ayant perdu l'eſpérance de poſſéder ſon amant, conſent de le ſatisfaire, & donne la main à Lélio, qui ſe flatte de gagner ſon cœur.

Cette Piece eſt une de mes favorites, & j'eus le plaiſir de voir le Public d'accord avec moi; j'étois étonné moi-même d'avoir réuſſi à lui donner le tems & les ſoins néceſſaires dans une année ſi laborieuſe pour moi.

Mais en voici une autre qui ne me coûta pas moins de peine, & n'eut pas moins de ſuccès; c'eſt *la Finta ammalata*, la Feinte malade.

Avant que de rendre compte de la Piece, je vais faire connoître l'original qui m'en fournit le ſujet.

Madame Medebac étoit une Actrice excellente, très-attachée à ſa profeſſion, mais c'étoit une femme à vapeurs; elle étoit ſouvent malade, ſouvent elle croyoit l'être, & quelquefois elle n'avoit que des vapeurs de commande.

Dans ces derniers cas, on n'avoit qu'à propoſer de donner un beau rôle à jouer à une Actrice ſubalterne, la malade guériſſoit ſur-le-champ.

Je pris la liberté de jouer Madame Medebac elle-même; elle s'en apperçut un peu, mais trouvant ſon rôle charmant, elle voulut bien s'en charger, & le rendit en perfection.

Roſaure aimoit le Docteur *Oneſti*, jeune Médecin de la Faculté, autant aimable dans la ſociété, que ſavant dans ſon art. Le pere du Docteur avoit été l'ami de M. Pantalon, pere de Roſaure, & le fils alloit de tems en tems le voir, mais pas auſſi ſouvent que la Demoiſelle l'auroit deſiré.

Elle ſe dit malade; on fait venir le Docteur, & à meſure que l'amour augmente, la maladi-

devient plus férieufe ; elle tombe dans les convulfions, elle pleure, elle rit, elle chante, elle fait des cris épouvantables.

Pantalon veut avoir une confultation, il nomme lui-même les Médecins confultans ; & tout le monde fe raffemble.

Cette affemblée eft compofée de trois Médecins. Le Docteur *Onefti*, le Docteur *Buonatefta*, le Docteur *Malfatti*, & M. Tarquinio qui eft le Chirurgien de la maifon.

M. *Onefti* qui eft le Médecin habitué, connoiffant fa malade, & faifant le rapport des fymptômes de la maladie, annonce un dérangement d'efprit, plutôt qu'une indifpofition corporelle. M. *Buonatefta*, après avoir examiné la malade, penfe différemment. M. *Malfatti* eft tantôt de l'avis de l'un, tantôt de l'avis de l'autre, & le Chirurgien ayant demandé la permiffion de dire auffi fon avis, conclue pour la faignée.

Je fuis fils de Médecin, je l'ai été auffi pour un inftant, & je condamne l'inconféquence de ceux qui font l'éloge ou la critique de la Médecine en général. Devant parler de cet art *qu'il faut refpecter pour la néceffité*, je fais paroître dans ma Piece trois Médecins ; l'un honnête & prudent, l'autre charlatan, le troifieme ignorant ; ce font les trois claffes que l'on peut

rencontrer

rencontrer dans la Médecine ; que Dieu nous garde des deux dernieres, mais la ſeconde eſt encore plus dangereuſe.

Je ne m'étendrai pas davantage dans l'analyſe de cette Piece, dont on prévoit le dénouement dès le premier Acte.

C'eſt une amie de Roſaure qui découvre ſon ſecret, qui s'intéreſſe à ſa ſanté & à ſon bonheur, qui en parle au pere, & le met dans la néceſſité de guérir ſa fille, en lui accordant l'élixir qui lui convenoit davantage.

La difficulté la plus conſidérable que cette bonne amie ait à ſurmonter, eſt la répugnance du Docteur. Ce n'étoit pas faute de conſidération & d'attachement pour Roſaure ; mais il craint qu'on ne diſe dans le monde que le Médecin a ſéduit ſa malade, & il a aſſez de délicateſſe pour la refuſer ; mais l'amie de Roſaure fait ſi bien ſe retourner, que les obſtacles ſont anéantis, & le mariage ſe fait.

Malgré la ſimplicité du ſujet, cette Piece fut généralement bien reçue, & extrêmement applaudie ; elle doit ſon ſuccès, peut-être, au jeu de l'Actrice qui ſe plaiſoit à ſe jouer elle-même, & le faiſoit ſans effort & ſans gêne. Les trois différens caracteres des Médecins, & un Apoticaire ſourd & nouvelliſte, qui entendoit tout de travers, & préféroit la lecture des gazettes

à celle des ordonnances, n'y contribuerent pas moins.

Ce fut donc le comique & la gaieté qui firent le bonheur de la feinte Malade ; & ce fut l'intérêt tout seul qui fit celui *della Donna Prudente, de la Femme Prudente*, dont je vais rendre compte.

Donna Eularia est la femme du monde la plus sage & la plus raisonnable, & Dom Robert son mari, le plus extravagant, & le plus inconséquent de la terre.

Cet homme est jaloux. Son épouse n'aimeroit pas mieux que de mener une vie tranquille & retirée ; il la force à voir du monde pour qu'on ne se doute pas de sa jalousie.

Pour faire connoître cette Piece, il faudroit la suivre scene par scene. Elle est si artistement travaillée, que le dialogue est très-nécessaire pour pouvoir en juger, & ce seroit passer la mesure que je me suis proposée, si je donnois un extrait presque aussi long que la Comédie.

Ce qui m'en avoit fourni le sujet, c'étoient ces mêmes sociétés où j'avois pris celui du Cavalier & de la Dame, c'est-à-dire, dans la classe des Cicisbées.

Il y a des maris en Italie qui tolerent de bon gré les galans de leurs femmes, & sont même leurs amis & leurs confidens ; mais il y en a aussi

de jaloux qui souffrent avec dépit ces êtres singuliers, qui sont les maîtres en second dans les ménages déréglés.

Dom Robert étoit le moins fait pour les tolérer chez lui; mais un homme qui cherche à s'avancer dans le monde, & qui a besoin de protecteurs & d'amis, peut-il renfermer sa femme dans sa maison?

Il y a dans la Piece une Dame de Province qui ne connoissant pas les mœurs de la Capitale, trouve les galans ridicules. Dom Robert est d'accord avec cette femme raisonnable; il se lie avec elle d'amitié, il prend le parti d'aller jouir de la tranquillité que lui offre une petite ville ignorée. Donna Eularia y consent, elle encourage même son mari à exécuter son projet, & couronne, par une résignation vertueuse, le mérite de ses souffrances.

Le Public qui ne cessoit pas de s'intéresser à cette femme malheureuse & prudente, parut assez content d'un dénouement qui lui promettoit sa tranquillité; & la Piece finit avec applaudissement, & se soutint très-heureusement jusqu'à la nouveauté qui la remplaça.

CHAPITRE XI.

*L'*Inconnue, *Comédie Romanesque en trois Actes, en prose. L'*honnête Aventurier, *Comédie en trois Actes, en prose. Analogie du Protagoniste avec l'Auteur. La* Femme capricieuse, *autre Comédie en trois Actes, en prose.* Les Caquets, *Comédie en trois Actes, en prose. Succès de ces quatre Pieces. Mon engagement rempli. Satisfaction du Public.*

APRÈS la Comédie de *Pamela*, & sur-tout pendant le succès équivoque de *l'Homme de Goût*, & la chute du Joueur, mes amis vouloient absolument que je donnasse quelqu'autre sujet de Roman afin, disoient-ils, de m'épargner la peine de l'invention.

Fatigué de leurs sollicitations, je finis par dire, qu'au lieu de lire un Roman pour en faire une Piece, j'aimerois mieux composer une Piece dont on pourroit faire un Roman.

Les uns se mirent à rire, les autres me prirent au mot : faites-nous donc, me dirent-ils un

Roman en action, une Piece aussi embrouillée qu'un Roman. — Je vous la ferai — Oui! — Oui! — Parole d'honneur? — Parole d'honneur?

Je rentre chez moi, & échauffé de ma gageure, je commence la Piece, & le Roman tout-à-la-fois, sans avoir le sujet ni de l'une, ni de l'autre.

Il faut, me dis-je à moi-même, beaucoup d'intrigue, du surprenant, du merveilleux, & de l'intérêt en même tems, du comique & du pathétique.

Une héroïne pourroit intéresser plus qu'un héros; où irai-je la chercher? Nous verrons; prenons en attendant une inconnue pour Protagoniste; & je couche sur le papier. L'Inconnue, Comédie: acte premier, scene premiere. — Cette femme doit avoir un nom; oui, donnons-lui le nom de *Rosaure*; mais viendra-t-elle toute seule donner les premieres notices de l'argument de la Piece? Non, c'est le défaut des anciennes Comédies: faisons-la entrer avec...... Oui, avec *Florinde.... Rosaure & Florinde.*

Voilà comme je commençai l'*Inconnue*, & je continuai de même; bâtissant un vaste édifice sans savoir si j'en faisois un temple ou une halle.

Chaque scene en produisoit une autre; un

événement m'en produisoit quatre; à la fin du premier acte, le tableau étoit esquissé ; il ne s'agissoit que de le remplir.

J'étois étonné moi-même de la quantité, & de la nouveauté des incidens que l'imagination me fournissoit.

Ce fut à la fin du second acte que je pensai au dénouement, & je commençai dès-lors à le préparer pour en avoir un inattendu, surprenant ; mais qui ne tombât par des nues.

Le fond de la Piece est une fille inconnue, qui dans son enfance a été confiée par un étranger à une Paysanne, avec assez d'argent pour l'engager à en avoir soin; cette enfant devient grande, jolie & bien faite ; elle a deux amans ; *Florinde* qu'elle aime : & Lelio qu'elle ne peut sonffrir ; le premier l'enleve, l'autre la poursuit ; elle est tantôt au pouvoir de l'un, tantôt au pouvoir de l'autre ; toujours cependant dans des positions à ne rien faire craindre pour son innocence.

Elle rencontre un protecteur zélé : la femme en est jalouse ; nouveaux malheurs, nouveaux événemens : elle passe de désastre en désastre ; elle est soupçonnée, arrêtée, enfermée ; c'est le jouet de la fortune.

Mais enfin la Piece & le Roman finissent comme à l'ordinaire : Rosaure se trouve être

la Comteſſe Théodore, fille d'un noble Napolitain, & elle épouſe Florinde qui eſt de la même condition.

Mes amis en furent contens; le public auſſi, & tout le monde avoua que ma Piece auroit pu fournir aſſez de matériaux pour un Roman de quatre gros volumes *in-octavo*.

Sortant d'une Piece Romaneſque, je tombai ſur un autre ſujet, qui ſans donner dans le merveilleux, pouvoit, à cauſe de ſes combinaiſons ſingulieres, être placé dans la claſſe des *Tom-Jones*, des *Tompſons*, des *Robinſons*, & de leurs pareils.

Le Protagoniſte avoit cependant un principe hiſtorique; car ſi *l'honnête Aventurier* qui donne le titre à la Piece, n'eſt pas mon portrait, il a eſſuyé au moins autant d'aventures, & il a exercé autant de métiers que moi; & comme le public en applaudiſſant la Piece me faiſoit la grace de m'approprier des faits & des maximes qui me faiſoient honneur, je ne pus pas cacher de m'être donné un coup d'œil en la compoſant.

Mon ouvrage, ſoit dans l'hiſtorique, ſoit dans le fabuleux, fut reçu très-favorablement. L'Honnête Aventurier eut un ſuccès auſſi bien décidé, que conſtamment ſoutenu, & je jouis en

même-tems du bonheur de la Piece, & de l'honneur de l'allégorie.

Mais il falloit ſortir de ce genre de Pieces à ſentimens, & revenir aux caracteres & au vrai comique, d'autant plus que nous touchions à la fin du Carnaval, & qu'il falloit égayer le Spectacle, & le mettre à la portée de tout le monde.

Ce fut donc *la Donna volubile* (la Femme capricieuſe) que je donnai pour l'avant-derniere de l'année. Nous avions une Actrice dans la compagnie qui étoit la femme du monde la plus capricieuſe ; je ne fis que la copier, & Madame Medebac qui connoiſſoit l'original, n'étoit pas fâchée, toute bonne perſonne qu'elle étoit, de ſe moquer un peu de ſa camarade.

Ce caractere eſt par lui-même comique, mais s'il n'eſt pas étayé par des ſituations intéreſſantes & agréables, il pourroit facilement devenir ennuyeux.

On peut ridiculiſer les changemens de modes, de coëffures, des parties de plaiſirs, mais pour rendre la femme changeante un ſujet de Comédie, il faut que ce ſoient les caprices de l'eſprit qui en fourniſſent le ridicule.

Une femme qui eſt amoureuſe, & qui une heure après ne veut plus aimer ; qui débite des

maximes, & s'enflamme d'une paſſion tout-à-fait contraire à ſa premiere façon de penſer : voilà le perſonnage comique.

Le dénouement de cette Piece eſt celui qui convient à une folie qui mérite d'être corrigée. Roſaure eſt enfin décidée pour le mariage ; tout le monde l'évite, & perſonne n'en veut.

Madame Medebac joua le rôle à la perfection, ſa douceur naturelle rendoit à merveille la niaiſerie de la femme capricieuſe, & la Piece fit tout l'effet que je pouvois deſirer.

Il ne me reſtoit plus qu'une Comédie à donner pour terminer l'année, & pour remplir mon engagement.

Nous étions à l'avant-dernier Dimanche du Carnaval ; je n'avois pas encore écrit une ligne de cette derniere Piece, je ne l'avois pas même encore imaginée.

Je ſors ce même jour de chez moi ; je vais pour me diſtraire dans la Place Saint-Marc ; je regarde ſi quelques maſques ou quelques bateleurs ne me fourniroient pas le ſujet d'une Comédie ou d'une parade pour les jours gras.

Je rencontre ſous l'arcade de l'horloge un homme qui me frappe tout d'un coup, & me fournit le ſujet que je cherchois. C'étoit un vieux Arménien, mal vêtu, fort ſale & avec une longue barbe, qui couroit les rues de Ve-

niſe, & vendoit des fruits ſecs de ſon pays, qu'il appelloit *Abagigi.*

Cet homme qu'on rencontroit par-tout, & que j'avois rencontré moi-même pluſieurs fois, étoit ſi connu & ſi mépriſé, que voulant ſe moquer d'une fille qui cherchoit à ſe marier, on lui propoſoit *Abagigi.*

Il ne m'en fallut pas davantage pour revenir content chez moi. Je rentre, je m'enferme dans mon cabinet, j'imagine une Comédie populaire intitulée *i Pettegolezzi* (les Caquets).

C'eſt ſous ce dernier titre qu'on la donne à Paris à la Comédie Italienne, traduite en François par M. Riccoboni fils. Le Traducteur changea adroitement le perſonnage d'Abagigi, qui n'étoit pas connu en France, en celui d'un Juif, marchand de lunettes, mais ni le Juif en François, ni l'Arménien en Italien, ne jouent les rôles de *Protagoniſte*, ils ne ſervent l'un & l'autre qu'à faire le nœud de la Piece.

Voici un abrégé de l'intérêt principal de cette Comédie, qui a été heureuſe dans les deux langues.

Chechina (prononcez *Quequina*) *Fanchon*, paſſe pour être la fille d'un Marinier Vénitien à qui elle avoit été confiée dès ſa premiere enfance. Parvenue à l'âge d'être mariée, on lui trouve un parti convenable, mais les caquets s'en mêlent & dérangent tout.

Une femme qui eſt du ſecret dit à l'oreille d'une de ſes amies que *Chechina* n'eſt pas la fille du Marinier, cette amie le dit à une autre, & de bouche en bouche, & d'oreille en oreille, & toujours avec l'aſſurance de la diſcrétion, le ſecret eſt divulgué; on regarde la fiancée comme une bâtarde, & la nôce eſt interrompue.

Le pere véritable arrive à Veniſe; il ſort d'eſclavage, il paroît dans le coſtume Lévantin; il ſe trouve à côté de l'Arménien, Marchand d'*Abagigi*, on prend l'un pour l'autre, on croit *Chechina* fille du vilain barbon; les caquets recommencent, il ſuffit qu'une femme s'en doute, pour que tout le quartier ſoit de ſon avis. *Chechina* eſt mépriſée, on lui rit au nez, on l'appelle Mademoiſelle *Abagigi*, elle eſt au déſeſpoir.

Enfin le pere putatif, & le vrai pere ſe rencontrent. Tout eſt mis au clair; *Chechina* rentre dans ſon état, elle épouſe ſon prétendu; les caquets changent de ton, & la Piece finit fort gaiement.

Je ne pus la donner pour la premiere fois que le mardi gras, & elle fit la clôture du Carnaval. Le concours fut ſi extraordinaire ce jour-là, que le prix des loges monta au triple & au quadruple, & les applaudiſſemens furent ſi tumultueux, que les paſſans douterent ſi

c'étoit l'effet de la ſatisfaction, ou d'une révolte générale.

J'étois dans ma loge fort tranquille, entouré de mes amis qui pleuroient de joie. Une foule de monde vient me chercher, m'oblige de ſortir, me porte & me traîne malgré moi à la Redoute, me promene de ſalle en ſalle, & me fait recueillir des complimens que j'aurois évités ſi je l'avois pu.

Jétois trop fatigué pour ſoutenir une pareille cérémonie ; d'ailleurs ne ſachant pas d'où partoit l'enthouſiaſme du moment, j'étois fâché que l'on mit cette Piece au-deſſus de tant d'autres que j'aimois davantage.

Mais je démêlai peu-à-peu le vrai motif de cette acclamation générale. C'étoit le triomphe de mon engagement rempli.

CHAPITRE XII.

Suite de mes pénibles travaux. Ingratitude du Directeur. Projet de la premiere édition de mon Théâtre. Premier volume de mes Œuvres. Mon voyage à Turin. Quelques mots sur cette ville. Moliere, *Comédie en cinq Actes & en vers. Histoire de cette Piece. Son succès à Turin. Mon voyage à Genes. Mon retour à Venise. Premiere représentation de Moliere dans cette Capitale. Son succès.*

J'AVOIS, à quarante-trois ans, beaucoup de facilité pour l'invention & pour l'exécution de mes sujets; mais j'étois homme comme un autre. L'assiduité au travail avoit dérangé ma santé; je tombai malade, & je payai la peine de ma folie.

Sujet comme je l'étois à des vapeurs noires qui attaquent, à la fois, le corps & l'esprit, je les sentis se renouveller dans mon individu avec plus de violence que jamais.

J'étois épuisé de fatigue, mais le chagrin

n'avoit pas moins de part à ma ſituation ; il faut tout dire, je ne dois rien cacher à mes lecteurs.

J'avois donné ſeize Pieces dans le cours d'une année ; le Directeur ne les avoit pas demandées, mais il n'en avoit pas moins profité. Quel parti en avois-je tiré pour moi ? Pas une obole au-delà du prix convenu pour l'année. Pas la moindre gratification, beaucoup d'éloges, beaucoup de complimens, & pas la plus petite reconnoiſſance ; j'en étois fâché, mais je ne diſois mot.

Cependant, on ne vit pas de gloire ; il ne me reſtoit d'autre reſſource que celle de l'impreſſion de mes Œuvres ; mais qui l'auroit cru ? Medebac s'y oppoſa, & quelques-uns de ſes protecteurs lui donnoient raiſon.

Cet homme me conteſtoit les droits d'Auteur, ſous prétexte d'avoir acheté mes ouvrages. J'avois encore du tems à reſter avec lui ; je ne pouvois pas, ou, pour mieux dire, je ne voulois pas être en procès avec des perſonnes que je devois voir tous les jours ; j'aimois trop la paix pour la ſacrifier à l'intérêt ; je cédai mes prétentions, & je me contentai de la *permiſſion* de faire imprimer, chaque année, un ſeul volume de mes Comédies ; je compris, par cette *permiſſion* ſinguliere, que Medebac comptoit m'avoir attaché à lui pendant toute ma vie ; mais je n'attendis que la fin de la cinquieme année pour le remercier.

Je donnai donc les manuſcrits de quatre de mes Pieces au Libraire, & ce fut *Antoine Bettinelli* qui entreprit la premiere édition de mon Théâtre, & en publia le premier volume en l'année 1751 à Veniſe.

La Troupe de mes Comédiens devoit aller paſſer le printems & l'été à Turin; je crus que le changement d'air & l'agrément d'un voyage pourroient contribuer au rétabliſſement de ma ſanté. Je ſuivis la Troupe (à mes frais), & ayant intention de paſſer à Genes, j'amenai ma chere compagne avec moi.

Je ne connoiſſois pas Turin; je le trouvai délicieux. L'uniformité des bâtimens dans les rues principales, produit un coup-d'œil charmant. Ses places, ſes égliſes ſont de toute beauté. La citadelle eſt une promenade ſuperbe; il y a de la magnificence & du goût dans les habitations royales, ſoit à la ville, ſoit à la campagne. Les Turinois ſont fort honnêtes & fort polis; ils tiennent beaucoup aux mœurs & aux uſages des François; ils en parlent la langue familierement; & voyant arriver chez eux un Milanois, un Vénitien ou un Génois, ils ont l'habitude de dire, c'eſt un *Italien*.

Les Comédiens donnoient mes Pieces à Turin; elles étoient ſuivies; elles étoient même applaudies; mais il y avoit des êtres ſinguliers qui

difoient à chacune de mes nouveautés ; *c'eſt bon, mais ce n'eſt pas du Moliere ;* on me faiſoit plus d'honneur que je ne méritois : je n'avois jamais eu la prétention d'être mis en comparaiſon avec l'Auteur François ; & je ſavois que ceux qui prononçoient un jugement ſi vague & ſi peu motivé, n'alloient au Spectacle que pour parcourir les loges, & y faire la converſation.

Je connoiſſois Moliere, & je ſavois reſpecter ce Maître de l'Art auſſi bien que les Piémontois, & l'envie me prit de leur en donner une preuve qui les en auroit convaincus.

Je compoſai ſur-le-champ une Comédie en cinq actes & en vers, ſans maſques & ſans changemens de ſcenes, dont le titre & le ſujet principal étoient *Moliere* lui-même.

Deux anecdotes de ſa vie privée m'en fournirent l'argument. L'une eſt ſon mariage projeté avec Iſabelle, qui étoit la fille de la Béjard ; & l'autre la défenſe de ſon Tartuffe. Ces deux faits hiſtoriques ſe prêtent l'un à l'autre ſi bien, que l'unité de l'action eſt parfaitement obſervée.

Les impoſteurs de Paris allarmés contre la Comédie de Moliere, ſavoient que l'Auteur avoit envoyé au camp où étoit Louis XIV, pour obtenir la permiſſion de la jouer, & ils craignoient que la révocation de la défenſe ne lui fût accordée.

J'employai

J'employai, dans ma Piece, un homme de leur classe, appellée *Pirlon*, hypocrite dans toute l'étendue du terme, qui s'introduit dans la maison de l'Auteur, découvre à la Béjard l'amour de Moliere pour sa fille, qu'elle ignoroit encore, & l'engage à quitter son camarade & son Directeur; en fait autant avec Isabelle, lui faisant regarder l'état de Comédienne comme le chemin de la perdition, & tâche de séduire *la Forêt*, leur Suivante, qui, plus adroite que ses maitresses, joue celui qui vouloit la jouer, le rend amoureux, & lui ôte son manteau & son chapeau pour en régaler Moliere, qui paroît sur la scene avec les hardes de l'imposteur.

J'eus la hardiesse de faire paroître, dans ma Piece, un hypocrite bien plus marqué que celui de Moliere; mais les faux dévots avoient beaucoup perdu de leur ancien crédit en Italie.

Pendant le dernier entr'acte de ma Comédie, on joue le Tartuffe de Moliere sur le Théâtre de l'hôtel de Bourgogne; tous les personnages de ma Piece paroissent au cinquieme acte, pour faire compliment à Moliere; *Pirlon*, caché dans un cabinet où il attendoit *la Forêt*, sort malgré lui à la vue de tout le monde, & essuie tous les sarcasmes qu'il avoit mérités; & Moliere, pour comble de son bonheur & de sa joie, épouse

Isabelle en dépit de sa mere, qui aspiroit à la conquête de celui qui alloit devenir son gendre.

Il y a, dans la Piece, beaucoup de détails de la vie de Moliere. Le personnage de Valerio n'est autre chose que *Baron*, Comédien de la Troupe de Moliere ; *Léandre* est la copie de la *Chapelle*, ami de l'Auteur, & très-connu dans son histoire ; & le Comte Lasca est un de ces Piémontois qui jugeoient les Pieces sans les avoir vues, & mettoient mal adroitement l'Auteur Vénitien en comparaison avec l'Auteur François; c'est à dire, l'écolier avec le maître.

Cet ouvrage est en vers; j'avois fait des Tragi-Comédies en vers blancs; mais c'est la premiere Comédie que je composai en vers rimés.

Comme il s'agissoit d'un Auteur François qui avoit beaucoup écrit dans ce style, il falloit l'imiter, & je ne trouvai que les vers appellés *Martelliani*, qui approchassent des *Alexandrins* ; j'ai parlé de cette versification dans le chapitre XVII de la premiere partie de mes Mémoires.

Ma Piece achevée & les rôles distribibués, j'en fis faire deux répétitions à Turin, & je partis pour Genes sans la voir représenter.

Mes Comédiens & quelques-uns de la ville étoient instruits de l'allégorie du *Comte Lasca* ; je les avois chargés de m'en donner des nouvelles;

& je fus, quelques jours après, que la Piece avoit eu grand succès, que l'original de la critique avoit été reconnu, & qu'il avoit été d'assez bonne foi pour avouer qu'il l'avoit méritée.

Je restai à Genes pendant tout l'été, y menant une vie délicieuse, & dans la plus parfaite oisiveté. Ah ! qu'il est doux, sur-tout quand on a beaucoup travaillé, de passer quelques jours *sans rien faire !* Mais nous allions grand train vers la saison de l'automne ; le tems commençoit à se rafraîchir, & je repris le chemin qui devoit me reconduire à mon attelier.

Arrivé à Venise, je trouvai mon premier volume imprimé, & de l'argent chez mon Libraire ; je reçus, en même-tems, une montre d'or, une boîte du même métal, un cabaret d'argent, avec du chocolat, & quatre paires de manchettes de point de Venise. C'étoient les présens de ceux à qui j'avois dédié mes quatre premieres Comédies.

Medebac arriva quelques jours après moi ; il me parla beaucoup du plaisir qu'avoit fait le Moliere à Turin ; j'avois grande envie de le voir, & nous le donnâmes dans le mois d'Octobre 1751, à Venise.

Cette Piece contenoit deux nouveautés à la fois ; celle du sujet & celle de la versification. Les vers *martelliani* étoient oubliés ; la mono-

tonie de la césure, & la rime trop fréquente ; & toujours accouplée, avoient déjà dégoûté les oreilles des Italiens, du vivant même de leur Auteur, & tout le monde étoit prévenu contre moi qui prétendois faire revivre des vers que l'on avoit proscrits.

Mais l'effet démentit la prévention ; mes vers firent autant de plaisir que la Piece, & *Moliere* fut placé par la voix publique à côté de Pamela.

CHAPITRE XIII.

Le Pere de Famille, *Comédie en trois Actes. Analyse de cette Piece. L'*Avocat Vénitien. *Son abrégé.* Le Feudataire *& son extrait.* La Fille obéissante. *Singularités de ses épisodes.*

SI je me permettois de prononcer sur la valeur de mes Pieces, d'après mon sentiment, je dirois bien des choses en faveur du Pere de famille, dont je vais rendre compte; mais ne jugeant mes Ouvrages que sur la décision du Public, je ne puis le placer que dans la seconde classe de mes Comédies.

J'avois travaillé cependant ce sujet intéressant avec tout le soin, que mes observations & mon zele m'avoient inspiré: j'étois tenté même d'intituler ma Piece: *l'Ecole de Peres*; mais il n'appartient qu'aux grands maîtres de donner des écoles, & je pouvois me tromper comme l'Auteur de l'Ecole des Veuves.

J'avois vu dans le monde des meres complaisantes, des marâtres injustes, des enfans gâtés, des précepteurs dangereux: je rassem-

blai tous ces différens objets dans un seul tableau, & je traçai vivement dans un pere sage & prudent la correction du vice & l'exemple de la vertu.

Il y a un autre pere dans cette Comédie qui, formant une épisode, produit l'intrigue & le dénouement. Ce dernier pere a deux filles; l'une élevée à la maison, l'autre chez une tante, qui fait l'allégorie du couvent, ne pouvant pas en Italie prononcer ce mot sur la scene.

La premiere a très-bien réussi, l'autre a tous les défauts possibles cachés sous le manteau de l'hypocrisie. Mon intention étoit de donner la préférence à l'éducation domestique, & le Public la comprit très-bien, & y donna son approbation.

Je fis succéder à cette Piece morale & critique un sujet vertueux & intéressant, qui fut infiniment goûté, & que le Public plaça dans la premiere classe de mes productions: c'étoit l'*Avocat Vénitien*.

J'avois donné dans la Comédie de *l'Homme Prudent* un essai de mon ancien état de Criminaliste en Toscane: je voulus rappeller à mes compatriotes que j'avois été Avocat civil à Venise.

Alberto doit aller plaider une cause à *Rovigo*, Capitale du *Poléréné*, dans les Etats de

Venise. Il arrive dans cette Ville; les connoissances l'amenent dans les bonnes sociétés: il y rencontre *Rosaure*, l'adversaire de Florinde qui étoit son client: *Alberto* trouve la demoiselle très-jolie, très-aimable, & il en devient amoureux.

Florinde va chez son Avocat; il le trouve occupé de son affaire; il cause avec lui sur les moyens de la partie adverse: Alberto n'en fait aucun cas; il est sûr de la victoire: *Florinde* voyant une boîte à tabac sur la table de l'Avocat, l'ouvre & voit le portrait de *Rosaure*, & se méfie de son défenseur. *Alberto* aussi sincere qu'intrépide, avoue sa passion, & tâche de calmer l'esprit agité de Florinde, en l'assurant de sa probité. Le plaideur ne paroît pas trop content; Alberto emploie toute son éloquence pour lui faire sentir que dans les circonstances où ils étoient l'un & l'autre, l'honneur de l'Avocat étoit entre les mains du client, & que le défaut de confiance de sa part lui feroit perdre sa réputation & son état. Florinde en est touché, il se rend. Les Parties paroissent devant le Juge, Alberto plaide sa Cause avec toute la force & toute l'énergie qui lui sont inspirées par l'honneur & le devoir. Il gagne son Procès, & il rend sa maitresse malheureuse.

Rosaure avoit un amant qui l'auroit épousée,

ſi elle eût été riche, & la quitte la voyant déchue de ſes prétentions. *Alberto*, après avoir rempli les devoirs de ſon état, ſatisfait l'inclination de ſon cœur; c'eſt lui qui a été l'inſtrument de la perte de la Demoiſelle, il lui offre ſa main; il l'épouſe, & partage ſa fortune avec elle.

Tout le monde étoit content de ma Piece, & mes confreres, habitués à voir la robe ridiculiſée dans les anciennes Comédies de l'art, étoient ſatisfaits du point de vue honorable dans lequel je l'avois expoſée.

Les méchans cependant ne manquerent pas d'empoiſonner l'intention de l'Auteur & l'effet de l'ouvrage. Il y en avoit un entr'autres qui crioit tout haut, que ma Piece n'étoit que la critique des Avocats, que mon Protagoniſte étoit un être imaginaire, qu'il n'y en avoit pas un ſur le tableau qui fut capable de l'imiter, & que j'avois montré un Avocat incorruptible pour relever la foibleſſe & l'avidité de tant d'autres, en nommant même ceux qui étoient les plus accrédités par leurs talens, comme les plus à craindre pour leur probité.

On aura de la peine à croire que l'Auteur de la critique fut de ce même corps reſpectable; mais le fait n'eſt que trop vrai, l'homme audacieux eut l'imprudence de s'en vanter. Il fut

puni par le mépris universel, & forcé de changer d'état.

Passons bien vîte d'une Piece heureuse à une autre qui ne le fut pas moins ; c'est le Feudataire, en Italien *Feudatario*, dont le sujet principal est une héritiere présomptive d'un fief qui étoit tombé dans des mains étrangeres.

Les différends entre la Demoiselle & le possesseur de la terre en question, s'arrangent par le mariage de ces deux personnes ; mais il y a des incidens fort intéressans, & la Piece est égayée par des caracteres & des scenes d'un comique original & nouveau.

Les Syndics de la Communauté de *Monte-Fosco*, attendent le nouveau Seigneur qui doit venir prendre possession de sa terre ; ils tâchent de rassembler les gros Fermiers & Laboureurs de leur village ; ils arrangent le discours pour la réception ; ils montent au Château, ils y trouvent la mere avec le fils. La vue de Madame la Marquise les embarrasse ; ils n'avoient rien préparé pour la Dame ; il est indécent de ne pas lui adresser la parole, ils demandent du tems, & la réception est remise.

Les femmes vont en cérémonie faire leur cour à Madame la Marquise. Celle-ci leur fait donner des rafraîchissemens qu'elles ne connoissent pas, elles prennent du café sans y mettre du sucre, &

trouvent la boiſſon déteſtable. Le chocolat leur paroît meilleur, & elles boivent à la ſanté de Madame.

C'étoit une proviſion de ridicules que j'avois faite quelques années auparavant à *Sanguinetto*, Fief du Comte *Leoni*, dans le Véronois, lorſque je fus amené par ce Seigneur pour y dreſſer un Procès-verbal.

Je ne ſais pas ſi cette Comédie a autant de mérite que le *Pere de Famille*; mais elle eut beaucoup de ſuccès, je dois la reſpecter d'après la déciſion de mes Juges.

Même aventure arriva à la *Figlia obbediente* (la Fille obéiſſante) inférieure auſſi, à mon avis, au Pere de Famille; elle eut le même ſuccès que la Comédie précédente. En cherchant la cauſe de ce phénomene, je la trouve dans l'agrément du comique, dont les dernieres abondent, au lieu que l'autre a ſon mérite principal dans la critique & dans la morale. Cela prouve qu'en général on aime mieux s'amuſer que s'inſtruire.

Dans cette derniere Comédie, le ſujet principal n'eſt pas bien intéreſſant, car il manque de ſuſpenſion, la péripétie étant prévue dès le commencement de l'action; mais ce furent encore les épiſodes originales & fort comiques qui firent le bonheur de la Piece.

Rosaure, fille de Pantalon, sacrifie son amour au respect qu'elle doit à son pere. Celui-ci ne condamne pas l'inclination de sa fille ; mais dans l'absence de son amant, il l'engage avec un riche étranger, & il est l'esclave de sa parole.

L'homme à qui *Rosaure* est destinée par son pere, est d'un caractere si singulier, qu'on l'auroit trouvé fabuleux, & presqu'impossible, si l'original n'eut pas été reconnu.

Il n'y avoit rien dans ses extravagances qui put faire du tort à ses mœurs ni à sa probité ; au contraire, il étoit noble, juste, généreux, mais sa maniere d'être, ses conversations par monosyllabes, ses prodigalités à contre-tems, & ses réflexions bisarres, quoique sensées, le rendoient fort comique, & faisoient beaucoup parler de lui.

Pouvois-je perdre de vue un pareil original ? Je le jouai, mais avec décence, & les personnes qui le connoissoient & qui lui étoient même attachées, ne purent pas se plaindre de moi.

Un autre personnage moins noble, mais pas moins comique, contribue à l'agrément de cette Comédie : c'est le pere d'une Danseuse, glorieux des richesses de sa fille, fruits, disoit-il, de son talent, sans porter atteinte à sa vertu.

J'avois été malade à Bologne. Cet homme venoit me voir dans ma convalescence, il ne

me parloit que de Princes, que de Rois, que de magnificences, & toujours de la délicatesse de son enfant.

A ma premiere sortie, j'allai lui rendre visite. Sa fille n'y étoit pas ; il me fit voir son argenterie : voyez, voyez, disoit-il, des plats d'argent, des soupieres d'argent, des assiettes d'argent, jusqu'à la chauffrette d'argent, tout est argent chez nous, tout est argent. Falloit-il oublier le pere content, la fille heureuse, la vertu récompensée ?

Cette épisode se lie fort bien dans la Comédie avec celle de l'Homme extraordinaire, & l'un & l'autre contribuent au bonheur de la fille obéissante, qui épouse son amant à la satisfaction de son pere.

Cette Piece fut applaudie, fut suivie, & elle fit la clôture de l'automne en 1751.

CHAPITRE XIV.

La Suivante généreuse, la Femme de bon sens, les Négocians, les Femmes jalouses, *quatre Pieces en trois Actes & en prose. Leur abrégé & leur succès.*

PENDANT les jours de relâche, à cause de la neuvaine de Noël, il arriva une aventure fort heureuse pour *Medebac*, & agréable aussi pour moi.

Marliani, le Brighella de la Compagnie, étoit marié; sa femme, qui avoit été Danseuse de corde comme lui, étoit une jeune Vénitienne, fort jolie, fort aimable, pleine d'esprit & de talens, & montroit d'heureuses dispositions pour la Comédie; elle avoit quitté son mari pour des étourderies de jeunesse; elle vint le rejoindre au bout de trois ans, & prit l'emploi de Soubrette, sous le nom de Coraline, dans la Troupe de Medebac.

Elle étoit gentille; elle jouoit les rôles de Soubrette; je ne manquai pas de m'y intéresser; je pris soin de sa personne, & je composai une Piece pour son début.

Madame Medebac me fourniſſoit des idées intéreſſantes, touchantes, ou d'un comique ſimple & innocent; & Madame Marliani, vive, ſpirituelle, & naturellement accorte, donnoit un nouvel eſſor à mon imagination, & m'encourageoit à travailler dans ce genre de Comédies qui demande de la fineſſe & de l'artifice.

Je commençai par la *Serva Amoroſa*; c'eſt-à-dire, par la Suivante généreuſe, car l'adjectif amoureux, amoureuſe en Italien, s'applique auſſi bien à l'amitié qu'à l'amour.

Corallina, jeune veuve, & ancienne domeſtique d'Ottavio, vieux Négociant de Veniſe, attachée amicalement, & ſans aucun intérêt, à Florinde, fils du premier lit de ſon ancien maître, le loge chez elle, & ſoigne, de tout ſon cœur, ce garçon malheureux, qui, à l'inſtigaiton d'une marâtre avide & barbare, eſt chaſſé de la maiſon paternelle.

Ce n'eſt pas tout; Florinde eſt amoureux de Roſaure, fille unique de Pantalon : il ſait que la demoiſelle a de l'inclination pour lui; mais la dureté de ſon pere le met hors d'état de ſe marier, & d'ailleurs il ſe croit obligé d'épouſer Coraline par reconnoiſſance.

Cette femme vertueuſe commence par le déſabuſer de la crainte de lui déplaire, s'il ſe marie avec une autre; enſuite, elle fait tant

qu'elle engage Pantalon à accorder ſa fille à Florinde, à condition qu'il rentreroit chez ſon pere.

Il s'agiſſoit de gagner la confiance d'*Ottavio*, & de détruire les calomnies & les artifices d'une femme méchante & chérie. Coraline y réuſſit par ſon eſprit; *Ottavio* eſt convaincu de la fauſſeté de ſon épouſe; il reconnoît l'innocence de ſon fils, & tourne à ſon avantage le teſtament qu'il avoit projeté.

Cette Piece eut un ſuccès complet; Coraline fut extrêmement applaudie, mais elle devint ſur-le-champ une rivale redoutable pour Madame Medebac.

Il falloit conſoler la femme du Directeur; il falloit ſoutenir & flatter cette Actrice qui avoit été, pendant trois ans, la principale colonne de notre édifice.

Je mis immédiatement à l'étude une Comédie que j'avois travaillée pour elle; c'étoit *la Moglie ſaggia*, (la Femme de bon ſens).

La Comteſſe *Roſaura* a le malheur d'avoir un mari brutal, qui mépriſe la douceur de ſon épouſe, & vit en qualité de Cicisbée avec la Marquiſe Béatrice, auſſi méchante que lui.

On diſoit généralement à Veniſe que la premiere ſcene de cette Piece étoit un chef-d'œuvre.

On voyoit, dans l'antichambre de la Marquiſe, des domeſtiques, qui, en buvant du meilleur vin de la maiſon, faiſoient le portrait des maîtres qui y avoient ſoupé, & en les déchirant, mettoient au fait du ſujet de la Piece & des caracteres des perſonnages.

La Comteſſe faiſoit tout ſon poſſible pour gagner le cœur de ſon époux : cet homme, dur & inconſéquent, préféroit, aux careſſes d'une femme aimable, l'orgueil d'une Cicisbée impérieuſe & acariâtre.

Roſaure prend le parti d'aller elle-même faire une viſite à la Marquiſe, lui met ſous les yeux, avec toute la décence poſſible, les déſagrémens qu'elle eſt forcée de ſouffrir, & la prie de vouloir bien employer ſon crédit auprès du Comte, pour l'engager à lui rendre plus de juſtice.

Béatrice, qui n'eſt pas ſotte, comprend la démarche de la Comteſſe, & ſe tire d'embarras avec des mots vagues & des complimens ; mais elle déploie toute ſa fureur & toute ſa méchanceté avec le Comte, & l'excite à tel point qu'elle le détermine à ſe défaire de ſa femme.

Le mari cruel veut l'empoiſonner. Heureuſement, la Comteſſe en eſt prévenue ; elle le trompe, elle fait croire d'avoir avalé la boiſſon meurtriere ; elle lui parle comme une victime

expirante,

expirante, qui l'aime toujours, & qui lui pardonne.

Le Comte touché, repentant, avoue ses torts; il crie au secours pour faire revenir sa chere femme; la Suivante paroît; elle s'accuse d'avoir pénétré le secret, d'avoir changé la caraffe, d'avoir sauvé la maitresse en dépit du maître. Le Comte en est enchanté; il embrasse sa femme; il récompense la Soubrette; il déteste la Marquise, & il la congédie.

Voilà le dénouement heureux de la Piece, qui fut généralement & constamment applaudie; & voilà Madame la Directrice guérie des convulsions que la jalousie lui avoit causées.

J'avois fait briller l'ancienne Actrice & l'Actrice nouvelle; il ne falloit pas oublier *Collalto*, Acteur aussi excellent, aussi essentiel que ses deux camarades.

Il avoit joué dans les deux Jumeaux; il n'avoit pas réussi aussi bien que Darbes, son prédécesseur, pour lequel la Piece avoit été composée. J'imaginai, pour ce nouvel Acteur, un ouvrage à peu-près dans le même genre, lui faisant jouer Pantalon pere & Pantalon fils dans la même Piece; le premier sous son masque, l'autre à visage découvert, & tous les deux dans le même costume.

Cette Comédie avoit pour titre dans son origine, *i due Pantaloni*, les deux Pantalons; mais vu la difficulté de rencontrer pour l'avenir des Acteurs aussi habiles que Collalto, je changeai ces deux personnages en la faisant imprimer, & je donnai le nom de Pancrace au pere, & celui de Jacinthe au fils, faisant parler à l'un & à l'autre le langage Toscan.

Je gagnai, par ce changement, la facilité de les faire paroître tous deux en même-tems sur la scene, rencontre que j'avois évitée, lorsqu'un seul Acteur soutenoit les deux rôles. L'ouvrage y perd du côté de la surprise, de voir un seul homme se transformer en deux personnages différens; mais la Piece est toujours la même, & je vais en dire quelques mots d'après sa nouvelle forme, que j'intitulai *i Mercanti* (les Négocians).

Pancrace, Commerçant Vénitien, a un ami ntime de son même état; c'est un Hollandois fort riche, appellé *Rainemur*, qui habite le même pays avec *Giannina* (Janneton) sa fille très-instruite & très-sensée.

Giacinto (Jacinthe) fils de Pancrace, sans être libertin, court après les plaisirs. Il aime *Giannina*, il en est aimé, & le seroit davantage s'il avoit autant de bon sens que sa jeune maî-

treſſe ; elle prend à tâche de le corriger, elle y parvient & l'épouſe.

Voilà le fond & le dénouement de la Piece ; mais les caracteres oppoſés du pere & du fils, & l'entremiſe de l'ami Hollandois, produiſent des ſcenes fort agréables & fort intéreſſantes.

Je ne pourrois en donner le détail ſans paſſer les bornes que je me ſuis propoſées dans mes Mémoires ; je me contenterai de dire que cette Piece très-heureuſe avec le jeu de deux Pantalons, n'eut pas moins de ſuccès ſur pluſieurs Théâtres d'Italie, comme on la voit imprimée.

J'étois fort content de la réuſſite de trois Pieces que j'avois données dans le courant du carnaval ; mais nous touchions à la fin de l'année comique, & il falloit faire la clôture avec quelque choſe qui put amuſer les perſonnes qui ne vont au Spectacle que dans les jours gras, ſans déplaire à ceux qui le fréquentent toute l'année.

Je n'avois pas attendu à ce moment-là pour y pourvoir ; il y avoit un mois que j'avois compoſé une Comédie pour cet objet ; c'étoit *le Donne geloſe* (les Femmes jalouſes) Piece Vénitienne.

Le perſonnage principal de cette Piece eſt une jeune veuve, appellée *Lucrece*, qui a le bonheur de gagner de tems en tems à la loterie, & brille par ce moyen beaucoup plus que ſon état ne le lui permettoit.

Ceci eſt un premier motif de jalouſie & de médiſance pour ſes voiſines, & pour ſes connoiſſances; mais il y en a d'autres bien plus intéreſſans.

Des maris, des peres, des amans vont chez *Lucrece*, les uns pour la conſulter ſur les bons ou ſur les mauvais numéros de la loterie; les autres pour louer des habits de maſque dont elle fait un petit commerce.

La jalouſie eſt un animal à cent têtes, ſurtout parmi les femmes du peuple. Les hommes ont beau dire, ont beau faire, tous leurs pas ſont comptés, tous leurs mots ſont pris de travers; leurs actions les plus ſimples ne ſont que des infidélités, & Lucrece eſt la bête noire du quartier.

Mais elle ne craint rien. Elle ſait ſe défendre par ſes tours d'adreſſe, par des ſervices rendus & par des preuves convaincantes de ſon honnêteté, elle parvient à humilier, à confondre ſes ennemies, & force les jalouſes à ſe taire.

La Piece a produit le meilleur effet, & le rôle de *Lucrece* ſoutenu par Coraline, fut rendu avec tant d'énergie & de vérité, que l'ouvrage eut le ſuccès le plus brillant.

Tant pis pour Madame Medebac. La pauvre femme retomba dans ſes convulſions.

CHAPITRE XV.

Mon voyage à Bologne. Heureuse connoissance contractée avec un Sénateur de cette ville. Ses bontés à mon égard. Les Tracasseries Domestiques, *Pieces en trois Actes. Son succès.* Le Poëte Fanatique, *Piece en trois Actes. Son histoire. Son jugement.*

Les vapeurs de Madame Medebac réveillerent apparemment les miennes, avec cette différence qu'elle n'étoit malade que d'esprit, & je l'étois de corps.

Je me ressentois encore, & je me suis ressenti toujours du travail des seize Comédies : j'avois besoin de changer d'air, & j'allai rejoindre mes Comédiens à Bologne.

Arrivé dans cette Ville, je vais dans un café qui est en face de l'Eglise de Saint Petrone; j'entre, personne ne me connoît; arrive quelques minutes après un Seigneur du pays qui, adressant la parole à une table entourée de cinq à six personnes de sa connoissance, leur dit en bon langage Bolonois: *mes amis*,

ſavez-vous la nouvelle? On lui demande de quoi il s'agit; *c'eſt*, dit il, *que Goldoni vient d'arriver.*

Cela m'eſt égal, dit l'un. *Qu'eſt-ce que cela nous fait*, dit un autre? Le troiſieme répond plus honnêtement: *je le verrai avec plaiſir.* *Ah, la belle choſe à voir!* diſent les deux premiers. C'eſt, répond l'autre, *l'Auteur de ces belles Comédies.....* Il eſt interrompu par un homme qui n'avoit pas encore parlé, & qui crie tout haut: *oui, oui, grand Auteur! magnifique Auteur, qui a ſupprimé les maſques, qui a ruiné la Comédie....* Dans cet inſtant le *Docteur Fiume* arrive, & dit en m'embraſſant: *ah, mon cher Goldoni, ſoyez le bien arrivé.*

Celui qui avoit marqué l'envie de me connoître s'approche de moi, & les autres défilent un à un ſans rien dire.

Cette petite ſcene m'amuſa beaucoup. Je vis avec plaiſir le Docteur, qui avoit été quelques années auparavant mon Médecin: je fis des politeſſes à l'honnête Bolonnois qui avoit quelque bonne opinion de moi, & nous allâmes tous enſemble chez M. le Marquis d'Albergati Capacelli, Sénateur de Bologne.

Ce Seigneur très-connu dans la République des Lettres par ſes traductions de pluſieurs Tragédies Françoiſes, par de bonnes Comédies de

ſa façon, & encore plus par le cas qu'en faiſoit M. de Voltaire, avoit indépendamment de ſa ſcience & de ſon génie, les talens les plus heureux pour l'art de la déclamation théâtrale; & il n'y avoit pas en Italie de Comédiens, ni d'Amateurs qui jouaſſent comme lui les Héros tragiques, & les Amoureux dans la Comédie.

Il faiſoit les délices de ſon pays, tantôt à *Zola*, tantôt à *Medicina*, ſes terres; il étoit ſecondé par des Acteurs & des Actrices de ſa ſociété, qu'il animoit par ſon intelligence & par ſon expérience; j'eus le bonheur de contribuer à ſes plaiſirs, ayant composé cinq Pieces pour ſon Théâtre, dont je rendrai compte à la fin de cette ſeconde partie.

M. d'Albergati eut toujours beaucoup de bonté & d'amitié pour moi; j'étois logé chez lui toutes les fois que j'allois à *Bologne*, & il ne m'a pas oublié dans notre éloignement actuel, m'ayant adreſſé une de ſes Comédies, précédée d'une Epître charmante & très-honorable pour moi.

Pendant mon ſéjour à *Bologne*, je ne perdis pas mon tems; je travaillai pour mon Théâtre, & je compoſai entr'autres une Comédie, intitulée *i Pontigli domeſtici*: (Les Tracaſſeries domeſtiques), par laquelle nous fîmes à Veniſe l'ouverture de l'année comique 1752.

Il s'agit dans cette Piece de personnes de qualité ; c'est une veuve avec deux enfans, & son beau-frere qui est le chef de la famille.

Ils sont tous raisonnables, ils s'aiment, & ils paroissent faits pour jouir de la plus douce tranquillité ; mais les gens de la maison, toujours brouillés entr'eux, & tracassiers par état, tâchent d'intéresser les maîtres dans les brouilleries domestiques ; la discorde s'empare des uns & des autres ; & le désordre va si loin, que l'on parle de séparation.

Il y a un homme de loix qui les tourmente, & leur conseille de plaider. Un ami commun s'intéresse à leur tranquillité ; on propose des moyens : le premier article du raccommodement est de mettre les domestiques à la porte ; ce projet souffre beaucoup de difficulté ; chaque maître voudroit garder le sien, mais au bout du compte, c'est l'unique expédient pour rétablir la paix ; on fait maison neuve ; tous les différends cessent, & les maîtres se rapprochent sans difficulté.

J'avois ramassé le fond de cette Piece dans plusieurs sociétés que j'avois vu être la dupe de leur attachement pour leurs domestiques, & j'eus le plaisir de voir applaudir une morale qui paroissoit très-utile pour les familles qui vivent sous le même toit.

Je paſſai d'un ſujet intéreſſant à un ſujet comique. J'avois vu un homme fort riche qui, ayant une fille unique, jeune, jolie, & avec diſpoſitions très-heureuſes pour la poëſie, refuſoit de la marier, pour jouir lui tout ſeul du talent de cette Muſe charmante.

Il tenoit chez lui des aſſemblées de littérature : tout le monde y alloit avec plaiſir pour la fille; mais le pere étoit d'un ridicule inſoutenable.

Quand la Demoiſelle débitoit ſes vers, cet homme infatué ſe tenoit de bout, il regardoit de droite & de gauche, il faiſoit faire ſilence, il ſe fâchoit ſi on éternuoit, il trouvoit indécent que l'on prît du tabac, il faiſoit tant de mines & de contorſions, qu'on avoit toutes les peines du monde à retenir les éclats de rire.

Les vers de la fille achevés, le pere étoit le premier à battre des mains, enſuite il ſortoit du cercle; & ſans égard pour les poëtes, qui récitoient leurs compoſitions, il alloit derriere la chaiſe de tout le monde, diſant tout haut & avec indécence : *avez-vous entendu, ma fille? Oh! qu'en dites-vous? C'eſt bien autre choſe.*

Je me ſuis rencontré pluſieurs fois à de pareilles ſcenes : la derniere que je vis, finit mal;

car les Auteurs ſe brouillerent tout de bon, & quitterent la place fort bruſquement.

Ce pere fanatique vouloit aller à Rome pour faire couronner ſa fille dans le Capitole; les parens l'en empêcherent, le Gouvernement s'en mêla; la demoiſelle fut mariée malgré lui, & quinze jours après il tomba malade, & le chagrin le tua.

D'après cette anecdote, je compoſai une Comédie intitulée, *le Poëte fanatique*, donnant au pere auſſi le goût tant bon que mauvais de la poëſie pour répandre plus de gaîté dans la Piece; mais cet Ouvrage ne vaut pas la Métromanie de Piron; au contraire, c'eſt une de mes plus foibles Comédies.

Elle eut cependant quelque ſuccès à Veniſe, mais elle le dut aux agrémens dont j'avois étayé le ſujet principal. *Collalto* jouoit un jeune *Improviſateur*, & plaiſoit par les graces de ſon chant en débitant ſes vers. Le Brighella, domeſtique, étoit Poëte auſſi, & ſes compoſitions & ſes impromptus burleſques étoient fort amuſans; mais une Comédie ſans intérêt, ſans intrigue & ſans ſuſpenſion, malgré ſes beautés de détail, ne peut être qu'une mauvaiſe Piece.

Pourquoi eſt-elle donc imprimée? Parce que les Libraires s'emparent de tout, & ne conſultent pas même les Auteurs vivans.

CHAPITRE XVI.

Annonce à Medebac de notre séparation pour l'année suivante. Mon engagement avec le propriétaire du Théâtre Saint-Luc. La Locandiera, *Comédie en trois Actes & sans masques. Son brillant succès. Convulsions de Madame* Medebac. *L'*Amant Militaire, *Piece en trois Actes. Son succès.* Les Femmes curieuses, *Piece en trois Actes, & la derniere de mon engagement avec Medebac. Allégorie de cette Comédie. Son succès. Trois Pieces nouvelles données à Medebac à l'instant de notre séparation. Leurs titres & leurs argumens.*

Arrivé à la neuvaine de Noël de l'année 1751, c'étoit le tems de faire ressouvenir Medebac que nous touchions à la fin de notre engagement, & de le prévenir qu'il ne comptât pas sur moi pour l'année suivante.

Je lui en parlai à l'amiable, sans formalité ; il me répondit très-poliment qu'il en étoit fâché,

mais que j'étois le maître de mes volontés; il fit cependant son possible pour m'engager à rester avec lui; il me fit parler par plusieurs personnes, mais mon parti étoit pris; & pendant les dix jours de relâche, je m'arrangeai avec son Excellence Vendramini, noble Vénitien, & Propriétaire du Théâtre *Saint-Luc*.

Je devois encore travailler pour le Théâtre Saint-Ange jusqu'à la clôture de 1752; & je fis si bien mon devoir, que je donnai au Directeur plus de Pieces qu'il n'y avoit de tems pour les faire jouer, & il lui en resta quelques-unes qu'il fit valoir après notre séparation.

Madame Medebac étoit toujours malade; ses vapeurs devenoient toujours plus gênantes & plus ridicules; elle rioit & elle pleuroit tout-à-la-fois; elle faisoit des cris, des grimaces, des contorsions. Les bonnes gens de sa famille la croyoient ensorcelée: ils firent venir des exorcistes; elle étoit chargée de reliques, & jouoit & badinoit avec ces monumens pieux comme un enfant de quatre ans.

Voyant la premiere Actrice hors d'état de s'exposer sur la scene, je fis, à l'ouverture du Carnaval, une Comédie pour la Soubrette. Madame Medebac se fit voir debout & bien portante le jour de Noël; mais quand elle sut qu'on avoit affiché pour le lendemain *la Locandiera*, Piece nouvelle

faite pour Coraline, elle alla se remettre dans son lit, avec des convulsions de nouvelle invention, qui faisoient donner au diable sa mere, son mari, ses parens & ses domestiques.

Nous ouvrimes donc le Spectacle le 26 Décembre, par la Locandiera ; ce mot vient de *Locanda*, qui signifie, en Italien, la même chose qu'hôtel garni en François. Il n'y a pas de mot propre, dans la langue Françoise, pour indiquer l'homme ou la femme qui tiennent un hôtel garni. Si on vouloit traduire cette Piece en François, il faudroit chercher le titre dans le caractere, & ce seroit, sans doute, *la Femme adroite.*

Mirandolina tient un hôtel garni à Florence; & par ses graces, & par son esprit, gagne, même sans le vouloir, le cœur de tous ceux qui logent chez elle.

De trois étrangers qui logent dans cet hôtel, il y en a deux qui sont amoureux de la belle hôtesse, mais le Chevalier *Ripa-Fratta*, qui est le troisieme, n'étant pas susceptible d'attachement pour les femmes, la traite grossierement, & se moque de ses camarades.

C'est précisément contre cet homme agreste & sauvage, que Mirandolina dresse toutes ses batteries; elle ne l'aime pas, mais elle est piquée, & veut, par amour-propre & pour l'hon-

neur de son sexe, le soumettre, l'humilier & le punir.

Elle commence par le flatter, en faisant semblant d'approuver ses mœurs & son mépris pour les femmes : elle affecte le même dégoût pour les hommes; elle déteste les deux étrangers qui l'importunent; ce n'est que dans l'appartement du *Chevalier* qu'elle entre avec plaisir, étant sûre de n'être pas ennuyée par des fadaises ridicules. Elle gagne d'abord, par cette ruse, l'estime du Chevalier qui l'admire, & la croit digne de sa confiance; il la regarde comme une femme de bons sens; il la voit avec plaisir. *La Locandiera* profite de ces instans favorables, & redouble d'attention pour lui.

L'homme dur commence à concevoir quelques sentimens de reconnoissance; il devient l'ami d'une femme qu'il trouve extraordinaire, & qui lui paroît respectable. Il s'ennuie quand il ne la voit pas; il va la chercher; bref, il devient amoureux.

Mirandolina est au comble de sa joie; mais sa vengeance n'est pas encore satisfaite; elle veut le voir à ses pieds; elle y parvient, & alors elle le tourmente, le désole, le désespere, & finit par épouser, sous les yeux du Chevalier, un homme de son état, à qui elle avoit donné sa parole depuis long-tems.

Le ſuccès de cette Piece fut ſi brillant qu'on la mit au pair, & au deſſus même, de tout ce que j'avois fait dans ce genre, où l'artifice ſupplée à l'intérêt.

On ne croira peut-être pas, ſans la lire, que les projets & les démarches & le triomphe de Mirandolina ſoient vraiſemblables dans l'eſpace de vingt-quatre heures.

On m'a flatté peut-être en Italie; mais on m'a fait croire que je n'avois rien fait de plus naturel & de mieux conduit, & qu'on trouvoit l'action parfaitement ſoutenue, & complette.

D'après la jalouſie que les progrès de Carolina produiſoit dans l'ame de Madame Medebac, cette derniere Piece auroit du l'enterrer; mais comme ſes vapeurs étoient d'une eſpece ſinguliere, elle quitta le lit deux jours après, & demanda qu'on coupât le cours des repréſentations de la Locandiera, & qu'on remît au Théâtre Pamela.

Le public n'en étoit pas plus content; mais le Directeur ne crut pas devoir s'oppoſer au deſir de ſa femme, & Pamela reparut ſur le Théâtre, après la quatrieme repréſentation d'une Piece heureuſe & nouvelle. Ce ſont des petites galanteries qui arrivent preſque par-tout où le deſpotiſme ſe moque de la raiſon. Pour moi, je n'avois rien à dire; il s'agiſſoit de deux de mes

filles;

filles ; & j'étois tendre pere de l'une comme de l'autre.

Après quelques repréſentations de Pamela, je parlai à mon tour, & je fis voir au Directeur que nous avions des Comédies nouvelles à donner, & qu'il ne falloit pas ſatisfaire les caprices aux dépens de ſon intérêt.

Je fus écouté, & nous donnâmes la premiere repréſentation de *l'Amant Militaire*, que j'imaginai d'après les connoiſſances que j'avois acquiſes dans les deux guerres de 1732 & de 1740.

Dom *Alonſe*, Enſeigne dans un Régiment Eſpagnol, ſe trouve, en quartier-d'hiver logé chez Pantalon, Négociant Vénitien, & devient amoureux de la fille unique de ſon hôte.

Je peignis, dans Dom Alonſe, les honnêtes & ſages Officiers que j'avois connus : & dans Dom *Garcias*, Lieutenant de la même Nation, je copiai ceux qui ſe permettent des étourderies de jeuneſſe.

L'intérêt principal de la Piece, conſiſte dans les amours de Don Alonſe & Roſaure, dans la valeur de l'un, & dans la crainte de l'autre de ces deux amans : ils ſe trouvent tête-à-tête ; le tambour annonce qu'il faut marcher. Don Alonſe quitte ſa maitreſſe ſur-le-champ ; les prieres,

les pleurs, les careſſes ne l'arrêtent pas, il s'éloigne bruſquement de ſon amante.

Il revient, il a rempli ſon devoir, & le Général qui fait beaucoup de cas d'un jeune Militaire qui a de l'honneur & du cœur, ne lui refuſe pas la permiſſion de ſe marier.

Cette Comédie eut tout le ſuccès qu'elle pouvoit avoir, elle fut miſe par le Public dans la claſſe des Pieces heureuſes.

En voici une autre qui s'éleva encore plus haut, & dans laquelle Roſaure & Coraline jouoient des rôles preſque égaux, ſans pouvoir décider laquelle des deux étoit la plus applaudie. C'étoit *le Donne curioſe*, (les Femmes curieuſes) Piece qui, ſous un titre bien caché, bien déguiſé, ne repréſentoit qu'une loge de Francs-Maçons.

Pantalon, Négociant Vénitien, étant à la tête d'une ſociété de perſonnes de ſon état, a loué une petite maiſon où cette compagnie ſe raſſemble pour y dîner, pour y ſouper, pour parler d'affaires, ou des nouvelles du jour.

Les femmes en ſont exclues, en voilà aſſez pour les rendre curieuſes, ſoupçonneuſes, impatientes. Les unes penſent que l'ôn y joue gros jeu, d'autres qu'ils cherchent la pierre philoſophale, & d'autres ſoutiennent qu'ils refuſent d'y

amener leurs femmes, parce qu'ils en ont d'étrangeres.

Elles gagnent le domeftique de Pantalon, qui fe prête au defir de la fille de la maifon, & promet de l'introduire avec fes amies dans le *cafin* de fon maître.

Cet homme prend fur lui de faire une fottife, dans l'efpérance qu'il en arrivera plus de bien que de mal, & il ne fe trompe pas. Il fait entrer dans l'appartement du *fecret* les femmes curieufes, & les cache dans un cabinet d'où elles peuvent tout voir, tout entendre.

Elles entendent tout, elles voyent tout; il n'y a rien de mal. Elles fe montrent au milieu du fouper, elles embraffent leurs peres, leurs freres, leurs époux.

Le domeftique eft grondé; mais au bout du compte, les hommes ne font pas fâchés de voir leurs femmes défabufées, & fe trouvent dans le cas de jouir en paix de leurs plaifirs innocens.

La Piece fut extrêmement applaudie. Les Etrangers en reconnurent le fond fur-le-champ, & les Vénitiens difoient que fi Goldoni avoit deviné le fecret des Francs-Maçons, on auroit tort en Italie d'en défendre les affemblées.

Les Femmes curieufes firent la clôture de

l'année comique, & ce fut la derniere Piece de mon engagement avec Medebac.

J'en avois trois autres que j'avois composées d'avance, pour qu'il n'en manquât pas, & je les lui donnai de bonne foi à l'instant de notre séparation.

La premiere étoit *la Gastalda*, Piece en trois Actes. *La Gastalda* est tantôt *la Concierge* d'une maison de campagne, tantôt la Jardiniere, tantôt la femme du Régisseur, & quelquefois ce n'est que la femme de basse-cour. Coralina réunit sur elle toutes les inspections qui regardent les intérêts de Pantalon, & finit par devenir la maitresse de la maison & la femme du maître.

La deuxieme, intitulée *le Contre-tems*, ou *le Bavard imprudent*, Comédie en trois Actes, est une école sans prétention, mais très-utile pour prévenir les dangers de l'imprudence & du bavardage; car *Octave*, homme d'un certain mérite, & qui ne manque pas d'esprit, perd sa fortune par ses propos inconsidérés, & par des échappées à contre-tems.

La troisieme, *la Femme vindicative*, Piece en trois Actes, est un petit trait de vengeance de l'Auteur lui-même. *Coraline* très-piquée de me voir partir, & voyant l'inutilité de ses dé-

marches pour m'arrêter, me jura une haine éternelle.

Je lui fis la galanterie de lui deſtiner le rôle de la *Femme vindicative*; elle ne le joua pas; mais j'étois bien aiſe de répondre à la vivacité de ſa colere, par une douce & honnête plaiſanterie.

CHAPITRE XVII.

*Mon passage du Théâtre Saint-Ange à celui de Saint-Luc. Mes nouvelles conditions. Fanatisme du mari de la premiere Actrice. Prétentions ridicules de Medebac & de mon Libraire. Mon voyage en Toscane. Edition de mon Théâtre à Florence. Défense de mon Edition à Venise. L'*Avare jaloux, *Comédie en trois Actes, en prose. Son médiocre succés. Propos de mes Adversaires.* La Femme légere, *Comédie en trois Actes, en prose. Sa chute. Réflexions sur l'évènement de ces deux Pieces.*

JE passai du Théâtre Saint-Ange à celui de Saint-Luc ; il n'y avoit pas là de Directeur ; les Comédiens partageoient la recette, & le propriétaire de la salle qui jouissoit du bénéfice des loges, leur faisoit des pensions à proportion du mérite ou de l'ancienneté.

C'étoit à ce Patricien que j'avois à faire ; c'étoit à lui que je remettois mes Pieces, qui

m'étoient payées ſur-le-champ, & avant la lecture; mes émolumens étoient preſque doublés: j'avois liberté entiere de faire imprimer mes Ouvrages, & point d'obligation de ſuivre la Troupe en Terre-Ferme : ma condition étoit devenue beaucoup plus lucrative, & infiniment plus honorable.

Mais y a-t il dans le monde d'états heureux qui ne ſoient accompagnés de quelque déſagrément? La premiere Actrice de la Troupe touchoit à l'âge de cinquante ans. On venoit de recevoir une Florentine charmante, mais c'étoit pour l'emploi de ſeconde; & je courois le riſque d'être obligé de donner les rôles de charge à la jeune, & ceux d'Amoureuſe à la ſurannée.

Madame *Gandini* qui étoit la premiere, avoit aſſez de bon ſens pour ſe rendre juſtice; mais ſon mari déclara hautement qu'il ne ſouffriroit pas qu'on fît aucun tort à ſa femme; & le propriétaire du Théâtre qui avoit le droit de parler en maître, n'oſoit pas renvoyer deux anciens perſonnages qui avoient été très-utiles à la compagnie.

Je parlai en particulier à M. *Gandini*; je lui demandai combien de tems il croyoit que ſon épouſe pût jouir de ſon état & de ſes profits. Ma femme, dit-il, peut encore briller ſur le

Théâtre pendant dix ans ; eh bien, lui dis-je, j'ai la parole du maître ; je vais assurer à Madame Gandini la pension, & la part entiere pour l'espace de dix années ; je vous promets de mon côté de la faire travailler, de la faire applaudir, mais laissez-moi libre de l'employer à ma fantaisie. Non, Monsieur, me répondit-il brusquement ; ma femme est premiere Actrice, & je me ferai pendre plutôt que de la voir dégradée ; il me tourna le dos assez vilainement. Je jurai que je le tromperois : vous verrez à la troisieme Piece de cette année, si je tins parole.

La Troupe devoit aller passer le printems, & l'été à *Livourne* ; je comptois rester à Venise, & mon premier soin fut celui de mon Edition. Le Libraire Bettinelli avoit publié les deux premiers volumes de mon Théâtre ; j'allai donc lui apporter le manuscrit du troisieme ; mais quel fut mon étonnement, lorsque cet homme flegmatique me dit tout bonnement, & d'un sang-froid glacial, qu'il ne pouvoit plus recevoir de moi mes originaux, qu'il les tenoit de la main de Medebac, & que c'étoit pour le compte de ce Comédien qu'il alloit continuer l'Edition.

Revenu de ma surprise, & faisant succéder le calme à l'indignation : mon ami, lui dis-je,

prenez-y garde, vous n'êtes pas riche, vous avez des enfans, n'allez pas vous perdre, ne me forcez pas à vous ruiner; il insiste.

Bettinelli à qui j'avois consenti, trop légerement peut-être, qu'on donnât le privilege de l'impression de mes Œuvres, avoit été gagné par de l'argent; & j'avois à combattre contre le Directeur qui me disputoit la propriété de mes Pieces, & contre le Libraire qui étoit en possession de la faculté de les publier.

J'aurois gagné sans doute mon procès, mais il falloit plaider, & la chicane est la même partout: je pris le parti le plus court; j'allai à Florence sur-le champ; je recommençai une nouvelle Edition; je laissai *Medebac & Bettinelli* en liberté d'en faire une à Venise, mais je publiai un prospectus qui les terrassa l'un & l'autre, car je proposois des changemens & des corrections.

Je fus adressé à Florence à M. *Paperini*, Imprimeur très-accrédité & très-honnête homme; nous fîmes nos conventions en deux heures de tems, & dans le mois de Mai de l'année 1753, nous mîmes le premier volume sous la presse. Cette heureuse Edition de dix volumes *in-octavo*, faite par souscription & à mes frais, fut portée *à dix-sept cens* exemplaires, & à la

publication du ſixieme volume, elle étoit remplie.

J'avois *cinq cens* Souſcripteurs à Veniſe, & on avoit défendu l'entrée de mon Edition dans les Etats de la République : cette proſcription de mes Œuvres dans ma patrie paroîtra ſinguliere, mais c'étoit une affaire de commerce ; Bettinelli avoit trouvé des protecteurs pour faire valoir ſon privilege excluſif, & le Corps des Libraires lui prêtoit la main, parce qu'il s'agiſſoit d'une Edition étrangere.

Cependant malgré la défenſe & malgré les précautions de mes adverſaires, toutes les fois qu'un de mes volumes ſortoit de la preſſe, il en partoit *cinq cens* exemplaires pour Veniſe ; on avoit trouvé ſur les rives du Po un aſyle pour les dépoſer ; une compagnie de nobles Vénitiens alloit chercher la contrebande aux confins, l'introduiſoit dans la Capitale, & en faiſoit la diſtribution à la vue de tout le monde ; car le Gouvernement ne ſe mêloit pas d'une affaire qui étoit plus ridicule qu'intéreſſante.

Etant à *Florence*, & mes nouveaux Comédiens à *Livourne*, j'allois de tems en tems les voir, & je remis entre les mains du premier Amoureux deux Comédies que j'avois compo-

ſées malgré l'occupation fatiguante & aſſidue de mon Edition.

Nous nous rencontrâmes tous à Veniſe au commencement du mois d'Octobre, & nous y donnâmes pour premiere Piece nouvelle, *l'Avaro geloſo*, (l'Avare jaloux).

Je peignis le Protagoniſte de cette Piece d'après nature : on me fit ſon portrait & ſon hiſtoire à Florence, où cet homme exiſtoit à la honte de l'humanité : il étoit chargé de deux vices également odieux, mais qui par le contraſte de ſes paſſions, le mettoient dans des poſitions comiques.

Il eſt très-plaiſant de voir un mari exceſſivement jaloux, recevoir lui-même un cabaret d'argent avec du chocolat, un flacon d'or avec de l'eau de ſanté, & tourmenter enſuite ſa femme, qui, diſoit-il, avoit donné motif à ſes adorateurs de lui faire des préſens.

La méchanceté de ce caractere eſt faite pour révolter ; cependant la Piece ſe ſeroit ſoutenue, ſi l'Acteur chargé du rôle n'eût pas été auſſi diſgracié de la nature, & auſſi peu eſtimé du Public qu'il étoit.

Je crus bien faire, en choiſiſſant pour un rôle méchant, un homme qui ne l'étoit pas mal lui-même, & je crus que ſa maigreur, ſa mauvaiſe

mine & sa voix cassée conviendroient à ce caractere; je me trompai: je donnai quelque tems après le même rôle à Rubini qui étoit le Pantalon de la Troupe, & cette Piece qui étoit tombée à son début, devint par la suite une des Pieces favorites de cet Acteur excellent.

Mes ennemis n'étoient pas fâchés du triste événement de ma premiere Piece, & les partisans du Théâtre Saint-Ange disoient avec une espece de joie, que je me repentirois d'avoir quitté une compagnie qui faisoit valoir mes Ouvrages.

Tous ces propos ne m'inquiétoient pas; j'étois sûr de les faire taire à ma troisieme Piece; mais je craignois infiniment pour la seconde que j'allois donner.

C'étoit *la Donna di testa debole*, ou *la Vedova infatuata* : (*la Femme légere*, ou la Veuve infatuée).

Donna Violante est une veuve infatuée de ses attraits & de son esprit; elle donne dans le littérature, mais son mauvais goût la décide toujours pour les Ouvrages les plus décriés: elle fait des vers qui la rendent ridicule, & sa légereté lui fait prendre les dérisions pour des éloges.

Don Fausto est trop vrai pour lui plaire; il

eſt malheureux, mais toujours conſtant; & par ſa conſtance & par ſa patience, il parvient à déſabuſer ſon amante, il gagne ſa confiance, & la fait renoncer à ſes prétentions ridicules.

La Piece tomba à la premiere repréſentation, je l'avois prévu, & je vis malheureuſement mon pronoſtique vérifié.

Je m'étois apperçu trop tard des circonſtances qui étoient défavorables pour moi & pour mes Comédiens. Ceux-ci n'étoient pas encore ſuffiſamment inſtruits dans la nouvelle méthode de mes Comédies; je n'avois pas eu le tems de leur inſinuer ce goût, ce ton, cette maniere naturelle & expreſſive qui avoient formés les Comédiens du Théâtre Saint-Ange.

Autre circonſtance encore plus remarquable. La Salle de Saint-Luc étoit beaucoup plus vaſte; les actions ſimples & délicates, les fineſſes, les plaiſanteries, le vrai comique y perdoient beaucoup.

On pouvoit ſe flatter qu'avec le tems, le Public ſe prêteroit au local, & écouteroit avec plus d'attention les Pieces régulieres & d'après nature; mais il eût fallu en impoſer d'abord par des ſujets vigoureux, par des actions, qui ſans être giganteſques, s'élevaſſent au-deſſus de la Comédie ordinaire.

C'étoit mon premier projet ; mais mon Edition ne m'avoit pas laiſſé le maître de ma volonté, je ne fis qu'à ma troiſieme Piece ce coup d'éclat, cet effort d'imagination qui étoit néceſſaire pour m'inſtaller avec honneur dans la nouvelle Salle où je devois avancer la réforme & ſoutenir ma réputation.

CHAPITRE XVIII.

*L'*Epouſe Perſanne, *Comédie en cinq Actes, en vers & ſans changemens de décorations. Son extrait. Son brillant ſuccès.*

D'APRÈS l'objet que je m'étois propoſé, je cherchai un argument qui pût me fournir du comique, de l'intérêt & du ſpectacle.

J'avois parcouru l'hiſtoire des peuples modernes de *Salmon*, traduite de l'Anglois en Italien; ce n'eſt pas là que je trouvai la fable qui forme le ſujet de la Piece que j'avois projetée; mais c'eſt dans ce livre inſtructif, exact & intéreſſant que je puiſai les loix, les mœurs & les uſages des Perſans; & c'eſt d'après les détails de l'Auteur Anglois, que je compoſai une Comédie intitulée, *la Spoſa Perſiana*, (l'Epouſe Perſanne).

Le ſujet de cette Piece n'eſt pas héroïque; c'eſt un riche Financier d'Iſpahan, appellé Machmout, qui engage & force Thamas, ſon fils, à épouſer, malgré lui, *Fatima* la fille d'Oſman, Officier gradué dans les armées du

Sophi. C'eſt ce qu'on voit tous les jours dans nos Pieces; une demoiſelle fiancée à un jeune homme qui a le cœur prévenu pour une autre.

Cependant, les noms de Fatima, de Machmout, de Thamas, commencent déjà à prévenir le public de quelque choſe d'extraordinaire; & le ſallon du Financier meublé d'un ſopha & de couſſins à la Mahométanne, les vêtemens & les turbans dans le coſtume oriental, annoncent une Nation étrangere; & tout ce qui eſt étranger doit exciter la curioſité.

Mais voici ce qui éloigne encore davantage cette Piece Aſiatique de nos Comédies ordinaires; il y a, dans la maiſon de *Machmout*, un Sérail pour lui, & un pour ſon fils; arrangement bien différent des uſages d'Europe, où le pere & le fils peuvent avoir plus de maitreſſes qu'on n'en a en Perſe, mais point de Sérail.

Thamas a dans le ſien une Eſclave Circaſſienne, appellée *Hircana*, à laquelle il eſt tendrement attaché, & qui, orgueilleuſe dans ſa ſervitude, prétend que ſon amant & ſon maître ne partage point ſes faveurs avec d'autres femmes, pas même avec celle que ſon pere lui a deſtinée pour épouſe.

Voilà encore un caractere nouveau pour nos climats; car, en France comme en Italie, une maitreſſe

maitreſſe ne s'oppoſeroit pas à ce que ſon ami contractât une liaiſon de bienſéance & de convenance, pourvu qu'il continuât de la voir, ou qu'il lui fît un état pour la conſoler dans ſon affliction.

Examinons la marche de cette Piece qui a été des plus heureuſes, & celle qui fixa de nouveau l'attention du Public à mon égard, & fit le bonheur de mes nouveaux Comédiens.

Thamas ouvre la ſcene avec *Ali*, ſon ami; il aime *Hircana*, & ſe plaint de ſon pere qui le force d'avoir une épouſe. Vous devez ſavoir, mon cher lecteur, qu'en Perſe, les Sérails n'empêchent pas que les hommes n'aient des femmes légitimes, & les peres contractent des engagemens pour leurs enfans ſans les conſulter, & même dès leurs berceaux.

Thamas ſe récrie contre cet uſage barbare, qui inſulte les loix de la nature.

Ali tâche de le conſoler : Fatima, dit-il, doit arriver inceſſamment; elle pourroit être plus jolie, plus aimable qu'Hircana; il faut attendre, il faut la voir. Le jeune Perſan aime ſon eſclave; cependant, il trouve que ſon ami n'a pas tort. Fatima pourroit lui plaire davantage, il le deſire même pour la tranquillité de ſon pere.

Mais il revoit *Hircana*; cette femme coquette

& impérieuse emploie tout son art pour le resserrer dans ses liens; elle prie, elle pleure, elle demande sa liberté, elle veut partir, elle veut mourir, & ne veut pas que son sang rejaillisse sur le lit nuptial de son maître. *Thamas*, vaincu, rendu, lui promet tout; la voilà contente.

Ce fils désolé se présente à son pere, & lui fait part de sa situation. Point de quartier : il ne s'agit pas ici d'un engagement qu'on puisse rompre ; c'est un mariage conclu, d'ailleurs Osman est un homme puissant, redoutable; Fatima va venir, il faut la recevoir.

C'est dans le deuxieme Acte que cette épouse paroît sur la scene avec une suite nombreuse, précédée d'une musique orientale, & cachée sous un voile qu'elle ne doit ôter qu'au premier tête-à-tête avec son époux.

Tout le monde s'en va. *Thamas* la prie de se découvrir; elle est belle, mais ce n'est pas Hircana.

Fatima s'apperçoit de la froideur de son époux; elle craint ce qu'il y a de plus honteux pour les femmes en Perse, le divorce; elle tâche de gagner l'amitié du jeune homme qu'elle croit prévenu. *Thamas* est enchanté de son caractere; il lui confie sa passion; il ne connoissoit pas son épouse lorsqu'il s'enflamma pour son

Eſclave. Fatima lui demande ſon eſtime : *Thamas* ne peut pas lui refuſer le reſpect & l'admiration.

Fatima, reſtée ſeule, ſe plaint, à ſon tour, des loix de ſon pays, qui ſacrifient les enfans aux intérêts des familles; (c'eſt à-peu-près comme en Europe); mais elle avoue que *Thamas* lui paroît aimable, & ſe flatte, avec le tems, de poſſéder ſon cœur.

Il y a, dans le Sérail de *Thamas*, une vieille femme, appellée *Curcuma*, deſtinée au ſervice des Eſclaves: c'eſt une Européenne intriguante, méchante, qui n'épargne pas les femmes de ſon pays, & répand beaucoup de comique & beaucoup de gaieté dans la Piece.

Elle rencontre Fatima; elle lui parle comme elle eſt habituée de parler aux Eſclaves. Fatima lui répond en maitreſſe, & la quitte bruſquement. La vieille audacieuſe en eſt piquée; elle voit Hircana; elle ne manque pas de l'irriter contre ſa rivale, & de lui inſpirer de plus en plus la jalouſie & la vengeance.

Thamas vient pour aſſurer Hircana qu'elle aura toujours la préférence dans ſon cœur. La Circaſſienne, furieuſe plus que jamais, refuſe de le croire, & finit par dire qu'il n'y a point de milieu, que Fatima ou Hircana doivent partir ou mourir.

Dans le troisieme Acte, Fatima, curieuse de voir Hircana, entre dans le Sérail. Les Esclaves raisonnables & dociles, sont enchantées de recevoir l'épouse de leur maître, & tâchent de l'honorer par des éloges flatteurs & ampoulés dans le style Asiatique. Hircana, qui se seroit bien gardée de se ranger avec les autres, vient cependant, poussée, à son tour, par l'envie de voir son ennemie.

Il se passe, entre les deux rivales, un dialogue aussi doux & honnête de la part de Fatima, qu'il est fier & insolent de la part d'Hircana. Fatima ne change jamais ce ton modeste qui sait repousser les insultes sans avoir l'air d'en être fâchée. L'autre en est outrée; je déteste plus que la mort, dit-elle en partant, une femme qui doit avoir le poison dans le cœur, & affecte la tranquillité sur les levres.

Thamas, poussé à bout par sa maitresse irritée, vient exhaler sa colere contre l'innocente victime de sa passion : il veut la poignarder : *Machmout* arrive à tems pour arrêter le coup : le pere de Fatima vient en même-tems demander raison des désagrémens qu'on fait essuyer à sa fille. Thamas évite la rencontre de ce pere irrité. Machmout jette sur le compte d'Hircana le déréglement de son fils ; il est maître absolu chez lui ; il veut revendre cette Esclave

qui met le trouble par-tout. Osman l'approuve, & s'offre de l'acheter ; on fait venir *Hircana* ; c'est Curcuma elle-même qui la trahit pour de l'argent, & qui la fait sortir d'un côté du Sérail, pendant que Thamas la cherche d'un autre. *Hircana* paroît ennchaînée, furieuse, désolée ; elle devient l'Esclave d'Osman.

Thamas, au commencement du quatrieme Acte, cherche son Esclave ; il en demande compte à *Curcuma* ; la vieille est embarrassée. *Ali* arrive ; il a vu Hircana chargée de chaînes, & traînée par les gens d'Osman du côté de Julfa. Thamas part à l'instant, décidé de mourir ou de la ramener chez lui : il a le bonheur de la rejoindre : il combat les Negres d'Osman : il en tue quelques-uns : il revient victorieux avec son amante : il la fait rentrer dans son Sérail, & attend, de pied-ferme, Osman, qui vient pour revendiquer son Esclave.

Le beau-pere & le gendre vont vuider la querelle par la mort de l'un ou de l'autre. Fatima vient défendre en même-tems son pere & son époux ; elle présente son sein tantôt à l'un, tantôt à l'autre, pour détourner les coups. Le Militaire, plus impatient & plus avide de vengeance que le Financier, porte un coup mortel à Thamas. Fatima tombe sur le sopha évanouie : la pitié paternelle l'emporte sur la vengeance. Osman

appelle au ſecours de ſa fille : Curcuma paroît, s'approche de Fatima ; & ſous prétexte de la ſoulager, la dépouille de ſes pierreries, & les met dans ſa poche.

On voit, à l'ouverture du cinquieme Acte, *Hircana* & *Curcuma* habillées en homme, dans le coſtume des Eunuques du Sérail : c'eſt la vieille qui, craignant que ſon vol ne ſoit découvert, a conçu le projet de ſe ſauver, & tâche d'en faire faire autant à la Circaſſienne, qui a tout à craindre de Machmout & d'Oſman. Quelqu'un vient ; elles ſe retirent.

C'eſt Thamas, qui, toujours amoureux d'Hircana, ne peut cependant ſe refuſer à un ſentiment de reconnoiſſance envers Fatima, qui l'a ſauvé de la fureur de ſon pere ; il ne l'aime pas, mais il la plaint, & veut la récompenſer en lui donnant au moins quelque eſpérance, quelque conſolation. Il appelle ; il envoie chercher Fatima, & s'aſſeoit ſur le ſopha pour l'attendre.

Hircana, cachée où elle étoit, n'a pas pu comprendre le deſſein de Thamas ; mais elle a entendu qu'il a envoyé chercher Fatima, & cela ſuffit pour allarmer ſa jalouſie & ſa haine : elle penſe & délibere dans le même inſtant : elle tire un poignard de ſa ceinture, & va pour percer ſon amant.

Fatima arrive à tems pour voir tirer le poi-

gnard; elle avertit, par un cri, ſon époux qui ſe leve ſur-le-champ, & *Hircana* manqué ſon coup.

Les cris de *Fatima*, les reproches de *Thamas* attirent du monde. Oſman demande l'Eſclave qu'il avoit achetée. *Machmout* veut faire arrêter *Hircana;* celle-ci éleve le poignard & veut ſe tuer.

Fatima ſe jette aux pieds de ſon pere, lui demande en grace qu'il lui abandonne Hircana. C'eſt moi, dit-elle, qui ſuis l'offenſée, c'eſt à moi de la punir; que mon pere, que mon époux ne me refuſent pas cette unique ſatisfaction. La grace lui eſt accordée; *Hircana* eſt l'Eſclave de *Fatima*, & *Fatima* rend la liberté à ſon Eſclave. La Circaſſienne paroît, dans ce moment, humiliée : elle ne dit rien, elle regarde le ciel, elle ſoupire, & s'en va.

Thamas pénétré des bontés de Fatima, embraſſe ſon épouſe, & la Piece finit.

Cette Comédie eut le plus grand ſuccès; elle fut jouée pendant ſi long-tems, que les curieux eurent le tems de la tranſcrire, & elle parut imprimée, ſans date, quelque tems après.

Je dois les agrémens que me procura cette Piece à Madame *Breſciani*, qui jouoit le rôle d'Hircana; c'étoit pour elle que je l'avois imaginée & travaillée. *Gandini* ne vouloit pas qu'on

empiétât ſur l'emploi de ſa femme; il auroit eu raiſon, ſi Madame *Gandini* n'eût pas touché à ſa cinquantaine; mais, pour éviter les diſputes, je fis un rôle à la ſeconde Amoureuſe, qui l'emporta ſur celui de la premiere.

Je fus bien récompenſé de ma peine : il n'eſt pas poſſible de rendre une paſſion vive & intéreſſante avec plus de force, plus d'énergie, plus de vérité que Madame *Breſciani* n'en fit paroître dans ce rôle important.

Cette Actrice qui ajoutoit à ſon eſprit & à ſon intelligence, les agrémens d'une voix ſonore & d'une prononciation charmante, fit tant d'impreſſion dans cette heureuſe Comédie, qu'on ne la nomma depuis que par le nom d'Hircana.

CHAPITRE XIX.

Entêtement du mari de la première Actrice. Sa colere & sa résolution. Hircana à Julfa, *suite de l'Epouse Persanne. Son extrait. Son succès.*

L'INTÉRÊT que le Public prenoit au rôle d'*Hircana,* pouvoit faire douter que j'eusse manqué le titre de la Piece, ou que j'eusse porté atteinte à l'action principale ; on peut voir cependant par l'extrait que je viens de donner, que *Fatima* en est le *Protagoniste*, & *Hircana l'Antagoniste* ; mais l'illusion n'y étoit pas, & une Esclave de vingt-cinq ans l'emportoit sur une épouse de cinquante.

Ce Public attaché toujours à la charmante Circassienne, étoit fâché de la voir partir avec un *soupir*, & auroit voulu savoir où elle étoit allée, & ce qu'elle étoit devenue : on me demandoit la suite de l'Epouse Persanne, & ce n'étoit pas l'Epouse qui intéressoit les curieux.

J'aurois bien voulu les contenter, mais je ne le pouvois pas ; *Gandini* étoit piqué contre le Public & contre moi : je l'avois trompé,

disoit-il, je lui avois joué un tour pendable ; j'avois eu l'art diabolique de sacrifier sa femme, sans qu'il pût s'en appercevoir.

Mon intention n'étoit pas de lui faire du tort ; je voulois le forcer d'accepter le parti avantageux que je lui avois proposé, & c'étoit lui rendre service malgré sa brutalité.

Obstiné plus que jamais, cet homme déraisonnable alla prévenir le propriétaire du Théâtre, que sa femme ne joueroit pas dans la suite de l'Epouse Persanne dont il avoit entendu parler. Son Excellence Vendramini le reçut fort mal : le Comédien ne pouvant pas exhaler sa colere contre son supérieur, mit en piece sa montre, la jetta en partant contre une porte vitrée, & il cassa les vitres dans tous les sens du proverbe.

Mais il fit encore pis, il alla chez le Ministre de Saxe qui cherchoit des Comédiens pour le Roi Auguste de Pologne : il s'engagea avec sa femme pour Dresde, & l'un & l'autre disparurent sans rien dire ; personne ne les regretta, & moi encore moins que les autres, car je restai libre de travailler à ma fantaisie, & je contentai mes compatriotes en leur donnant cette suite qu'ils avoient tant desiré.

J'intitulai la seconde Piece de ce même sujet, *Hircana à Julfa* : Julfa ou Zulfa est une Ville

à une lieue d'Iſpahan ; & habitée par une Colonie d'Arméniens que Scak-Abas avoit fait venir en Perſe pour l'utilité du Commerce.

Hircana forcée de ſortir d'Iſpahan, prend le parti d'aller à Julfa. Toujours amoureuſe, toujours ambitieuſe, elle choiſit un endroit qui ne l'éloigne pas de ſon cher amant, & habillée en homme comme elle étoit, ſe fait eſcorter par un Eunuque noir, appellé *Boulganzar*, qui lui étoit attaché.

On voit, au lever de la toile, le ſoleil qui commence à paroître ſur l'horiſon, & la porte de Julfa fermée par le pont-levis: *Hircana* eſt endormie au pied d'un arbre, & le negre en ſe promenant, inſtruit les ſpectateurs par ſes réflexions & par ſes projets, du local de la ſcene & des intentions de la Circaſſienne.

On voit baiſſer le *Pont-levis* qui donne l'entrée dans la Ville, & les Arméniens ſortent & prennent différentes voies pour aller, diſent-ils, parcourir les marchés du canton ; il y en a deux qui reſtent, Démétrius & Zaguro.

Boulganzar, avide & de mauvaiſe foi, propoſe aux Arméniens la vente d'une Eſclave ; Hircane ſe réveille, ſe leve, s'apperçoit de l'intention de l'Eunuque ; elle s'avance, elle s'offre elle-même en Eſclave, elle ne demande que l'aſyle & la nourriture ; elle ſe ſoumettra à tous les

ſervices, à condition qu'elle ne ſera pas revendue, & qu'on la laiſſera tranquille ſur l'article de la continence.

Les deux marchands ſe diſputent pour l'avoir : elle demande le choix du maître, on le lui accorde ; *Démétrius* eſt le préféré ; Zaguro en eſt jaloux, & ſe propoſe de ſe venger.

Al'ouverture du deuxieme Acte, on voit quatre femmes Arméniennes avec de longues pipes, qui fument & prennent du café ; ce ſont l'épouſe, la belle-ſœur & deux filles de Démétrius. Cet homme arrive avec *Hircana* qu'il fait paſſer pour un jeune Eſclave, ſous le nom d'Hircanò. C'eſt pour éviter les ſoupçons des femmes, dont la jalouſie eſt le défaut national.

Pluſieurs ſcenes ſe paſſent, fort comiques & fort divertiſſantes entre la Circaſſienne & les Arméniennes, qui trouvent l'Eſclave ſuppoſé fort aimable, le flattent, & tâchent de lui plaire.

Boulganzar revient à Julfa, il trouve le moyen de parler à *Hircana* en particulier ; il la prévient que Thamas inſtruit de ſa demeure doit venir la rejoindre. Il arrive ; Hircana eſt enchantée de le revoir, mais ne change point de caractere.

Toujours auſſi fiere qu'amoureuſe, elle em-

braſſe ſon ancien ami, & renvoie bruſquement un moment après l'époux de ſa rivale. Thamas dans l'excès de ſa paſſion & de ſon déſeſpoir, eſt prêt à lui ſacrifier ſon épouſe ; elle n'a qu'à dire quelle eſt l'eſpèce de ſacrifice qu'elle exige. *Dis-moi que tu es libre*, lui répond Hircana ; *je ne veux pas ſavoir comment tu l'es devenu* ; & le quitte.

Cette femme court des dangers effroyables dans le troiſieme & dans le quatrieme Actes. Son ſexe eſt découvert par Zaguro. La femme de *Démétrius* ſe croit trompée, elle veut ſe venger ſur l'Eſclave ; elle la fait deſcendre dans un ſouterrein pour la faire périr ; mais Hircana eſt ſauvée par les Arméniennes qui ne la connoiſſent pas encore.

Au cinquieme Acte, *Ali*, l'ami intime de Thamas, donne lieu à l'heureuſe péripétie des deux Amans déſolés. Il cherche *Hircana* à Julfa ; il rencontre Thamas ſur la route d'Iſpahan: voici les nouvelles dont il eſt porteur.

Fatima ayant perdu l'eſpérance de gagner le cœur de ſon époux, ne demandoit que la mort, pour éviter la honte de ſe voir renvoyer. Machmout en étoit déſolé autant qu'elle, & craignoit toujours la vengeance d'Oſman qui

étoit parti à la tête d'une armée pour faire la guerre aux Turcs.

Ali avance une propoſition qui eſt acceptée, & qui remet la tranquillité dans les eſprits agités ; il s'offre d'épouſer Fatima. Cette femme malheureuſe devenue libre par ſon premier mariage, croit pouvoir diſpoſer de ſa volonté, ſans attendre le conſentement paternel, & conſent à devenir l'épouſe d'Ali, & Machmout fait caſſer lui-même le mariage de ſon fils, ſuivant les loix du pays.

Thamas revient chez les Arméniens ; il offre ſa main à Hircana, ſans ſe reprocher un nouveau crime. Elle eſt au comble de ſa joie. Les voilà contens l'un & l'autre, & le Public me remercie avec des claquemens réitérés d'avoir achevé la cataſtrophe d'Hircana d'une maniere ſatisfaiſante.

Mais on entendoit dire ce même Public le lendemain ; cette épouſe de Thamas ſera-t-elle heureuſe ? Machmout pardonnera-t-il à ſon fils tous les déſagrémens qu'il lui a fait eſſuyer ? Voudra-t-il recevoir une femme qui a mis dans la maiſon le trouble & la déſolation ? Et Oſman ſera-t-il content de voir paſſer ſa fille du lit de Thamas dans celui d'Ali ?

Le Roman, diſoit-il, étoit bien avancé, mais

il n'étoit pas fini. Je le voyois auſſi, & je l'avois prévu ſi bien, que j'avois une troiſieme Piece toute arrangée dans mon imagination ; je la donnai l'année ſuivante ſous le titre d'*Hircana à Iſpahan*, & elle fut ſi heureuſe, qu'elle ſurpaſſa les deux autres, ſoutenant toujours le même intérêt, & ne laiſſant plus rien à deſirer aux partiſans de la Circaſſienne.

CHAPITRE XX.

Hircana *à* Iſpahan, *Comédie en cinq Actes, en vers, & derniere ſuite de l'*Epouſe Perſanne. *Analyſe de la Piece. Son ſuccés.*

CETTE troiſieme Comédie Perſanne ne parut ſur la ſcene qu'un an après la ſeconde, & trois ans après la premiere; mais j'ai cru devoir les placer ici l'une après l'autre, pour préſenter tout-à-la-fois à mon lecteur l'enſemble de trois actions différentes ſur le même ſujet.

Le Public avoit raiſon de demander après le mariage d'Hircana, *ſera-t-elle heureuſe?* On voit, à l'ouverture de cette Piece, qu'elle ne l'étoit pas. Machmout entouré de ſes commis, de ſes Eſclaves & de ſes domeſtiques, déclare, à haute voix, que Thamas eſt déshérité, & ordonne que l'entrée, dans ſa maiſon, ſoit défendue à ce fils ingrat.

Fatima vient annoncer que *Thamas* & *Hircana* avoient été rencontrés ſur le chemin d'Iſpahan : elle craint de nouvelles inſultes de la part de ſon ennemie, & demande d'être eſcor-

tée à la maison de son nouvel époux, qui, étant parti pour Julfa, n'étoit pas encore de retour. Machmout s'y oppose; il nomme *Fatima* sa fille & son héritiere : elle parle toujours le langage de la vertu; elle tâche de le ramener à la raison ; ses remontrances sont inutiles : Thamas est proscrit sans ressource, & Ali & Fatima doivent le remplacer.

Ce qui donne quelque inquiétude à Machmout, c'est la crainte qu'*Osman* ne désapprouve les arrangemens que l'on a pris sans attendre son consentement. Ce guerrier devoit arriver incessamment; Machmout veut aller à sa rencontre, & prie Fatima de rester tranquille, & en qualité de maitresse dans sa maison.

Je m'étois permis, dans cette troisieme Comédie comme dans la seconde, des changemens de décorations, qui me paroissoient nécessaires. L'on passe de la ville à la campagne, & l'on voit *Thamas* & *Hircana* aux portes d'Ispahan, qui se promenent & se regardent en silence; ils sont instruits de leur proscription : l'un gémit dans la douleur, l'autre frémit de colere.

On voit Machmout sortir d'Ispahan avec des chevaux & des domestiques. Thamas en est effrayé. Hircana le pousse & le cache dans le

bois, & prend ſur elle d'affronter le courroux d'un pere irrité.

Voici une ſcene qui pourroit me faire honneur, peut-être, ſi j'étois aſſez habile pour rendre en vers françois mes vers italiens. J'oſe me flatter que la penſée eſt heureuſe & nouvelle. Les Italiens du moins l'ont cru telle, & je tâcherai d'en faire connoître le fond.

Machmout indigné à la vue d'*Hircana*, cherche des yeux ſon fils : il ne le voit pas : il s'approche d'Hircana, & lui dit d'un air menaçant :

MACHMOUT.

« Parle, indigne, où eſt Thamas ?

HIRCANA.

» Ton fils, barbare ! .... Il n'eſt plus.

MACHMOUT.

» Oh Ciel ! quel eſt l'inhumain qui lui a ôté » la vie ?

HIRCANA.

» C'eſt toi-même.

MACHMOUT.

» Moi, perfide ! Thamas s'eſt rendu indigne » de ma tendreſſe. Je l'ai puni pour te punir » en même-tems ; mais je n'ai pas pouſſé ma » haine juſqu'à la barbarie... C'eſt toi, cruelle, » qui l'aura immolé à ta vengeance.

HIRCANA.

» C'eſt toi qui es le meurtrier de ton fils; » & c'eſt Thamas lui-même qui t'accuſe. « Je » meurs, dit-il, le poignard à la main, & c'eſt » mon pere qui me tue. Oui, ce pere ingrat, » qui, en me forçant d'épouſer une femme incon» nue, a ſigné l'arrêt de ma mort ; je meurs victime » de ſon ambition ».... Il leve le bras ; il » frappe.....

MACHMOUT.

« Tu l'as laiſſé périr ?...

HIRCANA.

» Oui.

MACHMOUT.

» Cruelle ! tu ne l'aimois donc pas ?

HIRCANA.

» Un fils haï de son pere, un fils déshérité, » qu'auroit-il fait dans le monde? Quelles res- » sources avoit-il à espérer? Qu'il meure, me » disois-je à moi-même, je le suivrai de près.

MACHMOUT.

» Ciel! où est il? Dis-le moi par pitié; je veux » expirer sur son corps.

HIRCANA.

» Tu pleures la mort de ton fils? Aimerois- » tu à le voir en vie pour le rendre encore » plus malheureux?

MACHMOUT.

» Ah! je ne croyois pas que la perte de » Thamas dût me coûter tant de peines. C'est » la nature qui parle : je ne résiste pas à cette » voix impérieuse. Indique-moi l'endroit, mon- » tre-moi le chemin, je veux le voir.

HIRCANA.

» Elle n'est pas loin cette malheureuse victime » de ton courroux, c'est dans cette forêt....

MACHMOUT.

» J'y cours.

HIRCANA.

» Arrête. Ta présence pourroit le faire expirer.

MACHMOUT.

» Dieux! vit-il encore?

HIRCANA.

» Il est entre les mains de gens habiles qui » pourroient le rappeller à la vie : il faut at- » tendre : il ne faut rien hasarder.

MACHMOUT.

» Ciel! rends-moi mon fils.

HIRCANA.

» Si Thamas échappe à la mort, dis-moi, » Machmout, ton cœur lui pardonnera-t-il?

MACHMOUT.

» Oui, qu'il vive. L'amour paternel l'em- » porte.... Mais où est-il? J'irai par-tout...

HIRCANA.

» Un inſtant. Si Machmout revoit ſon fils,
» s'il lui pardonne, s'il lui rend ſon amitié, que
» deviendra cette infortunée que Thamas a
» honorée du titre de ſon épouſe?

MACHMOUT.

» Ah! je t'entends.... Qu'il vive.

HIRCANA.

» Généreux Machmout! ta pitié, ta juſtice....

MACHMOUT.

» Thamas! Thamas! où eſt-il?

HIRCANA.

» Je vois.... je vois à travers de ces feuil-
» lages.... oui, oui, c'eſt lui même. Thamas!
» Thamas! Courage, mon ami; ton pere t'ap-
» pelle, ton pere t'aime, ton pere te par-
» donne ».

Thamas ſort du bois; il ſe jette aux pieds de ſon pere; Hircana en fait autant. Machmout

les embraſſe : c'eſt un nouveau triomphe de la Circaſſienne, & ce ne ſera pas le dernier.

Elle entre, en qualité d'épouſe, dans cette maiſon où elle n'avoit été qu'une Eſclave : elle y eſt avec ſon amant, qui eſt devenu ſon mari : mais Fatima y eſt auſſi; & malgré les avantages de l'une & la docilité de l'autre, la jalouſie ne ceſſe de les tourmenter.

Oſman, inſtruit du divorce & du nouveau mariage de ſa fille, quitte le camp, & vient, les armes à la main; attaque Machmouth juſques dans ſon enceinte; *Hircana* le repouſſe le ſabre à la main, & la garde du Roi arrête le Militaire qui avoit abandonné ſon poſte ſans la permiſſion du Gouvernement.

Dans le quatrieme Acte, Hircana, toujours inquiette, toujours jalouſe de Fatima, inſiſte pour que Thamas quitte la maiſon de ſon pere; & dans le cinquieme, Oſman élargi & remis à ſa place moyennant une ſomme conſidérable débourſée par Machmout, approuve le mariage de Fatima avec Ali, & les reçoit chez lui. La Circaſſienne n'a plus rien à craindre, n'a plus rien à deſirer. Voilà la fin des aventures d'*Hircana*.

J'ai annoncé, au commencement de ce Chapitre, l'heureux ſuccès de cette Piece, qui a ſurpaſſé celui des deux précédentes.

Que ce ſoit des Comédies, des Tragi-Comédies ou des Drames, élles ont plu généralement par tout ; elles ont été jouées ſur tous les Théâtres de ſociété.

Si élles n'ont pas aſſez de mérite pour être eſtimées, on ne peut pas leur refuſer les hommages que l'on accorde au bonheur.

CHAPITRE XXI.

La Soubrette femme d'esprit, *Comédie en trois Actes, en prose. Son médiocre succès.* Le Philosophe Anglois, *Comédie en cinq Actes, en vers, sans changement de décoration. Son brillant succès.* La Mere tendre, *Comédie en trois Actes, en prose. Son succès.* Les Cuisinieres Vénitiennes, *Comédie en cinq Actes & en vers.*

IL faut revenir à l'année 1753, dont je m'étois éloigné pour ne pas interrompre la suite des trois Persannes.

Après la premiere de ces trois Pieces orientales, j'en donnai une bourgeoise en trois Actes & en prose, intitulée, *la Cameriera brillante:* on emploie différemment en Italie l'adjectif *brillant*; c'est en François, *la Soubrette, Femme d'esprit.*

La scene se passe dans une maison de campagne de Pantalon : ce Négociant Vénitien a deux filles ; chacune a son amant : *Flaminia* aime

Octave qui a plus de nobleſſe que de fortune, & *Clariſſe* aime *Florinde*, qui eſt un riche roturier: les deux ſœurs dont l'aînée eſt fort douce, & la cadette fort vive, ſe diſputent ſur le mérite de leurs amans, & Argentine qui eſt la Femme-de-chambre de l'une & de l'autre, tâche de les appaiſer, & s'engage à les contenter.

Argentine eſt aimée du maître de la maiſon; elle lui fait faire tout ce qu'elle veut. Elle fait venir au logis les amans des deux Demoiſelles malgré l'auſtérité du pere; elle les fait dîner avec lui malgré ſon avarice; elle parvient à lui faire permettre qu'on joue la Comédie chez lui, & l'oblige à y prendre lui-même un rôle.

C'eſt par cette Comédie dont Argentine avoit compoſé le canevas, que les amours des deux Filles de Pantalon ſe découvrent, & c'eſt par le manege de la Femme-de-chambre que les deux maitreſſes ſe marient.

La Comédie étoit fort gaie, fort amuſante; Argentine rendit ſon rôle avec eſprit, avec vivacité; elle fut fort applaudie; mais les vers de l'*Epouſe Perſanne* avoient tourné la tête à tout le monde: le Public demandoit des vers: il fallut le contenter, & je donnai dans le Carnaval ſuivant, *il Filoſofo Ingleſe*, (le Philoſophe Anglois).

Le Théâtre repréſente un carrefour dans la ville de *Londres*, avec deux boutiques dont l'une eſt un café, l'autre un magaſin de livres.

On débitoit alors en Italie la traduction du *Spectateur Anglois*, Feuille périodique qu'on voyoit entre les mains de tout le monde.

Les femmes, qui, pour lors à Veniſe ne liſoient pas beaucoup, prirent du goût pour cette lecture, & commençoient à devenir philoſophes : j'étois enchanté de voir mes cheres compatriotes admettre l'inſtruction & la critique à leurs toilettes, & je compoſai la Piece dont je vais donner l'abrégé.

C'eſt un garçon du Café & un garçon du Libraire qui ouvrent la ſcene en parlant des Feuilles périodiques qui paroiſſent tous les jours à Londres, & qui, en faiſant tomber leur converſation ſur les originaux qui fréquentent leurs boutiques, donnent une idée au Public du fond de la Piece & du caractere des perſonnages.

Jacob Mondoille eſt un Philoſophe qui jouit de la plus haute conſidération : Madame de Brindès, femme ſavante, & veuve d'un millionaire Anglois, connoît le mérite de Mondoille ; elle l'eſtime en public, & l'aime en ſecret.

Milord Wambert eſt amoureux de Madame de Brindès, & voudroit l'épouſer ; il confie ſa

paſſion & ſon projet à Jacob Mondoille, qui, en homme vrai, lui fait connoître qu'une femme ſavante n'eſt pas ce qu'il faut pour un jeune homme qui eſt répandu dans le monde, & qui n'eſt pas attaché à la littérature; le Lord le croit, & renonce à ſon projet; mais les méchans qui s'apperçoivent de l'inclination de la Veuve, & penſent que le Philoſophe ne refuſera pas de changer d'état, diſent publiquement que c'eſt un mariage arrangé: Milord Wambert écoute les propos du Public, & il ſe croit trompé. Il cherche Monduille, il le menace; l'homme intrépide, parle, raiſonne; il fait rougir le jeune homme, & le Lord lui rend ſon eſtime & ſon amitié.

Il y a dans cette Piece deux perſonnages comiques, dont l'un ſe vante d'avoir découvert la cauſe du flux & du reflux de la mer, & l'autre d'avoir trouvé la quadrature du cercle. Leurs propos, leur maniere d'être, & leurs critiques, répandent beaucoup de gaieté dans la Piece qui eut un ſuccès très brillant.

Je voulois bien ſatisfaire le Public & le raſſaſier de vers, mais la proſe avoit auſſi ſes partiſans. Il falloit contenter les uns ſans dégoûter les autres; & je donnai pour les Amateurs de la vraie Comédie, *la Madre amoroſa*, (la Mere tendre), Piece en trois Actes & en proſe.

Donna Aurelie, veuve d'un homme de qualité, vivoit avec Laurette sa fille, dans la maison du défunt, en société avec Donna Lucrecé, sa belle-sœur, & femme de *Dom Hermand.*

Laurette étoit à marier; & comme son pere étoit mort sans faire de testament, l'oncle & la tante s'étoient emparés de ses biens & de sa personne, & vouloient l'établir avec un financier fort riche, mais qui avoit plus de vices que de vertus.

La mere qui aimoit tendrement son enfant, s'y opposoit de toutes ses forces. La fille qui étoit une étourdie, & qui par l'envie d'être mariée, auroit épousé le premier venu, étoit d'accord avec ses parens, & ceux-ci ne cherchoient qu'à s'en défaire à peu de frais pour jouir de son héritage.

La mere a beau dire, a beau faire, elle n'est pas écoutée. La loi accorde la tutele de l'orpheline aux parens du pere, & Laurette ne demande qu'un époux.

Donna Aurelie a un ami très-sage, très honnête, & homme de naissance. C'est Don Octave, qui étoit de la connoissance de cette Dame du vivant de son mari, & qui aspiroit à le remplacer.

Donna Aurelie avoit de son côté beaucoup de considération pour cet homme estimable, &

comptoit même l'épouser après son année de veuvage, & après l'établissement de Laurette. Mais elle sacrifie son inclination & son intérêt à une fille ingrate, & elle fait tant par ses prieres, par ses larmes & par ses persuasions, qu'elle oblige Don Octave à épouser *Laurette*.

Celle-ci contente d'avoir un époux, ne s'y oppose pas. La générosité de Don Octave accorde à l'oncle & à la tante la jouissance, leur vie durant, d'une partie des biens de leur niece, & la mere ajoute aux autres sacrifices, celui de sa dot en faveur de sa fille, ne se réservant qu'une rente modique pour vivre dans un couvent.

C'est ce triomphe de l'amour maternel qui a fait oublier aux Amateurs des vers, que la Piece n'étoit qu'en prose. Elle eut un succès bien marqué; les femmes étoient glorieuses de la vertu de Donna Aurelie, & il n'y en avoit pas une, peut-être, qui eut le courage de l'imiter.

Nous n'étions pas loin de la clôture; il falloit amuser le Public, & le remercier d'avoir accordé son suffrage à la Piece que je venois de donner.

Je crus que *le Massaere*, (les Cuisinieres) Comédie Vénitienne, pourroient remplir mes vues. Je la donnai avec confiance, & je n'eus pas à me repentir.

Le ſujet de cette Piece eſt pris dans le plus bas ordre de la ſociété civile ; mais la nature offre dans tous les états des citoyens intéreſſans, & des défauts à corriger.

La Piece dont il s'agit eſt plus amuſante qu'inſtructive. Les Cuiſinieres de Veniſe doivent avoir par privilege inconteſtable un jour libre dans le courant du carnaval, pour l'employer uniquement à ſe divertir ; & les femmes de cet état renonceroient aux meilleures conditions, plutôt que de perdre le droit de cette journée.

Tout ce qu'il y a de plus intéreſſant, ce ſont les critiques & les médiſances des Cuiſinieres, ſur le compte des mauvais ménages. La morale qui ne gagneroit rien ſur les ſervantes, devient très utile pour la correction des maitreſſes.

Je ne donnerai pas l'extrait d'une Comédie dont le fond ne peut pas être intéreſſant. Je me contenterai de dire que malgré ſa foibleſſe, elle fit beaucoup de plaiſir, & cela n'eſt pas étonnant. Comédie en vers, ſujet Vénitien, les jours gras ; pouvoit-elle manquer ſon coup !

CHAPITRE XXII.

Lettre de mon frere. Son arrivée à Venise avec ses enfans. Ma maladie à Modene. Mes vapeurs à Milan.

AU commencement de l'année 1754, je reçus une lettre de mon frere. Il y avoit douze ans que je n'en avois pas eu de nouvelles; il m'en donnoit tout-à-la-fois depuis la bataille de *Véletri*, où il s'étoit trouvé à la suite du Duc de Modene, jusqu'au jour qu'il a trouvé bon de m'écrire.

Sa lettre étoit de Rome; il s'étoit marié dans cette ville à la veuve d'un homme de robe. Il avoit deux enfans; un garçon de huit ans, & une fille de cinq : sa femme étoit morte : il s'ennuyoit beaucoup dans un pays où les Militaires n'étoient ni utiles ni considérés, & il desiroit se rapproher de son frere, & lui présenter les deux rejettons de la famille Goldoni.

Bien loin d'être piqué d'un oubli & d'un silence de douze années, je m'intéressai sur-le champ à ces deux enfans, qui pouvoient avoir besoin de

de mon assistance : j'invitai mon frere à revenir chez moi ; j'écrivis à Rome pour qu'on lui fournît l'argent dont il pouvoit avoir besoin ; & dans le mois de Mars de la même année, j'embrassai, avec une véritable satisfaction, ce frere que j'avois toujours aimé, & mes deux neveux que j'adoptai comme mes enfans.

Ma mere qui vivoit encore, fut très-sensible au plaisir de revoir ce fils qu'elle ne comptoit plus au nombre des vivans ; & ma femme dont la bonté & la douceur ne se démentirent jamais, reçut ces deux enfans comme les siens, & prit soin de leur éducation.

Entouré de ce que j'avois de plus cher, & content du succès de mes Ouvrages, j'étois l'homme du monde le plus heureux, mais j'étois extrêmement fatigué. Je me ressentois encore du travail immense qui m'avoit occupé pour le Théâtre Saint-Ange, & les vers auxquels j'avois mal adroitement accoutumé le Public, me coûtoient infiniment plus que la prose.

Mes vapeurs m'attaquerent avec plus de violence qu'à l'ordinaire. La nouvelle famille que j'avois chez moi me rendoit la santé plus que jamais nécessaire, & la peur de la perdre augmentoit mon mal. Il y avoit dans mes accès autant de physique que de moral ; tantôt c'étoit l'humeur exaltée qui échauffoit l'imagination,

tantôt c'étoit l'appréhenſion qui dérangeoit l'économie animale ; notre eſprit tient ſi étroitement à notre corps, que ſans la raiſon qui eſt le partage de l'ame immortelle, nous ne ſerions que des machines.

Dans l'état où j'étois, j'avois beſoin d'exercice & de diſtraction. Je pris le parti de faire un petit voyage, & j'amenai toute ma famille avec moi.

Arrivé à Modene, je fus attaqué d'une fluxion de poitrine. Tout le monde craignoit pour moi, je ne craignois rien : voilà comme j'ai été toute ma vie. Beaucoup de courage quand j'étois en danger, & des craintes ridicules quand je me portois bien.

Je m'étois bien tiré de ma maladie & de ma convaleſcence, mais je n'avois pas eu le tems de m'amuſer. Mes Comédiens étoient à Milan ; j'allai les rejoindre, toujours avec ma femme, mon frere & mes deux enfans ; je ne craignois pas la dépenſe, mon édition alloit au mieux, l'argent me venoit de tous les côtés, & l'argent n'a jamais fait longue ſtation chez moi.

On avoit donné à Milan *l'Epouſe Perſanne*, elle avoit eu le même ſuccès qu'à Veniſe ; j'étois comblé d'éloges, de politeſſes, de préſens. Ma ſanté alloit ſe rétablir, mes vapeurs s'étoient diſſipées, je menois une vie délicieuſe ; mais

ce bonheur, ce bien-être, cette tranquillité, ne furent pas de longue durée.

Les Comédiens du Théâtre Saint-Luc avoient fait l'acquisition d'un excellent Acteur, appellé *Angeleri*, qui étoit de la ville de Milan, & qui avoit un frere dans la robe, & des parens très-estimés dans la classe de la Bourgeoisie.

Cet homme étoit vaporeux, & j'avois eu à Venise plusieurs conversations avec lui sur les extravagances de nos vapeurs.

Je le rencontre à mon arrivée à Milan ; je le trouve pire que jamais ; il étoit combattu par l'envie de faire connoître la supériorité de son talent, & par la honte de paroître sur le Théâtre de son pays. Il souffroit infiniment de voir ses camarades applaudis, & de n'avoir pas sa part des applaudissemens du Public. Ses vapeurs augmentoient tous les jours, & les entretiens que j'avois avec lui réveilloient les miennes.

Il cede enfin à la violence de son génie ; il s'expose au Public ; il joue, il est applaudi, il rentre dans la coulisse, & tombe mort dans l'instant.

La scene est vuide, les Acteurs ne paroissent point, la nouvelle se répand peu-à-peu, elle parvient jusqu'à la loge où j'étois. O ciel ! *Angeleri* est mort ! mon camarade de vapeurs ! Je sors comme un forcené ; je vais sans savoir où j'allois. Je me trouve chez moi sans avoir

vu le chemin que j'avois fait. Tout mon monde s'apperçoit de mon agitation, on m'en demande la cause ; je crie à plusieurs reprises *Angeleri est mort*, & je me jette sur mon lit.

Ma femme qui me connoissoit, tâcha de me tranquilliser, & me conseilla de me faire saigner. Je crois que j'aurois bien fait si j'avois suivi son conseil ; mais au milieu des fantômes qui m'étouffoient, je reconnoissois ma bêtise, & j'étois honteux d'y avoir succombé.

Malgré la raison que je rappellois à mon secours, la révolution avoit été si forte dans mon individu, qu'elle me coûta une maladie, & j'eus plus de peine à guérir l'esprit que le corps.

Le Docteur *Baronio*, qui étoit mon Médecin, après avoir employé tous les secours de son art, me tint un jour un discours qui me guérit totalement. Regardez votre mal, me dit-il, comme un enfant qui vient vous attaquer une épée nue à la main. Prenez-y garde, il ne vous blessera pas; mais si vous lui présentez la poitrine, l'enfant vous tuera.

Je dois à cet Apologue ma santé; je ne l'ai jamais oublié. J'en ai eu besoin à tout âge; ce maudit enfant me menace encore par fois, & il me faut faire des efforts pour le désarmer.

CHAPITRE XXIII.

La Partie de campagne, *Piece en trois Actes, en prose. Son abrégé. Son succès.* La Femme forte, *Piece en cinq Actes & en vers. Son heureux succès.* L'aimable Vieillard, *Piece en trois Actes & en prose. Sa chute. Méchanceté de mes adversaires.* Le Bal Bourgeois, *Piece en cinq Actes & en vers. Effet admirable de cette Comédie.*

PENDANT ma convalescence à Modene, & dans les intervalles de mes vapeurs à Milan, je ne perdis pas de vue mon Théâtre. Je revins à Venise avec assez de matériaux pour l'année comique 1754, & je fis l'ouverture par une Piece intitulée, *la Villeggiatura*, (la Partie de campagne).

J'avois parcouru sur ma route plusieurs de ces maisons de campagne qui bordent la Brenta, où le luxe déploie son faste.

C'est-là où nos ancêtres n'alloient que pour recueillir leurs biens, qu'on va aujourd'hui pour le dissiper. C'est à la campagne où l'on tient

gros jeu, table ouverte, & où l'on donne des Bals, des Spectacles, & c'eſt-là où la cicisbéature Italienne, ſans gêne & ſans contrainte, fait plus de progrès que par-tout ailleurs.

Je traçai quelque tems après ces différens tableaux dans trois Pieces conſécutives, dont je donnerai l'abrégé dans les chapitres ſuivans. Je ne fais dans celle-ci qu'effleurer l'article de la galanterie dans les ſociétés de la campagne.

Don Gaſpar, & *Donna Lavinia* ſa femme, ſont les maîtres de la maiſon où ſe paſſe la ſcene. Le mari ne ſe mêle pas des intrigues de la ſociété. Il fait bande à part avec les payſannes de ſon canton, & s'amuſe à faire des niches & à courir les champs.

Donna Florida, qui eſt de la partie de *Donna Lavinia*, a ſon cicisbée avec elle, & la maitreſſe de la maiſon a le ſien. La jalouſie s'en mêle; la promenade fournit des rencontres de haſard, qu'on prend pour des rendez-vous. Les amies ſe brouillent; un mal de tête de commande dérange la partie au milieu de la belle ſaiſon. Les Dames partent pour la ville, les galans les ſuivent, & la Piece finit.

Il n'y a point d'intérêt dans cette Comédie; mais les détails de la galanterie ſont très-amuſans, & les différens caracteres des perſonnages produiſent un comique ſaillant, & une critique

très-vraie & très-piquante. Mon but a été deviné & applaudi, & la Piece quoiqu'en prose, eut plus de succès que je ne l'aurois imaginé.

Je voyois cependant qu'il ne falloit pas abuser de l'indulgence du Public, & j'en donnai une bientôt en cinq Actes & en vers, intitulée *la Donna forte*, (la Femme forte). Ce n'est pas celle de l'écriture ; mais c'en est une qui pourroit servir d'exemple à bien d'autres.

La Marquise de Montroux s'étoit mariée par obéissance, & avoit étouffé dans son cœur une passion innocente.

Don Fernand, homme aussi fin que méchant, devient amoureux de cette Dame après son mariage ; mais il connoît sa sagesse, & il désespere de pouvoir la gagner. Don Fernand n'oublie pas que la Marquise avoit nourri, étant fille, une passion innocente pour le Comte Ginaldo. Il tâche de rapprocher ces deux amans vertueux, dans le dessein de profiter de la moindre foiblesse de la Dame, pour la forcer à le récompenser de son entremise.

Madame de Montroux refuse de voir le Comte. Don Fernand gagne la femme-de-chambre ; celle-ci introduit le Comte dans l'appartement de sa maitresse, & le fourbe profite de cette entrevue involontaire, pour inspirer de la crainte

dans l'ame de la Marquiſe. Elle mépriſe les menaces du ſéducteur ; le ſcélérat l'accuſe d'infidélité à ſon époux.

Cette femme innocente eſt menacée de la mort ; c'eſt *Don Fernand* lui-même qui lui annonce le courroux & le projet de vengeance du Marquis, lui donne le choix du poignard ou du poiſon, & lui propoſe de la ſauver, ſi elle eſt moins fiere avec lui. La Marquiſe eſt préte à mourir. Don Fernand veût lui laiſſer le tems de la réflexion, & la quitte fermant la porte à clef.

La Marquiſe ne craint pas la mort, mais elle voit qu'une fin malheureuſe entraîneroit la perte de ſon honneur ; elle prend le parti le plus violent, mais le ſeul qui lui reſte, & elle ſe précipite du balcon de ſa chambre.

Sa chute eſt heureuſe. Elle rencontre *Fabrice*, le Valet-de-chambre de ſon époux ; ce bon valet ſauve ſa maitreſſe chez lui, & fait en ſorte que Don Fernand s'y rend auſſi, & tombe dans les filets ſans pouvoir s'en douter.

Fabrice ne manque pas d'avertir ſon maître. Le Marquis eſt témoin des propoſitions indignes de Don Fernand, il reconnoît l'innocence de ſa femme, & l'énormité du crime du ſcélérat, & Fabrice qui avoit prévu les ſuite d'une affaire

entre deux Gentilshommes, en avoit prévenu la Police; Don Fernand eſt arrêté ſur-le-champ par ordre du Gouvernement.

Cette Piece eut beaucoup de ſuccès, & les connoiſſeurs m'ont aſſuré qu'elle auroit réuſſi auſſi bien en proſe qu'en vers; car le fond, la marche, l'intrigue, la morale, tout étoit bon à leur avis, & le dénouement l'emportoit ſur le reſte.

Nous achevâmes l'automne avec *la Femme forte*, & je préparai pour le carnaval une Comédie en proſe, dont l'argument ne me paroiſſoit pas ſuſceptible de vers. C'étoit *il Vecchio bizzarro*, ce mot *bizzarro* ſe prend quelquefois en Italien pour capricieux, fantaſque, & même pour extravagant, comme en François; mais on l'emploie encore plus ſouvent comme ſynonime de gai, amuſant, brillant; & la traduction la plus propre pour mon Vecchio bizzarro, c'eſt l'aimable Vieillard.

Je m'étois ſouvenu du *Cortéſan Vénitien* que j'avois donné quinze ans auparavant au Théâtre Saint-Samuel, & que le Pantalon *Golinetti* avoit rendu avec tant de ſuccès, & j'avois envie de compoſer une Piece dans le même genre pour Rubini qui jouoit le Pantalon ſur le Théâtre Saint-Luc.

Mais Golinetti étoit un jeune homme, & Rubini avoit au moins cinquante ans; & comme je voulois l'employer dans cette Piece à visage découvert, il falloit adapter le rôle à son âge.

Les hommes qui ont été aimables dans leur jeunesse, le sont aussi à proportion dans leur vieillesse, & Rubini en étoit la preuve lui-même, étant aussi agréable sur la scene, que charmant dans la société.

Je crus que cette Comédie Vénitienne auroit dû avoir, pour le moins, le même succès que le Cortésan, mais je me trompai horriblement. Rubini qui n'avoit jamais joué sans masque, se trouva si gêné, si embarrassé, qu'il n'avoit plus ni grace, ni esprit, ni sens commun. La Piece tomba de la maniere la plus cruelle & la plus humiliante pour lui & pour moi; l'on eut de la peine à l'achever, & quand on baissa la toile, les sifflets partoient de tous côtés.

Je me sauvai bien vîte de la Salle, pour éviter les mauvais complimens; j'allai à la Redoute. Je me jettai, caché sous mon masque, dans la foule qui s'y rassemble à la sortie des Spectacles, & j'eus le tems & la commodité d'entendre les éloges que l'on faisoit de moi & de ma Piece.

Je parcourus les salles de jeu, je voyois des

cercles par-tout, & par-tout on parloit de moi. *Goldoni a fini*, disoient les uns, *Goldoni a vuidé son sac*; disoient les autres. Je reconnus la voix d'un masque qui parloit du nez, & qui disoit tout haut : le porte-feuille est épuisé. On lui demande quel étoit le porte-feuille dont il parloit ; *ce sont des manuscrits*, dit il *qui ont fourni à Goldoni tout ce qu'il a fait jusqu'aujourd'hui.* Malgré l'envie que l'on avoit de rire de moi, tout le monde se mit à rire du nazard. Je cherchois les critiques, & je ne rencontrois que de l'ignorance & de l'animosité.

Je rentre chez moi, je passe la nuit, je cherche le moyen de me venger des rieurs ; je le trouve enfin, & je commence au lever du soleil une Comédie en cinq Actes & en vers, intitulée *il Festino* (le Bal bourgeois).

J'envoyois Acte par Acte au copiste. Les Comédiens apprenoient leurs rôles à mesure ; le quatorzieme jour elle fut affichée, & elle fut jouée le quinzieme. C'étoit bien là le cas de l'axiôme *facit indignatio versus*.

Le fond de la Piece est encore un sujet de *Cicisbéature*. Un mari force sa femme à donner un Bal à sa Cicisbée. Je ménageai dans un sallon contigu à celui de la danse, une assemblée de Danseurs fatigués.

Je fais tomber la converſation ſur le *Vecchio bizzarro*. Je fais répéter tous les propos ridicules que javois entendus à la Redoute ; je fais parler les perſonnages pour & contre, & ma défenſe eſt approuvée par les applaudiſſemens du Public.

On voyoit que Goldoni n'avoit pas fini, que ſon ſac n'étoit pas vuidé, que ſon porte-feuille n'étoit pas épuiſé.

Ecoutez-moi, mes confreres, il n'y a d'autre moyen pour nous venger du Public, que de le forcer à nous applaudir.

CHAPITRE XXIV.

Nouvelle Edition de mes Œuvres ſous le titre de Nouveau Théâtre de M. Goldoni. *Mon voyage à Bologne. Fâcheuſe aventure au Pont de* Lago-Scuro. *Généroſité d'un Commis ambulant. Plaintes des Bolonois ſur ma Réforme. Obſervations ſur les quatre maſques de la Comédie Italienne, & ſur les Pieces à canevas.*

AU milieu de mes occupations journalieres, je ne perdis pas de vue l'impreſſion de mes Œuvres : j'avois publié, dans mon édition de Florence, les Pieces que j'avois compoſées pour les Théâtres Saint-Samuel & Saint-Ange. Je commençai à envoyer à la preſſe les productions des deux premieres années de mon nouvel engagement avec celui de Saint-Luc.

Ce fut le Libraire Pitteri de Veniſe, qui ſe chargea, pour ſon compte, de cette Edition *in-octavo*, ſous le titre de *Nouveau Théâtre de M. Goldoni* ; je fournis aſſez de matériaux pour un travail de ſix mois, & j'allai rejoindre mes Comédiens, qui étoient allés paſſer le printems à Bologne.

Arrivé au pont de *Lago-Scuro*, à une lieue de Ferrare, où l'on paye les droits de douane, j'avois oublié de faire visiter mon coffre, & je fus arrêté à la sortie du bourg.

J'avois une petite provision de chocolat, de café & de bougies. C'étoit de la contrebande; tout devoit être confisqué. Il y avoit une amende considérable à payer; & dans l'état de l'Eglise, les Publicains ne sont pas aisés.

Le Commis ambulant, qui avoit des sbires avec lui, trouve, en fouillant dans mon coffre, quelques volumes de mes Comédies; il en fait l'éloge; ces Pieces faisoient ses délices; il y jouoit lui-même dans sa Société : je me nomme, & le Commis enchanté, surpris, amadoué, me fait tout espérer.

S'il eût été seul, il m'auroit laissé partir sur-le champ, mais les Gardes n'auroient pas consenti de perdre leurs droits. Le Commis fit recharger la malle, & me fit revenir à la douane du *Pont*. Le Directeur des Fermes n'y étoit pas; mon protecteur alla le chercher lui-même à Ferrare : il revint au bout de trois heures, & apporta, avec lui, l'ordre de ma liberté, moyennant quelque petit argent pour les droits de mes provisions : je voulois récompenser le Commis du service qu'il m'avoit rendu; il refusa deux sequins que je le priois d'accepter, &

même mon chocolat que je voulois partager avec lui.

Je ne fis donc que le remercier, que l'admirer ; j'écrivis ſon nom dans mes tablettes ; je lui promis un exemplaire de ma nouvelle Edition : il accepta mon offre avec reconnoiſſance ; je remontai dans ma chaiſe, je repris ma route, & j'arrivai le ſoir à Bologne.

C'eſt dans cette ville, la mere des ſciences, & l'Athenes de l'Italie, qu'on s'étoit plaint, quelques années auparavant, de ce que ma réforme tendoit à la ſuppreſſion des quatre maſques de la Comédie Italienne.

Les Bolonnois tenoient plus que les autres à ce genre de Comédies. Il y avoit, parmi eux, des gens de mérite qui ſe plaiſoient à compoſer des Pieces à canevas, & des citoyens très-habiles les jouoient fort bien, & faiſoient les délices de leur pays.

Les amateurs de l'ancienne Comédie voyant que la nouvelle faiſoit des progrès ſi rapides, crioient par-tout qu'il étoit indigne à un Italien de porter atteinte à un genre de Comédie dans lequel l'Italie s'étoit diſtinguée, & qu'aucune Nation n'avoit ſu imiter.

Mais ce qui faiſoit encore plus d'impreſſion dans les eſprits révoltés, c'étoit la ſuppreſſion des maſques que mon ſyſtême paroiſſoit me-

nacer ; on difoit que ces perfonnages avoient, pendant deux fiecles, amufé l'Italie, & qu'il ne falloit pas la priver d'un comique qu'elle avoit créé & qu'elle avoit fi bien foutenu.

Avant d'expofer ce que je penfois à cet égard, je crois que mon lecteur ne me faura pas mauvais gré de l'entretenir, pendant quelques minutes, de l'origine, de l'emploi & des effets de ces quatre mafques.

La Comédie, qui a été, de tout tems, le fpectacle favori des Nations policées, avoit fubi le fort des arts & des fciences, & avoit été engloutie dans les ruines de l'Empire, & dans la décadence des lettres.

Le germe de la Comédie n'étoit pas cependant tout à-fait éteint dans le fein fécond des Italiens. Les premiers, qui travaillerent pour le faire revivre, ne trouvant pas, dans un fiecle d'ignorance, des écrivains habiles, eurent la hardieffe de compofer des plans, de les partager en Actes & en fcenes, & de débiter, à l'impromptu, les propos, les penfées & les plaifanteries qu'ils avoient concertées entre eux.

Ceux qui favoient lire (& ce n'étoit pas les grands ni les riches), trouverent que dans les Comédies de Plaute & de Térence il y avoit toujours des peres dupés, des fils débauchés, des filles amoureufes, des valets frippons, des

ſervantes corrompues ; & parcourant les différens cantons de l'Italie, prirent les peres à Veniſe & à Bologne, les valets à Bergame, les amoureux, les amoureuſes & les ſoubrettes dans les Etats de Rome & de la Toſcane.

Il ne faut pas s'attendre à des preuves écrites puiſqu'il s'agit d'un tems où l'on n'écrivoit point ; mais voici comme je prouve mon aſſertion : le Pantalon a toujours été Vénitien, le Docteur a toujours été Bolonnois, le Brighella & l'Arlequin ont toujours été Bergamaſques ; c'eſt donc dans ces endroits que les hiſtrions prirent les perſonnages comiques que l'on appelle les quatre maſques de la Comédie Italienne.

Ce que je viens de dire n'eſt pas tout-à-fait de mon imagination : j'ai un manuſcrit du quinzieme ſiecle très-bien conſervé, & relié en parchemin, contenant cent vingt ſujets ou canevas de Pieces Italiennes, que l'on appelle Comédies de l'art, & dont la baſe fondamentale du comique eſt toujours *Pantalon, Négociant de Veniſe; le Docteur, Juriſconſulte de Bologne; Brighella & Arlequin, Valets Bergamaſques.* Le premier adroit, & l'autre balourd. Leur ancienneté & leur exiſtence permanente prouvent leur origine.

A l'égard de leur emploi, le Pantalon & le Docteur, que les Italiens appellent les deux

vieillards, repréſentent les rôles de peres & les autres rôles à manteau.

Le premier eſt un Négociant, parce que Veniſe étoit, dans ces anciens tems, le pays qui faiſoit le commerce le plus riche & le plus étendu de l'Italie. Il a toujours conſervé l'ancien coſtume Vénitien ; la robe noire & le bonnet de laine ſont encore en uſage à Veniſe, & le gilet rouge & la culotte coupée en caleçons, & les bas rouges & les pantoufles, repréſentent au naturel, l'habillement des premiers habitans des *Lagunes* adriatiques ; & la barbe, qui faiſoit la parure des hommes dans ces ſiecles reculés, a été chargée & ridiculiſée dans les derniers tems.

Le ſecond vieillard appellé le Docteur, a été pris dans la claſſe des gens de loix, pour oppoſer l'homme inſtruit, à l'homme commerçant, & on l'a choiſi Bolonnois parce qu'il exiſtoit dans cette ville une univerſité qui, malgré l'ignorance du tems, conſervoit toujours les charges & les émolumens des profeſſeurs.

L'habillement du Docteur conſerve l'ancien coſtume de l'Univerſité & du Barreau de Bologne, qui eſt à-peu-près le même aujourd'hui ; & le maſque ſingulier qui lui couvre le front & le nez, a été imaginé d'après une tache de vin qui déformoit le viſage d'un Juriſconſulte

de ce tems-là. C'eſt une tradition qui exiſte parmi les amateurs de la Comédie de l'art.

Le Brighella & *l'Arlequin*, appellés, en Italie, *les deux Zani*, ont été pris à *Bergame*; parce que le premier étant extrêmement adroit, & le ſecond complettement balourd, il n'y a que là où l'on trouve ces deux extrêmes dans la claſſe du peuple.

Brighella repréſente un valet intriguant, fourbe, frippon. Son habit eſt une eſpece de livrée, ſon maſque baſané marque en charge la couleur des habitans de ces hautes montagnes, brûlées par l'ardeur du ſoleil.

Il y a des Comédiens de cet emploi qui ont pris le nom de *Fenocchio*, de *Fiqueto*, de *Scapin*; mais c'eſt toujours le même valet & le même Bergamaſque.

Les Arlequins prennent auſſi d'autres noms. Il y a des *Tracagnins*, des *Truffaldins*, des *Gradelins*, des *Mezetins*, mais toujours les mêmes balourds & les mêmes Bergamaſques; leur habillement repréſente celui d'un pauvre diable qui ramaſſe les pieces qu'il trouve de différentes étoffes & de différentes couleurs pour raccommoder ſon habit; ſon chapeau répond à ſa mendicité, & la queue de lievre qui en fait l'ornement eſt encore aujourd'hui la parure ordinaire des payſans de Bergame.

Je crois avoir aſſez démontré l'origine & l'emploi des quatre maſques de la Comédie Italienne ; il me reſte à parler des effets qui en réſultent.

Le maſque doit toujours faire beaucoup de tort à l'action de l'Acteur, ſoit dans la joie, ſoit dans le chagrin ; qu'il ſoit amoureux, farouche ou plaiſant, c'eſt toujours le même *cuir* qui ſe montre ; & il a beau geſticuler & changer de ton, il ne fera jamais connoître, par les traits du viſage qui ſont les interprêtes du cœur, les différentes paſſions dont ſon ame eſt agitée.

Les maſques chez les Grecs & les Romains, étoient des eſpeces de porte-voix qui avoient été imaginés pour faire entendre les perſonnages dans la vaſte étendue des Amphithéâtres. Les paſſions & les ſentimens n'étoient pas portés dans ce tems-là au point de délicateſſe que l'on exige actuellement ; on veut aujourd'hui que l'Acteur ait de l'ame, & l'ame ſous le maſque eſt comme le feu ſous les cendres.

Voilà pourquoi j'avois formé le projet de réformer les maſques de la Comédie Italienne, & de remplacer les farces par des Comédies.

Mais les plaintes alloient toujours en augmentant : les deux partis devenoient dégoûtans pour moi, & je tâchai de contenter les uns &

les autres : je me ſoumis à produire quelques pieces à canevas, ſans ceſſer de donner mes Comédies de caractere. Je fis travailler les maſques dans les premieres, j'employai le comique noble & intéreſſant dans les autres ; chacun prenoit ſa part de plaiſir ; & avec le tems & de la patience, je les mis tous d'accord, & j'eus la ſatisfaction de me voir autoriſé à ſuivre mon goût, qui devint, au bout de quelques années, le goût le plus général & le plus ſuivi en Italie.

CHAPITRE XXV.

Autres plaintes des Bolonois contre ma réforme. Térence, *Comédie en cinq Actes & en vers. Son extrait. Son brillant succès.*

JE pardonnois aux partiſans des Comédiens à maſque les griefs dont ils m'avoient chargé; car c'étoient des amateurs très-habiles qui avoient le mérite de rendre eux-mêmes les Comédies à canevas intéreſſantes.

Ce qui me choquoit davantage, c'étoit des perſonnages qualifiés qui crioient vengeance contre moi, parce que j'avois ridiculiſé la Ciciſbéature, & n'avois pas ménagé la nobleſſe.

Je n'avois pas envie de m'excuſer à cet égard & encore moins de me corriger, mais je faiſois trop de cas du ſuffrage des Bolonnois pour ne pas tâcher de convertir les mécontens, & de mériter leur eſtime.

J'imaginai une Comédie dont l'argument étoit digne d'un pays où les arts & les ſciences, & la littérature étoient plus que par-tout ailleurs généralemenr cultivés.

Je pris pour ſujet de ma Piece *Térence* l'Afriquain, comme j'avois fait quelques années auparavant du Térence François.

Cette Comédie eſt une de mes favorites; elle me coûta beaucoup de peine, elle me procura beaucoup de ſatisfaction, elle mérita l'éloge général des Bolonnois; pourrois-je lui refuſer la préférence.

Je vais rendre compte de ma fille bien-aimée, & pour la faire mieux connoître, je vais commencer par expoſer la liſte des perſonnages.

« *Le Prologue.*

» Lucain, *Sénateur.*

» Livie, *fille adoptive de Lucain.*

» Lelius, *Patricien.*

» Publius, *Préteur de Rome.*

» Térence, *Africain, eſclave ne Lucain.*

» Creüſe, *jeune Grecque, eſclave de Lucain*

» Cliton, *Athénien, grand-pere de Creüſe.*

» Fabius, *Adulateur, Client de Lucain.*

» Liſca, *Paraſite.*

» Damon, *Eunuque, eſclave de Lucain..*

» *Un Scribe.*

» *Six Licteurs à la Suite du Préteur.*

» *Cliens de Lucain.*

» *Suite de Lucain.*

» *Suite du Préteur.*

La Scene ſe paſſe dane une ſalle du Palais de Lucain.

Un perſonnage en brodequins paroît tout ſeul ſur la ſcene ; il s'annonce pour le prologue, & harangue le Public ſur la Comédie que l'on va voir : il donne des notices préliminaires pour l'intelligence d'un ouvrage qui s'éloigne de deux mille ans de nos mœurs & de nos uſages : il parle de l'action principale, des épiſodes, des caracteres, de la critique & de la morale de la Piece. « Vous direz, Meſſieurs, continue le » Prologue, que c'eſt de nos mœurs, de nos » vices, & de nos ridicules que la Comédie « doit s'occuper : vous avez raiſon, mais on » peut quelquefois employer les morts pour » corriger les vivans ; vous verrez l'*Adulateur* » impudent, le *Paraſite* indiſcret, l'*Eunuque* » inſolent ; ce ſont des originaux de l'ancien » tems, dont on rencontre dans notre ſiecle » des copies très-reſſemblantes & multipliées ».

Le Prologue parle enſuite du caractere de Livie, qui, ſubjuguée par le mérite de Térence, fait des efforts inutiles pour ſoutenir l'orgueil des Héroïnes Romaines.

« Les Auteurs tragiques, dit-il, ont exalté » cette fierté, qui va juſqu'au fanatiſme, & » notre Auteur en a tiré le comique le plus » ſaillant ».

Le Prologue finit par demander au nom de l'Auteur l'indulgence du Public.

Lucain ouvre la ſcene, ſuivi par Damon, eunuque & ſon eſclave; celui-ci ſe plaint à ſon maître de ce que les ſervices les plus groſſiers tombent uniquement ſur ſon dos, & que Térence, eſclave comme lui, n'eſt réſervé que pour faire rire le Public.

Il ajoute à ſes plaintes que ce ſatyrique impudent que l'on appelle Poëte, s'eſt moqué de lui dans la Comédie de l'*Eunuque*, & demande réparation; & après ce bavardage, il avertit Lucain que *Lelius* eſt dans l'anti-chambre, & deſire lui parler: Lucain s'emporte contre l'eſclave, qui fait attendre l'ami de Scipion: Damon ſort.

Lelius vient complimenter Lucain ſur les ſuccès de Térence; il ajoute à ſes félicitations celles de *Scipion le jeune*, & demande au nom de ce héros, & de la part *des Ediles* la liberté de cet Eſclave Africain, qui mérite jouir des honneurs & des droits des Citoyens Romains.

Lucain promet l'affranchiſſement de *Térence*, mais *Lelius* demande au nom de l'Auteur comique la permiſſion d'épouſer Creüſe, jeune Grecque: *Lucain* aime paſſionnément ſon eſclave, & c'eſt à condition que *Térence* renoncera aux amours de Creüſe, qu'il peut ſe flatter de jouir de ſa liberté.

Lelius inſtruit *Térence* des volontés de ſon

maître; le Poëte amoureux eſt prêt à renoncer aux honneurs en faveur de l'amour: *Lelius* lui parle en philoſophe & en ami. *Térence* voit venir *Creüſe*: la beauté de cette charmante Eſclave fait ſon excuſe; Lelius avoue en ſecret que Térence n'a pas tort, & s'en va.

Creüſe paroît inquiette, effrayée; Lucain, dit-elle, l'a regardée d'un air menaçant; elle apprend de Térence, que leur paſſion n'eſt plus un myſtere; elle craint le courroux d'un maître à qui elle a eu le malheur de plaire; la mort ne l'épouvante pas, mais elle voudroit mourir femme de Térence. Celui-ci lui fait voir tous les obſtacles qui s'oppoſent à leur nœud; elle demande d'être épouſée en ſecret: Térence ne pourroit pas ſurmonter ſa paſſion, ſi elle éroit à lui: Creüſe craint par ce refus ce qu'elle a toujours ſoupçonné; Livie cache maladroitement ſon inclination pour Térence, & Térence pourroit en être flatté; *l'amant tendre & ſincere l'aſſure de ſa fidélité*; *Livie* les ſurprend & renvoie *Creüſe* bruſquement.

La ſcene qui ſuit entre Livie & Térence eſt vraiment comique; le Poëte joue de la maniere la plus décente & la plus artificieuſe l'orgueil de la Dame Romaine: Térence met Livie dans l'embarras: il la quitte comme un homme qui a pour elle de l'admiration, du reſpect..... &

n'ofe pas en dire davantage : Livie fouffre le combat de l'amour & de la fierté, & finit par dire : « Oui, je veux que Térence foit à moi, » mais toujours à la chaîne ; & fi je ne puis pas » jouir publiquement de fon cœur, j'empêche» rai toujours qu'une rivale en jouiffe : foit l'a» mour, foit l'envie, foit l'orgueil qui me con» duifent, je fuis femme, je fuis Romaine ; » voilà des titres fuffifans pour foutenir mes » droits ».

ACTE II.

Fabius l'Adulateur, & *Lifca* le Parafite, viennent enfemble faire leur cour à Lucain, l'un pour parvenir fous fa protection à quelque place lucrative, l'autre pour conferver les droits d'aller à fa table. Je viens, dit l'Adulateur, encenfer la vanité du Sénateur Romain, glorieux de paroître au Capitole avec une fuite de cliens ; je viens, dit le Parafite, partager avec l'oppreffeur du peuple les dépouilles des opprimés.

Leur converfation tombe fur *Térence* ; c'eft à leur avis un homme heureux, fans talent & fans mérite : il a copié *Menandre* ; il a fait de deux Pieces de l'Auteur grec une Piece Romaine ; *Lucain* paroît ; les éloges abondent ; c'eft le pere du peuple, c'eft la gloire du Sénat : Térence eft l'honneur de Rome, & les mau-

vais ſujets s'en vont très-contens d'avoir vu ſourire un de ces peres conſcrits qui faiſoient trembler l'Univers.

Lucain fait venir Creüſe, il lui parle en maître & en amant; elle reſpecte ſa chaîne, & demande la liberté de ſon cœur; Lucain qui ne peut pas la forcer à l'aimer, demande d'être flatté; trompe moi, dit-il, & accorde-moi tes faveurs; Creüſe a aſſez de courage pour ſe faire une gloire de ſa ſincérité.

Damon vient annoncer à ſon maître que le Sénat l'appelle; il part à l'inſtant: *l'Eunuque* veut badiner groſſierement avec Creüſe, elle le mépriſe; il y a entr'eux une petite altercation; Creüſe dit à Damon, tu es une *perfide*; Damon lui répond, & toi une *Grecque*; elle l'appelle *méchant*; lui, *Grecque*; elle ajoute, *ſcélérat*, & lui toujours *Grecque*. Creüſe irritée, lui demande ce qu'il entend dire par le mot *Grecque*; ce mot, dit Damon, renferme tout le mal qu'on peut dire d'une créature humaine.

Livie qui arrive, fait partir l'Eſclave, donne à Creüſe un deſſein à broder pour en faire un tableau en tapiſſerie, & lui ordonne de ne pas ſortir de ſa chambre que l'ouvrage ne ſoit fini.

Creüſe examine le deſſein; elle reconnoît ſa figure, celle de Térence, celle de Lucain, &

un Licteur, qui, les verges à la main, menace les deux Esclaves ; Livie demande d'un air malin, si Creüse est contente du tableau ; celle-ci répond, sans se démonter, qu'il y manque pour le rendre parfait une figure de femme habillée à la Romaine qui sollicite la punition de deux innnocens malheureux.

Térence survient ; ce dessein joue toujours son rôle, & le Poëte comique profite de tout pour se moquer de Livie, & pour encourager la jeune Grecque à mépriser les menaces de leur ennemie.

Lelius vient solliciter Térence pour qu'il aille se rendre au Capitole, où le Sénat & le Peuple Romain l'invitent ; Térence prononce des mots en partant, qui flattent la crédulité de l'orgueilleuse Romaine, & rassure la jeune Esclave.

ACTE III.

Damon, toujours envieux, toujours ennemi de *Térence*, consulte *Lisca* sur les moyens de satisfaire sa haine. Le Parasite lui dit que pour humilier Térence, il faudroit faire une Piece dans la maniere de *Plaute* : Damon ne connoît ni Plaute, ni ses Comédies.

Mon objet dans cette scene étoit de donner une idée succinte de cet Auteur qui avoit

précédé Térence ; Lifca en dit affez pour l'inf-truction de ceux qui ne lifent gueres, & s'engage à travailler pour Damon, à condition que celui-ci le régalera de faifans qui étoient fort rares, & qu'on faifoit venir de la Grece.

Fabius arrive, & fait part à Lifca & à Damon du bonheur de Térence, à qui les *Ediles* venoient d'accorder en plein Sénat une gratification de cent mille nummi, (50000 liv.) pour le récompenfer de fa Comédie de l'*Eunuque* ; tous les trois fe récrient contre l'injuftice des Romains ; Térence furvient ; on l'accable d'éloges & de complimens ; le Poëte les connoît, les méprife & les quitte. *Fabius* & *Lifca*, pour fe venger de Térence, l'accufent devant Lucain d'avoir pouffé fon audace jufqu'à des prétentions fur le cœur de Livie ; Lucain n'en paroît pas fâché ; Térence, dit-il, va devenir citoyen Romain ; ce titre lui donne le droit de prétendre aux honneurs de la République ; fon talent & fa réputation doivent le mettre dans le cas d'afpirer aux alliances les plus refpectables ; & il avoue que l'envie qu'il a d'éloigner Térence de Creüfe eft encore plus forte, que la confidération qu'il a pour cet homme célebre.

Lucain fait venir fa fille ; voilà encore une fcene dans le genre de celles de Térence. Livie foutient vis-à-vis de fon pere l'orgueil de fon

ſexe & de ſa naiſſance ; elle connoît la diſtance immenſe entre elle & Térence ; Lucain ne veut pas la forcer, il la laiſſe libre dans le choix d'un époux : Livie vante parmi ſes vertus une ſoumiſſion aveugle aux volontés de ſon pere, & ne le voyant pas décidé, elle finit par le prier de lui fournir l'occaſion de donner au Public un témoignage de ſon obéiſſance.

Lucain ſe flatte que Térence ne refuſera pas l'honneur de devenir ſon gendre : il ſe paſſe une ſcene dans laquelle, parlant l'un & l'autre d'amour, de mariage, de ſacrifice, de reconnoiſſance, ſans nommer la perſonne dont chacun croit qu'il s'agit, l'équivoque ſe ſoutient très-naturellement juſqu'à la fin, & ce n'eſt qu'à l'arrivée de Creüſe que *Térence* reconnoît ſon erreur.

Lucain outré de la réſiſtance de la jeune Grecque, lui annonce que *Térence* va changer d'état, qu'il doit épouſer Livie, & qu'il ne lui reſte que du mépris pour une Grecque & pour une Eſclave : il s'adreſſe à Térence pour qu'il confirme cette vérité ; le Poëte eſt embarraſſé, il ſe tire d'affaire, en diſant dans un ſens équivoque qu'il faut reſpecter tout ce qui ſort de la bouche d'un Sénateur Romain.

ACTE IV.

Térence au milieu des honneurs, & des pré-

ſens dont il eſt comblé, ne peut pas être heureux, s'il ne partage les faveurs du ſort avec la maitreſſe de ſon cœur.

Damon annonce au Poëte un Grec à barbe griſe qui voudroit parler à Lucain; Térence qui connoît la Grece, ſeroit bien aiſe de le voir; Damon ſort, & fait entrer l'Athénien.

Criton ſe plaint en entrant du mépris des Romains pour les étrangers; Térence gagne la confiance du vieillard en s'annonçant pour Eſclave & pour Africain, & encore plus lorſque *Criton* reconnoît en Terence, cet Auteur qui fait revivre parmi les Romains le nom & la gloire du Poëte Ménandre, & de propos en propos Criton déclare qu'il eſt le grand-pere de Creüſe.

Térence eſt enchanté de cette rencontre, & interroge le Grec ſur ſon état, ſur ſes aventures & ſur ſes deſſeins.

Criton fait le récit de ſes malheurs & de ceux de Creüſe; elle a été vendue à Lucain par un Marchand d'Eſclaves, nommé *Liſandre*, de Trace, pour la ſomme de deux mille ſexterces, à condition de la rendre pour le même prix, mais uniquement à celui qui l'avoit vendue.

Le Marchand de Trace étoit mort, & Criton qui avoit tout perdu dans un naufrage qu'il venoit d'eſſuyer, n'avoit ſauvé que le contrat, ſigné de la main de Lucain.

Térence

Térence offre le prix du rachat de Creüse, & engage le *Grec* à soutenir le personnage de Lisandre ; l'un & l'autre devoient être à peu-près du même âge, & la barbe & le jargon étranger pouvoient en imposer sans difficulté ; mais Criton étoit robuste, & se tenoit droit, & le Trace, au dire du Grec, voûté & cassé. Térence essaye de le faire courber ; il réussit mal, il souffre beaucoup, il craint que l'Auteur comique ne veuille faire de lui un personnage de Comédie ; Térence voit venir Lucain, il fait plier le vieillard malgré lui, & le présente à son maître : la scene qui suit est intéressante & comique. Térence expose la Requête du Marchand d'Esclaves, & lui fait voir le contrat signé par lui-même ; Lucain ne peut, sans commettre une injustice, refuser de rendre la jeune Grecque.

Ayant de la peine à s'en priver, il fait une multitude de questions au vieillard ; celui-ci souffre infiniment de sa posture ; Térence ne manque pas de le faire plier davantage. Le Poëte comique, après avoir joué aussi bien Lucain que Criton, sort pour aller recevoir au nom de son maître le prix du rachat de Creüse, & ramene avec lui le Grec extrêmement fatigué.

Lucain n'est pas fâché d'avoir accordé la liberté à Creüse ; si ses parens la réclament, il

ſe flatte de les gagner; il les comblera de bienfaits; il mariera Creüſe à un de ſes Cliens; elle ne ſortira pas de Rome, il l'aura toujours auprès de lui.

ACTE V.

Damon, à la tête des Eſclaves de ſon maître, fait arranger des ſiéges pour le Préteur de Rome & pour ſa ſuite, qui doivent ſe raſſembler chez Lucain pour la *Manumiſſion* de Térence.

Pendant que les Eſclaves ſortent d'un côté, Creüſe entre d'un autre; elle eſt libre, elle ſait que Térence a contribué à ſon bonheur; elle l'aimoit par inclination, elle ajoute à l'amour la reconnoiſſance.

Livie ſurvient, elle demande à Creüſe, ſi le bruit qui court ſur ſon compte eſt fondé, s'il eſt vrai qu'elle va ouir de ſa liberté; la Grecque lui répond de maniere à déconcerter l'orgueil d'une Romaine; la ſcene eſt piquante, & elle eſt interrompue par Damon qui annonce à Creüſe que Lucain la demande.

A la ſcene VI paroît le Préteur de Rome, précédé de timbales & d'inſtrumens à vent, de ſes Licteurs & d'un Scribe.

D'un autre côté entrent Lucain & Térence, ſuivis de Lelius, de Fabius, de Cliens & d'amis de Lucain.

Tout le monde ſe range, & la cérémonie de la *Manumiſſion* ſe fait dans la maniere uſitée que l'on peut voir dans l'original de ma Piece imprimée, & que j'ai tracée d'après l'hiſtoire.

Térence fait ſon remerciement en philoſophe & en poëte; le Préteur ſort avec ſa ſuite.

Il s'agit à la fin de la Piece des amours de Térence & de Creüſe : Lucain cede ſes prétentions, & fait le ſacrifice en entier en faveur de ſon affranchie; *Livie* cache ſon dépit ſous l'apparence d'un héroïſme forcé, & Térence jouit complettement du fruit de ſon talent & de ſon mérite.

Si quelque Auteur François croit cette Piece digne de ſon attention, il trouvera dans de mauvais vers matiere ſuffiſante pour en faire des bons.

CHAPITRE XXVI.

Mon retour à Venise. Charmante Partie de campagne. J'y joue la Comédie. Je réussis mal dans un rôle d'Amoureux. Je prends ma revanche dans des rôles de charge. Le Chevalier Joconde, *Comédie en cinq Actes & en vers. Mon jugement sur cet Ouvrage. Projet de trois Pieces consécutives.*

CONTENT du succès de mon Térence, je revins à Venise, & j'allai passer le reste de l'été à *Bagnoli*, superbe terre dans le district de *Padoue*, qui appartient au Comte *Widiman*, noble Vénitien & feudataire dans les Etats Impériaux.

Ce Seigneur riche & généreux amenoit toujours avec lui une société nombreuse & choisie; on y jouoit la Comédie; il y jouoit lui-même; & tout sérieux qu'il étoit, il n'y avoit pas d'Arlequin plus gai, plus leste que lui. Il avoit étudié *Sacchi* & l'imitoit à ravir.

Je fournissois de petits canevas; mais je n'avois jamais osé y jouer. Des Dames qui étoient de la partie, m'obligerent à me charger d'un rôle d'amoureux; je les contentai, & elles eurent de quoi rire & de quoi s'amuser à mes dépens.

J'en étois piqué; j'ébauchai le jour suivant une petite Piece intitulée *la Foire*; & au lieu d'un rôle pour moi, j'en fis quatre; un *Charlatan*, un *Escamoteur*, un *Directeur de Spectacle* & un *Marchand de Chansons*.

Je contrefaisois dans les trois premiers personnages les bateleurs de la place Saint-Marc, & je débitois, sous le masque du quatrieme, des couplets allégoriques & critiques, finissant par la complainte de l'Auteur sur ce qu'on s'étoit moqué de lui.

La plaisanterie fut trouvée bonne, & me voilà vengé à ma maniere.

A la fin du mois de Septembre, je quittai la compagnie de *Bagnoli*, & je me rendis chez moi pour assister à l'ouverture de mon Théâtre.

Nous donnâmes pour premiere nouveauté, *il Cavaliere Giocondo* (le Chevalier Joconde), Piece que j'aurois oubliée peut-être, si je ne l'avois pas vue imprimée malgré moi dans l'Edition de Turin; elle n'étoit pas tombée à son début, elle étoit en vers, elle n'avoit déplu à

personne ; mais c'étoit moi qui en étois dégoûté.

Le fond de la Piece n'est rien. C'est un sot appellé Joconde, que l'on nommoit Chevalier par plaisanterie, & qui en avoit conservé le nom avec prétention. Il se croit voyageur pour avoir parcouru la Lombardie trente lieues à la ronde.

D'après les voyages considérables qu'il avoit faits, il avoit pris du goût pour les étrangers. Il en reçoit chez lui de toute espece. Madame *Possidaria* sa femme, aussi folle que son mari, faisoit gauchement les honneurs de sa maison, & tous les deux payoient, à grands frais, le plaisir d'être flattés par les uns, dupés par les autres, & méprisés de tout le monde.

La morale n'en feroit pas inutile si elle étoit mieux conduite, si les différens personnages de la Piece étoient mieux liés & plus intéressans.

Je crois que celui qui étoit chargé de la correction des épreuves de l'Edition de Turin avoit pris en déplaisance cette Comédie comme moi ; car la quantité de fautes que j'y ai trouvées est inconcevable. Laissons-là cette pauvre malheureuse dont quelqu'un m'appellera peut-être pere dénaturé ; mais je parlerois de mes enfans, si j'en

avois, comme je parle des productions de mon esprit.

Après cette Piece en vers, j'en donnai une qui, malgré le désavantage de la prose, fit beaucoup de plaisir & eut beaucoup de succès.

Vous verrez, mon cher lecteur, qu'en vous donnant, dans le Chapitre vingt-septieme, l'extrait d'une Comédie intitulée *la Partie de Campagne*, je dis que j'avois trois autres Pieces sur le même sujet, & en voici les titres.

Le Smanie della Villeggiatura, (la Manie de la Campagne); *le Avventure della Campagna*, (les Aventures de la Campagne), & *il Ritorno della Campagna*, (le Retour de la Campagne).

C'est en Italie, & à Venise principalement, que cette *manie*, ces *aventures* & ces *regrets* fournissent des ridicules dignes de la Comédie.

On n'aura peut-être pas en France une idée de ce fanatisme, qui fait de la campagne une affaire de luxe plutôt qu'une partie de plaisir.

J'ai vu cependant, depuis que je suis à Paris, des gens qui, sans avoir un pouce de terre à cultiver, entretiennent, à grands frais, des maisons de campagne, & s'y ruinent aussi bien que les Italiens; & ma Piece, en donnant une

idée de la folie de mes compatriotes, pourroit dire, en paſſant, qu'on ſe dérange par-tout, lorſque les fortunes médiocres veulent ſe mettre au niveau des opulentes.

Vous verrez l'analyſe de ces trois Pieces dans les Chapitres ſuivans.

CHAPITRE XXVII.

La Manie de la Campagne, *Comédie en trois Actes, en prose.*

M. *PHILIPPE*, homme d'un certain âge, fort gai, fort aimable, fort libéral, aime à partager la jouissance de sa fortune avec ses amis.

Il a une maison de campagne à Montenero, à quelques lieues de Livourne; il y va passer la belle saison avec Mademoiselle Jacinthe, sa fille; il amene ses parens, ses amis avec lui, reçoit beaucoup de monde, & tient table ouverte sans se gêner, & sans déranger ses affaires.

M. *Léonard*, qui, avec une fortune modique, a la prétention de figurer autant que les autres, a loué une maison à Montenero près de celle de M. Philippe, & veut tenir tête à son voisin.

Léonard ouvre la scene, cause & calcule avec Paulin, son valet de-chambre & son homme de confiance, sur le dérangement de ses finances, & sur la nécessité d'y apporter remede; son voisin va partir pour la campagne; il faut le suivre, il faut trouver de l'argent à tout prix. Léonard

a un oncle fort vieux & fort riche ; les biens de l'oncle paieront les dettes du neveu.

Mademoiselle Victoire, sœur de Léonard, fait aussi ses préparatifs pour Montenero : elle a quatre ouvrieres qui travaillent chez elle, & attend, avec impatience, une robe à la nouvelle mode, sans laquelle elle n'oseroit paroître dans un endroit où le luxe & le bon goût se disputent la préférence.

Il y a, en Italie, des Tailleurs pour hommes & des Tailleurs pour femmes. Ceux-ci avoient inventé une nouvelle garniture de robes, que l'on appelloit du mot François, *Mariage*; c'étoient deux rubans de différentes couleurs entrelacés, & appliqués sur une étoffe toute unie; l'art du Tailleur étoit de varier les couleurs, & de les assortir.

Mademoiselle Victoire savoit que sa voisine devoit paroître à la campagne *avec le Mariage*; elle veut en avoir un, & son Tailleur à qui elle doit beaucoup, n'est pas disposé à la satisfaire; c'est une affaire pour elle de la plus grande conséquence; elle prie son frere de différer le départ; celui-ci ne le peut pas; il s'est engagé de partir avec Jacinthe qu'il aime, qui est riche, & qu'il se flatte d'épouser.

Jacinthe n'aime pas passionnément Léonard; cependant elle ne le méprise point, & n'ayant

encore d'inclination pour perſonne, elle ne refuſeroit pas de ſe lier avec lui; mais elle le croit jaloux, & ne ſe mariera jamais qu'à condition de n'être pas gênée.

Il y a un jeune homme de bonne famille, appellé Guillaume, très-poli, très-honnête, mais très-fin & très-adroit; il aime Jacinthe, il aſpire à la poſſéder, & ſait cacher ſa flamme & ſes vues; il gagne l'amitié du pere, & celui-ci l'engage de la partie, & lui offre une place dans ſa voiture.

Léonard qui étoit prié de même par Philippe, & qui auroit dû faire le quatrieme, eſt jaloux de *Guillaume*, & refuſe de ſe rencontrer avec lui; il s'excuſe, il recule ſon voyage, & croit que ſa ſœur en ſera contente à cauſe de ſon *Mariage* manqué; point du tout, le Mariage eſt fait; elle a trouvé le moyen de l'avoir, elle eſt prête à partir, & la nouvelle du voyage ſuſpendu la fâche, la chagrine & la met en fureur.

On lui fait croire que *Jacinthe* n'ira pas non plus à la campagne; cela la tranquilliſe un peu, & elle ſe propoſe d'aller la voir pour s'aſſurer ſi elle reſte ou ſi elle part, & pour voir ſi ce *Mariage* tant vanté eſt plus beau que le ſien.

Léonard va trouver un homme de ſa connoiſſance, & très-lié avec M. *Philippe*; il lui

fait part de ſon inclination pour *Jacinthe*, le prie d'en parler au pere, & lui confie en même tems ſa jalouſie, fondée ſur la liberté que Philippe accorde à ſa fille, & ſur le danger de la voir avec des jeunes gens qui font tenir des propos ſur la conduite de la Demoiſelle.

Fulgence, ami de Léonard & de Philippe, ſe charge de tout, & ſe propoſe en même tems de faire des remontrances au dernier ſur ſa paſſion pour la campagne, & ſur la diſſipation de ſon bien & de ſon tems.

Il n'y manque pas : il va trouver ſon vieil ami, qui, après les devoirs de la civilité, l'invite à aller avec lui *à Montenero*.

« Je vous remercie, dit Fulgence ; j'ai été » à la campagne faire ma moiſſon, j'y ai été » pour la récolte de mon vin ; tout eſt fini à » préſent, & je trouve fort ridicule d'aller à la » campagne quand les premiers froids nous rap- » pellent à la Ville ».

Fulgence fait tomber la converſation ſur Jacinthe ; il auroit un parti pour elle à propoſer à Philippe, mais la conduite du pere & de la fille l'arrête ; il s'explique ; Philippe amene à la campagne Guillaume ; cela n'eſt pas bien, le monde en murmure, & le prétendant y renoncera.

Philippe trouve que ſon ami a raiſon, lui

promet d'éloigner Guillaume pour toujours de ſa ſociété, & le renvoie content : ce pere foible en parle à ſa fille; elle n'aime pas Guillaume, mais s'appercevant que c'eſt l'ouvrage de Léonard, elle veut ſoutenir la gageure; elle fait voir à ſon pere l'indécence & les inconvéniens de refuſer à un honnête homme une galanterie qu'on lui avoit offerte volontairement, & finit par dire que pour cette fois-là, il ne peut ſe diſpenſer de l'amener avec eux. Philippe croit ſa fille; il la trouve honnête, raiſonnable, & le jeune homme ne ſera pas congédié.

Ces changemens dans l'eſprit de Philippe en cauſent bien d'autres dans la maiſon de Léonard. Celui-ci d'après l'aſſurance de Fulgence, que Guillaume devoit être renvoyé, ſe décide à partir pour *Montenero*, & Mademoiſelle Victoire eſt contente. Léonard apprend par la ſuite que ſon rival doit y aller; il change d'avis, il ne veut plus partir, & ſa ſœur en eſt déſolée.

Cette Demoiſelle embarraſſée, choquée d'entendre dire tantôt oui, tantôt non, prend le parti d'aller elle-même revoir Jacinthe, *ſa chere amie*, qu'elle ne peut ſouffrir; elle y va, & la ſcene eſt plaiſante; c'eſt un tableau d'après nature de la jalouſie des femmes, & de la haine déguiſée.

Vers la fin du dernier Acte, Fulgence revient chez son ami Philippe, il a la permission de nommer le prétendant à sa fille ; c'est Léonard. Philippe qui ne connoît pas les dérangemens de son voisin, y consent, & se propose d'en parler à Jacinthe. Fulgence fait ressouvenir le pere, que c'est toujours à condition que Guillaume ne soit plus de la société; mais Guillaume étoit justement dans l'appartement de sa fille, & devoit partir avec eux.

Ce jeune homme paroît un moment après, Fulgence est étonné de le voir, & Philippe pour s'en débarrasser le prie d'aller faire préparer les chevaux. Léonard survient, il rencontre Guillaume, il apprend de lui la commission qui le fait sortir. Les propos qui se tiennent de part & d'autre, attirent la curiosité de Jacinthe. Elle arrive, elle fait taire tout le monde, elle plaide sa cause, elle gagne son Procès, & voici ses moyens.

Elle s'étoit apperçue que Léonard avoit des attentions pour elle, & elle ne les voyoit pas avec indifférence; mais ce n'étoit que de ce moment-là que Léonard s'étoit déclaré; & Jacinthe loin de se refuser aux propositions d'un homme estimable, se faisoit un honneur & un plaisir de se rendre aux insinuations de son pere,

& se faisoit un devoir de se conformer aux desirs de celui qui lui paroissoit destiné.

Mais Jacinthe ne devoit rien à Léonard jusqu'à ce jour, & son pere encore moins. Ils s'étoient engagés l'un & l'autre à amener avec eux à la campagne un honnête homme, un garçon sage & respectable ; il seroit indigne de l'éconduire, & l'homme qui demanderoit pour premier gage de considération pour lui, le sacrifice de l'honnêteté & de la bienséance, ne pourroit jamais se flatter de mériter son estime, & encore moins de posséder son cœur.

Philippe est enchanté de l'esprit & de l'énergie du discours de sa fille. Léonard qui est amoureux, & n'en sait pas autant que sa maîtresse, trouve qu'elle a raison, & la laisse l'arbitre de ses volontés. Fulgence dit à part que s'il étoit jeune, il n'épouseroit pas Jacinthe, eût-elle même un million en dot.

Guillaume arrive ; les chevaux sont prêts ; la partie tient, tout le monde va partir ; il n'y a qu'un petit changement proposé par Jacinthe ; Léonard ira avec elle & son pere ; une vieille tante & Guillaume iront avec Mademoiselle Victoire, & sa femme-de-chambre. Ce jeune homme étoit trop adroit pour se

fâcher de l'échange ; il ſavoit ſouffrir, il attendoit le moment favorable ; il le trouva à la campagne, & ſut le ſaiſir.

C'eſt le ſujet principal de la ſeconde Piece.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVIII.

Suite du Chapitre précédent. Les Aventures de la Campagne, *Comédie en trois Actes, en prose.*

LA suite *de la Manie de la Campagne* que je donnai une année après la premiere, est intitulée *les Aventures de la Campagne*; dans laquelle parmi les ris & les jeux & les agrémens, toujours coûteux & toujours variés, je tâche de critiquer la folie de la dissipation, & les dangers d'une liberté sans bornes.

Les mêmes personnages de la premiere Piece, hors le vieux Fulgence, interviennent dans cette seconde: il y en a sept autres, savoir, *Madame Sabina*, vieille tante de *Mademoiselle Jacinthe*, *Madame Constance*, & *Rosine sa fille*, voisines de Philippe & de Léonard; un jeune homme appellé *Antoinet*, fils du Médecin du Village qui se rend par son imbécillité le ridicule du pays.

Je n'ai pas parlé dans la premiere Piece d'un autre personnage original & comique qui paroît de même dans celle-ci; c'est un Parasite qui va

s'établir dans les maiſons de campagne, tantôt chez les uns, tantôt chez les autres : un de ces intriguans qui ſe mêlent de tout, qui amuſent la ſociété, qui flattent les maîtres & tourmentent les domeſtiques.

Ce ſont les gens de Philippe, ceux de ſes hôtes, & ceux de ſes voiſins qui ouvrent la ſcene; *Brigite*, la femme-de-chambre de Jacinthe, donne à dejeûner à ſes camarades, & les régale de vins, de chocolat, de café, de biſcuits : on cauſe de ſes maîtres, on en dit du mal comme à l'ordinaire; & les domeſtiques étrangers offrent à déjeûner chez eux chacun à leur tour.

Il n'y a preſque rien de bien intéreſſant dans le premier Acte, on commence à s'intéreſſer à l'ouverture du ſecond; c'eſt Jacinthe qui paroît triſte, rêveuſe, avec ſa femme-de-chambre qui la queſtionne ſur le ſujet de ſa triſteſſe.

Jacinthe, après avoir réſiſté quelque tems aux inſtances de Brigite, eſt forcée de dévoiler le myſtere, & de lui confier ſon embarras, ſa paſſion & ſa poſition.

Guillaume, ce jeune homme ſi ſage, ſi honnête, pour lequel elle avoit la conſidération que ſes mœurs & ſa conduite paroiſſoient mériter, ſans avoir jamais ſenti aucun attache-

ment, aucune inclination pour lui ; cet homme qu'elle n'avoit engagé à être de la partie, que pour ſurmonter les obſtacles inquiétans & ridicules de Léonard ; cet homme enfin, avec ſa douceur, avec ſon aſſiduité, profitant des circonſtances, du lieu, du tems, de la liberté, avoit ſu ſi bien s'inſinuer dans ſon cœur, qu'elle brûle d'une flamme qui la dévore, & doit la conduire au tombeau.

Brigite ne s'attendoit pas à l'aveu que ſa maitreſſe venoit de lui faire, & en eſt d'autant plus étonnée, que toute la ſociété croit Guillaume amoureux de Mademoiſelle Victoire, & que depuis le voyage que le jeune homme & la Demoiſelle avoient fait enſemble dans la même voiture, tout le monde croit que leur union eſt bien avancée. Jacinthe aſſure que ce n'eſt qu'une adreſſe de la part de Guillaume, pour mieux cacher ſon inclination. Brigite tâche de ranimer ſa maitreſſe, qui n'étant pas encore l'épouſe de Léonard, pourroit engager ſon pere à la contenter. Jacinthe a donné ſa parole, a ſigné le contrat, elle eſt prête à mourir plutôt que de manquer à ſon devoir.

Dans le courant de la Piece, Jacinthe tâche d'éviter Guillaume, mais le jeune homme qui la connoît, la ſuit par-tout. La Demoiſelle quitte

la société après le dîner, & va seule dans un bosquet pour y pleurer en liberté.

Guillaume va la rejoindre, & profite de l'occasion pour lui parler d'une maniere décisive. Il lui demande s'il doit vivre ou s'il doit mourir. Vous devez faire votre devoir, dit Jacinthe, laissez moi tranquille : le jeune homme insiste ; elle appelle son esprit au secours de son cœur, & prenant le ton d'une femme irritée, vous avez manqué, dit-elle, à la décence, à la bonne foi, à l'hospitalité, vous avez tendu des pieges à mon cœur, & vous avez abusé en même-tems de la crédulité d'une autre pour cacher vos desseins ; l'épouse de Léonard ne peut pas vous écouter davantage, & Mademoiselle Victoire n'est pas faite pour être trompée.

Léonard les surprend ; il demande raison de leur tête-à-tête ; Guillaume se voit compromis ; Jacinthe ne manque pas de présence d'esprit. Mademoiselle Victoire, dit-elle, est le sujet de notre entretien ; Guillaume en est amoureux ; il aspire à devenir son époux, & s'adressoit à la prétendue du frere pour en obtenir l'agrément. Le jeune homme ne peut pas reculer sans danger ; il est forcé de confirmer l'assertion de Jacinthe ; Léonard n'en est pas la dupe, il soupçonne toujours, mais il admire Jacinthe, & promet sa sœur à Guillaume.

Léonard écrit enſuite une lettre qu'il fait copier par Paulin ſon valet-de-chambre, avec ordre de la lui donner au milieu de la ſociété, comme une lettre arrivée de Livourne. Il imagine que ſon oncle, en danger de mort, l'appelle à la ville : il faut partir ſur-le-champ ; il amene avec lui ſa ſœur & ſon beau-frere prétendu.

Les regrets cachés, les ſoupirs entre-coupés, les regards adroits ſont confondus avec les complimens de ceux qui partent & de ceux qui reſtent. Tout le monde ſort, hors Jacinthe.

Grace au ciel, dit-elle, me voilà ſeule ; je puis donner l'eſſor à ma paſſion, à mes larmes!.... Elle arrête la déclamation, s'avance & harangue ainſi le Public.

» Meſſieurs, l'Auteur de la Piece m'avoit » donné à débiter ici un monologue chargé de » tout le pathétique dont ma poſition étoit ſuſ- » ceptible. J'ai crû bien faire de le ſupprimer, » car la Piece eſt finie, & s'il reſte quelque » choſe à débrouiller, ce ſera la matiere d'une » troiſieme Piece ſur le même ſujet, que nous » aurons l'honneur de vous préſenter ».

Cette déclaration me paroiſſoit néceſſaire pour prévenir les plaintes des Rigoriſtes ; cependant l'action principale de la Piece eſt complettement achevée.

Le mariage de Léonard avec Jacinthe, &

celui de Guillaume avec Victoire, ne forment pas le but eſſentiel de mon projet. Je voulois faire connoître dans la premiere Piece la paſſion démeſurée des Italiens pour les Parties de Campagne; je voulois prouver par la ſeconde les dangers de la liberté qui regne dans ces ſociétés; je remplis mon devoir, & j'étois prêt à faire une diſſertation pour ſoutenir que mes deux Pieces étoient achevées; mais il valoit mieux faire la troiſieme Comédie que j'avois promiſe; je la fis ſur-le-champ, & j'en donnerai l'extrait dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XXIX.

Suite des deux Chapitres précédens. Le Retour de la Campagne, *Comédie en trois Actes, en prose, & la dernière des trois Pieces consécutives sur le même sujet.*

Léonard & sa sœur de retour à Livourne, étoient abymés de dettes, & se voyoient assiégés par leurs créanciers ; il falloit *payer* ou *prier* ; ils ne faisoient ni l'un ni l'autre. Orgueilleux dans la détresse, ils renvoyoient les marchands de mauvaise grace, & ceux-ci poursuivoient leurs débiteurs en Justice.

Léonard n'avoit d'autre ressource que celle de recourir à M. Bernardin son oncle, & le prier de lui donner quelque à-compte sur les biens dont il se croyoit héritier présomptif ; mais le caractere de cet oncle est celui d'un homme dur, inflexible ; Léonard n'ose pas s'y exposer tout seul, il prie Fulgence de l'accompagner ; ils y vont ensemble.

Le personnage de Bernardin ne seroit pas

ſupportable ſur le Théâtre, s'il paroîſſoit plus d'une fois dans la même Piece. Je vais traduire en entier cette ſcene qui me faiſoit dépiter moi-même pendant que je la compoſois.

BERNARDIN.

Qui eſt-ce qui vient ? Qui eſt-ce qui me demande ?

FULGENCE.

Bon jour, Monſieur Bernardin.

BERNARDIN.

Bon jour, mon cher ami, comment vous portez-vous ? il y a long-tems que je n'ai eu le plaiſir de vous voir.

FULGENCE.

Grace au ciel, je me porte aſſez bien, autant qu'il eſt permis de ſe bien porter à mon âge; il faut ſouffrir les incommodités inſéparables de la vieilleſſe.

BERNARDIN.

Faites comme moi, ne vous écoutez pas; je mange quand j'ai faim, je me couche quand j'ai

envie de dormir, je me promene quand je m'ennuie, je n'écoute pas les petits maux, & je ne nourris pas les ſoucis : voilà mon régime, & je m'en trouve bien. (*Toujours en riant*).

FULGENCE.

Que le ciel vous conſerve votre bonheur & votre gaieté ! Tout le monde ne peut pas être heureux ; je viens ici vous parler pour un homme qui ne l'eſt pas, & j'ai à vous dire quelque choſe de bien eſſentiel.

BERNARDIN.

Dites, mon ami, me voilà à vos ordres.

FULGENCE.

C'eſt Monſieur Léonard votre neveu, qui eſt le ſujet de ma démarche auprès de vous.

BERNARDIN (*d'un air moqueur*).

De Monſieur Léonard ? De Monſieur mon neveu ? Comment ſe porte Monſieur ?

FULGENCE.

J'avoue qu'il n'a pas eu une certaine conduite.......

BERNARDIN.

Oh ! que dites-vous-là ? Au contraire, il a bien plus d'eſprit que nous. Nous travaillons beaucoup pour vivre médiocrement, & Monſieur Léonard s'amuſe, traite ſes amis, ſe réjouit partout, & ne fait rien.

FULGENCE.

Mon cher ami, faites-moi la grace de m'écouter, & ne badinons plus.

BERNARDIN.

Oui, je vous écoute ſérieuſement.

FULGENCE.

Votre neveu s'eſt précipité.

BERNARDIN.

Il s'eſt précipité ! Eſt-il tombé de cheval ? Son cheval l'a-t-il renverſé ?

FULGENCE.

Vous en riez, Monſieur, & la choſe n'eſt

pas risible. Votre neveu est abymé de dettes; & ne sait de quel côté se tourner.

BERNARDIN.

Ce n'est rien. L'affaire n'est fâcheuse que pour ses créanciers.

FULGENCE.

Et s'il n'a plus de fonds ni de crédit, comment fera-t-il pour subsister?

BERNARDIN.

Ce n'est rien non plus, il n'a qu'à aller dîner chez les personnes qu'il a nourries à la campagne.

FULGENCE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur Bernardin.

BERNARDIN.

Mon cher ami, vous savez combien je vous aime & je vous estime.

FULGENCE.

Ecoutez moi donc, je vous en prie, & ré-

pondez-moi comme il faut. Monſieur Léonard eſt dans le cas de faire un mariage très-avantageux.

BERNARDIN.

Tant mieux, j'en ſuis ravi.

FULGENCE.

Mais s'il n'a pas le moyen de payer ſes dettes, il court grand riſque de manquer cette bonne affaire.

BERNARDIN.

Comment ! un homme comme lui n'a qu'à frapper du pied contre terre, il fait ſortir l'argent de tous les côtés.

FULGENCE (*à part*).

Je n'y puis plus tenir. (*A Bernardin avec emportement*) Je vous répete Monſieur, que votre neveu eſt ruiné.

BERNARDIN (*avec un ſérieux affecté*).

Tant pis. Quand vous le dites, il faut que cela ſoit vrai.

FULGENCE.

Mais on pourroit y remédier.

BERNARDIN.

Tant mieux, s'il y a du remede, tant mieux.

FULGENCE.

Et c'eſt pour cela que Léonard a recours à vous.

BERNARDIN.

Oh ! Monſieur Léonard ! ce n'eſt pas poſſible ; je le connoîs, il eſt trop haut, il eſt trop fier ; cela ne ſe peut pas.

FULGENCE.

Il a des torts envers vous ; mais vous le verrez ſoumis ; il viendra vous demander pardon.....

BERNARDIN.

Pardon ! de quoi ? Il ne m'a rien fait ; je n'exige rien de lui, je n'entre point dans ſes affaires, ni lui dans les miennes, nous ſommes

parens, nous sommes amis, si vous voulez, & voilà tout.

FULGENCE.

Si Léonard vient vous voir, le recevrez-vous ?

BERNARDIN.

Oui, sans difficulté.

FULGENCE.

Si vous me l'accordez, je le ferai venir.

BERNARDIN.

Quand vous voudrez.

FULGENCE.

S'il est ainsi, je vais le faire entrer.

BERNARDIN.

Bon ! où est-il ?

FULGENCE.

Dans votre salle. (*Il fait entrer Léonard, & le présente à M. Bernardin*). Mon ami, voici Monsieur Léonard.

LÉONARD.

Mon cher oncle.....

BERNARDIN.

Ah ! bon jour, mon cher neveu, comment vous portez-vous ? Comment ſe porte ma chere niece ? Vous êtes-vous bien amuſé à la campagne ? Etes-vous revenus tous en bonne ſanté ? Oui ? Tant mieux ; j'en ſuis enchanté.

LÉONARD.

Si votre accueil eſt ſincere, mon oncle, je ne le mérite pas, j'en ſuis confondu ; je crains que vous ne cachiez ſous le maſque de l'amitié, la haine & le mépris que j'ai mérités.

BERNARDIN.

Bien, bien, qu'en dites-vous, mon ami Fulgence ? C'eſt un garçon qui ne manque pas d'eſprit.

FULGENCE.

Point de plaiſanteries ; ſouvenez-vous de ce que je vous ai dit ſur ſon compte. Monſieur

Léonard a besoin de vous, & vous prie de vouloir bien vous intéresser à sa situation.

BERNARDIN.

Oui..... si je le peux....., autant que je le pourrai..... si je suis bon en quelque chose...... Asseyons-nous. (*Il s'assied, & Fulgence aussi*).

LÉONARD (*debout*).

Ah ! mon cher oncle.....

BERNARDIN.

Asseyez vous.

LÉONARD.

J'avoue que ma conduite.....

BERNARDIN.

Donnez-vous la peine de vous asseoir.

LÉONARD.

C'est la manie de la campagne qui m'a perdu.

BERNARDIN.

Aviez-vous beaucoup de monde cette année

née ci ; aviez-vous une compagnie gaie, amusante ?

LÉONARD.

Je reconnois ma folie, & j'en suis bien puni.

BERNARDIN.

On m'a dit que vous alliez vous marier.

LÉONARD.

Oui, mon oncle, ce seroit une affaire très-heureuse, très-lucrative pour moi ; mais si vous ne m'aidez pas à payer une partie de mes dettes. . . . .

BERNARDIN (*à Fulgence*).

Vous connoissez la future de mon neveu ?

FULGENCE.

C'est la fille de Monsieur Philippe.

BERNARDIN (*à Léonard*).

Bien. Je le connois ; c'est un galant homme, c'est un homme qui est à son aise. Je vous en fais mon compliment.

LÉONARD.

Mais je n'ai pas le moyen de faire cesser les pourfuites de mes créanciers....

BERNARDIN (*à Léonard*).

Dites bien des chofes de ma part, je vous en prie à Monfieur Philippe....

LÉONARD.

Et fi je ne fors pas de cet abyme où je me trouve actuellement....

BERNARDIN.

Et dites-lui que je fuis ravi de cette alliance.

LÉONARD (*d'un air piqué*).

Vous ne m'écoutez pas, Monfieur.

BERNARDIN.

Mais oui, je vous entends; vous allez vous marier, & je partage votre fatisfaction.

LÉONARD.

Puis-je me flatter que vous viendrez à mon fecours?

BERNARDIN.

Comment s'appelle-t-elle, la future?

LÉONARD (*en colere*).

C'est assez, mon oncle. Je vous entends, je ne viendrai plus vous importuner. (*A Fulgence*). Allons nous-en. (*Il sort*).

FULGENCE (*avec dépit*).

Serviteur, Monsieur Bernardin.

BERNARDIN.

Adieu, mon cher ami Fulgence.

FULGENCE.

Si j'avois pu prévoir votre dureté, je ne serois pas venu vous importuner.

BERNARDIN.

Comment donc? Vous êtes le maître d'y venir de jour, de nuit, vous serez toujours bien reçu.

FULGENCE

Je vous demande pardon ; mais dans ce moment-ci........ vous êtes un barbare.

(*Il sort*).

BERNARDIN (*vers la coulisse avec un air de gaieté*).

Pasquin, Marguerite, Charlot ; vîte, que l'on me fasse dîner. (*Il sort*).

Cette scene qui n'est pas intéressante par elle-même, produit cependant un effet admirable dans la Piece. Fulgence piqué du refus de Bernardin, & fâché d'avoir exposé aux insultes son ami Léonard, s'intéresse à ce jeune homme, & fait pour lui plus que son oncle n'auroit pu faire.

Philippe a des rentes à Genes mal administrées par un correspondant négligent ou frippon. Il engage Philippe à donner en dot à sa fille tous les biens qu'il possede dans cette ville, avec procuration générale pour en toucher les revenus.

Fulgence engage Léonard en même-tems à lui confier l'administration de ses rentes à Livourne, & se charge de payer ses dettes en Toscane.

Cet arrangement eſt d'autant plus utile à tout le monde, que l'éloignement de Jacinthe & de Guillaume, étoit le ſeul moyen de donner la tranquillité à deux ménages, que la proximité ne pouvoit rendre que malheureux.

CHAPITRE XXX.

La Péruvienne, *Comédie en cinq Actes, en vers.* Une plaisante Aventure, *Comédie en trois Actes & en prose. Son succès.* La Femme d'importance, *Comédie en trois Actes, en prose. Son heureux succès.* Le Directeur d'Opéra pour Smirne, *Comédie en trois Actes & en prose.* Les Bonnes Ménageres, *Comédie Vénitienne en cinq Actes & en vers.*

AYANT rapproché l'abrégé de trois Pieces, qui avoient été données dans trois années différentes, il faut revenir actuellement à l'année 1755.

C'est la Peruviana, (la Peruvienne) que je donnai la premiere : tout le monde connoît les Lettres d'une Péruvienne ; je suivis le roman en rapprochant les objets principaux ; je tâchai d'imiter le style simple & naïf de *Zilia*, d'après l'original de Madame de Graffigni ; j'en fis une Piece Romanesque ; j'eus le bonheur de réussir,

mais je ne donnerai pas l'extrait d'une Piece dont le fond eſt connu.

Je fis ſuccéder à celle-ci une Comédie en proſe, intitulée, *un curioſo Accidente* (une plaiſante Aventure).

Le fait eſt vrai; cette aventure ſinguliere & plaiſante étoit arrivée à un gros Négociant Hollandois, & deux de ſes correſpondans à Veniſe m'en firent part comme d'un ſujet digne de la Comédie; je changeai le lieu de la ſcene, je déguiſai les noms, & je conſentis de tracer le tableau ſans porter atteinte aux originaux.

Filbert, riche Négociant Hollandois, loge chez lui M. *de la Cotterie*, jeune Officier François, qui, priſonnier de guerre & bleſſé, lui a été recommandé par un de ſes correſpondans de Paris.

Filbert s'eſt attaché à ſon hôte comme les Hollandois s'attachent vivement & avec cordialité, une fois qu'ils ont accordé leur amitié à quelqu'un.

Ce Négociant a une fille à marier, appellée *Jannine*; elle eſt ſage, mais elle eſt femme; & *la Cotterie* eſt honnête, mais il eſt jeune; à meſure que l'Officier voit guérir ſes bleſſures, celles de ſon cœur deviennent plus dangereuſes; il craint les ſuites d'un amour naiſſant, il connoît ſon état, il voit l'impoſſibilité d'épouſer

une Demoiſelle qui eſt très-riche ; il veut partir.

C'eſt *Gaſcogne* ſon valet-de-chambre qui ouvre la ſcene en faiſant les paquets pour le départ de ſon maître : *Marianne* ſuivante de *Jannine* qui a des prétentions ſur le domeſtique François, ſe plaint de cette réſolution précipitée ; ils cauſent enſemble, & leur converſation fait l'argument de la Piece.

Filbert ne ſe doute pas de l'inclination réciproque que ſa fille & l'Officier ſentent l'un pour l'autre ; mais il voit ce jeune homme que le Chirurgien & le Médecin avoient quitté, devenir plus triſte que jamais ; il ſe doute que des chagrins cachés lui cauſent une maladie d'eſprit, & en parle à ſa fille d'une maniere à la faire craindre d'être ſoupçonnée d'en être la cauſe.

Mais ce bon pere qui avoit promis ſa fille en mariage à un jeune homme fort riche que l'on attendoit des Indes, a trop de confiance dans la vertu de ſa fille pour en douter : il aime mieux croire que le jeune Militaire ſoit amoureux de Conſtance, amie de Jannine ; & celle-ci oubliant la bonne foi qui regne parmi les femmes de ſa nation, profite de l'imagination de ſon pere, avoue que *la Cotterie* eſt amoureux *de Conſtance* ; mais que le pere étant un Financier fort riche & fort vilain, déſeſpere de pouvoir l'obtenir.

Filbert en parle à *la Cotterie*, qui, inſtruit par Jannine, confirme ſon aſſertion : le Négociant ſe charge d'en faire la demande; le Maltotier refuſe le parti; Filbert en eſt piqué; il conſeille à l'Officier d'enlever Conſtance; il lui fournit de l'argent pour exécuter le projet: le jeune homme profite du conſeil, reçoit l'argent, & enleve la fille de Filbert.

Voilà le fait hiſtorique; je l'avois orné, je l'avois brodé d'une maniere agréable & décente; je fis cacher la Demoiſelle enlevée chez une tante, & le pere ſe trouve forcé de la donner au raviſſeur; mais comment le juſtifier? J'eus bien de la peine: un honnête homme, un Militaire...... Je m'en ſuis tiré aſſez bien; l'âge, l'amour, la commodité, le conſeil du pere...... Liſez la Piece, vous verrez qu'il y a réponſe à tout.

Cette Piece eut un ſuccès très-complet: on la trouve d'une marche fort délicate & d'un travail très-fin & très agréable; il y a des ſcenes d'équivoques naturellement produits & ſoutenus ſans efforts; c'eſt encore une de mes Pieces favorites.

Mais en voici une autre qui plut encore davantage: c'eſt *la Donna di maneggio* : (la Femme d'importance), Comédie en trois actes & en proſe.

Donna *Julie*, femme de Dom *Properce*, eſt une Dame de qualité qui par ſon eſprit, & par ſon amabilité, jouit de l'eſtime de ſes égaux, & de la protection de la Cour; elle eſt active, obligeante, généreuſe, elle s'intéreſſe aux affaires d'autrui comme à celles de ſa famille; elle protege les arts & les ſciences; elle ſoulage les pauvres, apporte la paix dans les familles brouillées, & la conſolation dans les ménages dérangés.

Voilà le portrait de la femme eſtimable qui eſt le *Protagoniſte* de la Piece, & dont j'avois l'original ſous les yeux : je ne pourrois en donner l'extrait à moins que de la détailler d'un bout à l'autre : il y a de l'action, de l'intérêt, des caracteres, de la ſuſpenſion, du comique; ceux qui entendent l'Italien n'en ſeront pas mécontens.

A trois Pieces intéreſſantes que je venois de donner, j'en fis ſuccéder une quatrieme d'un genre tout-à-fait différent; c'eſt *l'Impreſario de Smirne*; (le Directeur d'Opéra à Smirne), Comédie en trois Actes, qui étoit en vers, quand je la donnai la premiere fois, & qui plut davantage remiſe en proſe comme elle eſt actuellement.

Un Turc appellé *Ali*, Négociant de Smirne, vient pour ſes affaires à Veniſe; il va à l'O-

péra ; il croit que ce ſpectacle feroit fortune dans ſon pays où les étrangers ſont en plus grand nombre que les nationaux : il examine, il calcule ; il en fait une ſpéculation de commerce, il s'adreſſe à des gens qui font en Italie le métier de Courtiers de Spectacles, & il les charge de lui trouver les ſujets néceſſaires pour remplir ſon objet.

Mais quel embarras pour un Turc ! Il arrête quatre Chanteuſes, chacune prétend le premier rôle ; il s'impatiente, il en cherche d'autres ; leurs prétentions ſont les mêmes.

Les hommes ne ſont pas plus dociles ; il y a un Chanteur ſans barbe qui le déſole, qui le met au déſeſpoir. Le jour du départ étoit fixé ; tout le monde devoit ſe rendre dans le même endroit pour s'embarquer, & tout le monde s'y trouve ; on attend l'Entrepreneur, on voit venir à ſa place un homme avec une bourſe d'argent qui annonce le départ *d'Aly* pour Smirne, & donne à un chacun de la part de cet honnête Muſulman un quartier de leurs appointemens au lieu des camouflets qu'ils avoient mérités.

Cette Piece étoit une critique très-ample & très-complette ſur l'inſolence des Acteurs & des Actrices, & ſur l'indolence des Directeurs ; & elle eut le plus grand ſuccès.

Je finis le Carnaval de l'année 1755 par une Comédie Vénitienne, intitulée *le Donne de casa Soa*, qu'on diroit en bon Toscan, *le Donne Casalinghe* (& *les Bonnes Ménageres* en François). Elle a beaucoup réussi, elle a été bien fêtée, bien applaudie, & elle a fait la clôture la plus heureuse & la plus brillante.

J'en donnerois l'extrait avec plaisir, & je crois qu'elle en mériteroit la peine, mais je vais comme le tems; aujourd'hui il fait mauvais & je suis de mauvaise humeur.

D'ailleurs le mérite principal de cette Piece consiste dans le dialogue : les Vénitiens emploient continuellement dans leurs discours des plaisanteries, des comparaisons, des proverbes; on ne pourroit pas les traduire, ou on les traduiroit mal.

Je fis cette Piece en Italie pour encourager les bonnes ménageres, & pour corriger les mauvaises; qu'on en fasse une pareille en France, elle sera peut-être autant utile à Paris qu'à Venise.

CHAPITRE XXXI.

Mon voyage à Parme. Trois Opéras Comiques composés par ordre de S. A. R. La Bonne Fille, le Bal Bourgeois & les Voyageurs ridicules. *Les trois Musiciens qui ont composé la musique. Mon retour à Venise avec un titre & une pension.* Le Pere par attachement, *Comédie en cinq Actes & en vers.* La Guerre, *Comédie en trois Actes & en prose.* Le Médecin Hollandois, *Comédie en trois Actes & en prose.*

DANS le mois de Mars de l'année 1756, je fus appellé à Parme, par ordre de son Altesse Royale l'Infant Dom Philippe.

Ce Prince, qui entretenoit une Troupe Françoise très-nombreuse & très bien montée, vouloit avoir aussi un Opéra-Comique Italien. Il me fit l'honneur de me charger de trois Pieces pour l'ouverture de ce nouveau Spectacle.

Arrivé à Parme, on m'amena à *Colorno*, où étoit la Cour; on me présenta à M. *du Tillot*,

qui, n'étant alors qu'Intendant-Général de la Maison de S. A. R. parvint, par la suite, au grade de Ministre d'Etat, & fut décoré du titre de Marquis de Felino.

Ce brave & digne François, plein d'esprit, de talens & de probité, me reçut avec bonté, me donna un très-joli appartement, me destina un couvert à sa table, & me renvoya, pour les renseignemens, à M. *Jacobi*, qui étoit chargé de la direction des Spectacles.

J'allai, le même jour, à la Comédie de la Cour; c'étoit pour la premiere fois que je voyois les Comédiens François; j'étois enchanté de leur jeu, & j'étois étonné du silence qui régnoit dans la salle : je ne me rappelle pas quelle étoit la Comédie que l'on donnoit ce jour-là; mais voyant, dans une scene, l'amoureux embrasser vivement sa maitresse, cette action, d'après nature, permise aux François & défendue aux Italiens, me plut si fort que je criai de toutes mes forces, *bravo*.

Ma voix indiscrette & inconnue, choqua l'assemblée silencieuse; le Prince voulut savoir d'où elle partoit; on me nomma, & on pardonna la surprise d'un Auteur Italien. Cette escapade me valut une présentation générale au Public; j'allai au foyer après le spectacle; je me vis entouré de beaucoup de monde, je fis des con-

noiſſances qui me rendirent, par la ſuite, le ſéjour de Parme très-agréable, & je le regrettai en partant.

J'eus l'honneur, quelques jours après, de baiſer la main à l'Infant, à l'Infante, & à la Princeſſe Royale leur fille. Je jouis des délices de *Colorno* pendant quelque tems, & je me retirai à Parme enſuite, pour travailler avec tranquillité.

Je fis les trois Pieces que l'on m'avoit ordonnées. La premiere fut *la Buona Figliuola*, (la Bonne Fille); la ſeconde avoit pour titre, *il Feſtino*, (le Bal Bourgeois); & la troiſieme, *i Viaggiacoli ridicoli*, (les Voyageurs ridicules).

J'avois tiré le ſujet de la Bonne Fille de ma Comédie de Pamela. M. *Duni* en fit la muſique; l'Opéra fit beaucoup de plaiſir, & il auroit plu davantage, ſi l'exécution eût été meilleure; mais on s'étoit pris trop tard pour avoir de bons Acteurs.

La Bonne Fille fut plus heureuſe entre les mains de M. *Piccini*, qui étant chargé, quelques années après, d'un Opéra-Comique pour Rome, préféra ce vieux Drame à tous les nouveaux qu'on lui avoit propoſés.

M. *Ferradini* compoſa la muſique pour *le Bal Bourgeois*, & M. *Mazzoni* pour *les Voyageurs ridicules*. Les deux Muſiciens réuſſirent parfai-

tement bien l'un & l'autre; les deux Drames furent également bien reçus à la lecture & à la représentation; mais les efforts des Compositeurs ne suffisoient pas pour suppléer aux défauts des Acteurs : & dans l'Opéra Comique principalement, j'ai vu la bonne exécution soutenir souvent des ouvrages médiocres, & très-rarement réussir les bons ouvrages mal exécutés.

Pour moi, ma commission a été très-honorable & très-heureuse : je fus largement récompensé de mon tems & de mes peines, & je partis de Parme avec des lettres-patentes de Poëte & de serviteur actuel de son Altesse Royale, avec une pension annuelle, que le Duc régnant eut la clémence de me conserver.

Pendant mon séjour à Parme, je n'oubliai pas mes Comédiens de Venise. J'avois vu représenter par les Acteurs François, *Cénie*, Comédie de Madame de Graffigny; j'avois trouvé cette Piece charmante, & j'en fis une Italienne d'après ce modele, & sous le titre *del Padre per amore*, (du Pere par attachement).

Je suivis l'Auteur François autant que le goût Italien pouvoit se conformer à une composition étrangere. *Cénie* n'étoit qu'un Drame très-touchant, très-intéressant, mais dénué tout à-fait de comique.

Une anecdote que j'avois lue dans le Recueil

des

des Causes célebres, me fournit le moyen d'égayer la Piece. Deux nez monstrueux & très-ressemblans dans leur difformité, avoient donné lieu à une procédure qui avoit embarrassé pendant long-tems les défenseurs & les Juges.

J'appliquai un de ces deux nez au mari de la Gouvernante, & l'autre à l'imposteur qui vouloit la supplanter; ceux qui connoissent Cénie pourront juger si je l'ai gâté, ou si je l'ai rendu agréable, sans porter atteinte à la noblesse & à l'intérêt du sujet. Les Italiens ne s'apperçurent pas que c'étoit une imitation, mais je le dis à tout le monde, me croyant trop honoré de partager les applaudissemens avec une femme respectable, qui faisoit honneur à sa nation & à son sexe.

La vue de Parme m'avoit aussi rappellé à la mémoire la bataille que j'y avois vu en 1746, & pour varier les sujets de mes Comédies, je composai une Piece intitulée *la Guerra*, (la Guerre).

J'avois traité un pareil sujet dans la Comédie de *l'Amant Militaire*; mais il me restoit bien des choses à dire sur cet argument, & je m'étendis dans celle-ci beaucoup plus que dans l'autre.

L'action principale de cette Piece est le Siége d'une Forteresse, & le lieu de la scene est tan-

tôt au Camp des Aſſiégeans, & tantôt dans la Place aſſiégée. Je ne nomme ni l'endroit, ni les Puiſſances belligérantes, pour éviter l'inconvénient de déplaire à la Nation qui ſe croiroit moins bien traitée.

Cet Ouvrage eſt plus comique qu'intéreſſant. Le tableau de l'*Armiſtice* tracé d'après celui que j'avois vu au Siége de *Pizzigueton*, fait un coup-d'œil frappant, & répand beaucoup de gaieté dans la Piece. Il y a un Lieutenant eſtropié, qui, malgré ſes béquilles eſt de toutes les parties de plaiſir, & ſe bat comme un Paladin, & en veut à toutes les femmes du canton.

Je ne traite pas trop bien un Commiſſaire de Guerre qui avançoit de l'argent aux Officiers, avec un intérêt proportionné aux dangers de la guerre. J'eus tort, peut-être, mais je n'avois rien fait de ma tête. On m'en avoit parlé, on me l'avoit montré, & je l'ai mis ſur la ſcene ſans le nommer.

La Piece ne manque pas d'amourettes ; il y en a au camp & à la ville : on y voit des Officiers entreprenans, des familles brouillées ; la paix racommode tout, & la paix termine la Comédie.

La Guerre eut un ſuccès aſſez paſſable, & ſe ſoutint juſqu'à la fin de l'automne ; mais la Piece qui la ſuivit, & qui fit l'ouverture du

Carnaval, fut bien plus heureuse, & rapporta plus de profit aux Comédiens, & plus d'agrément à l'Auteur. C'étoit *il Medico Olandese*, (le Médecin Hollandois).

J'avois fait la connoissance à *Colorno* de Monsieur Duni. Cet homme, qui indépendamment de son talent, avoit beaucoup d'esprit & beaucoup de littérature, avoit été sujet aux vapeurs hypocondriaques comme moi.

Nous faisions de longues promenades ensemble, & nos conversations tomboient presque toujours sur nos maux réels, & sur nos maux imaginaires.

M. *Duni* me compta un jour qu'il avoit été à Leiden, en Hollande, pour voir le célebre *Boerrhave*, & le consulter sur les symptômes de sa maladie.

Cet homme si connu, à qui l'on écrivoit de la Chine : *à Monsieur Boerrhave, en Europe*, connoissoit aussi bien les maladies de l'esprit que celles du corps, & il proposa pour toute ordonnance au Musicien vaporeux, de monter à cheval, de s'amuser, de vivre à son ordinaire, & de se bien garder de toute espece de médicamens.

Cette ordonnance me parut conforme à celle de mon Médecin de Milan, qui m'avoit guéri avec l'apologue de l'enfant. Je fis l'éloge du

ſavant Hollandois, & Duni qui l'avoit vu pendant pluſieurs mois, me fit le détail de ſes mœurs & de ſes habitudes ; il me parla de *Mademoiſelle Boerrhave* qui étoit jeune, riche, jolie, & n'étoit pas encore mariée.

De propos en propos le diſcours de mon ami tomba ſur l'éducation des Demoiſelles Hollandoiſes, qui, incapables de manquer à leurs devoirs, jouiſſent d'une liberté délicieuſe, & ne ſe marient ordinairement que par des raiſons de convenance.

Je l'écoutois attentivement, & je plaçois dans ma tête des embrions de Comédie que je vis éclore par la ſuite, à l'aide de la réflexion & de la morale.

Je cachai dans ma Piece le nom de *Boerrhave* ſous celui de *Bainer*, Médecin & Philoſophe Hollandois. Je fais venir chez lui un Polonois affecté de la même maladie que celle de Duni. *Bainer* le traite de la même maniere ; mais au bout du compte le Polonois épouſe la fille du Médecin.

Duni vit ma Piece quelque tems après ; il auroit bien voulu avoir été guéri comme le vaporeux du Nord ; mais la muſique ne fait pas en Hollande la fortune qu'elle fait à Londres & à Paris.

CHAPITRE XXXII.

Critiques de mes Adverſaires. Défenſes de mes Partiſans. On m'accuſe d'avoir manqué à la pureté de la Langue Toſcane. Le Taſſe a été critiqué de même. Ma Comédie en cinq Actes & en vers, intitulée Torquato Taſſo, *ou le* Taſſe. *Notices préliminaires ſur la vie du* Taſſe. *Abrégé de la Piece.*

MON voyage de Parme, le diplôme, & la penſion que j'en avois obtenus exciterent l'envie & le courroux de mes Adverſaires.

Ils avoient débité à Veniſe pendant mon abſence que j'étois mort; & il y eut un Moine qui oſa dire qu'il avoit été à mon enterrement.

Arrivé ſain & ſauf chez moi, les eſprits malins ſe vengerent de ma bonne fortune; ce n'étoit pas les Auteurs, mes antagoniſtes, qui me tourmentoient, mais les partiſans des différens Spectacles de Veniſe.

Des gens de lettres qui avoient quelque con-

ſidération pour moi, prirent à tâche de me défendre : voilà une guerre déclarée dans laquelle j'étois fort innocemment la victime des eſprits irrités. Mon ſyſtême a toujours été de ne pas nommer les méchans, mais je puis bien m'honorer du nom de mes défenſeurs.

Le *Pere Roberti*, *Jéſuite*, aujourd'hui l'Abbé Roberti, un des plus illuſtres Poëtes de la Société ſupprimée, publia un Poëme en vers blancs, intitulé *la Comédie* ; dans lequel, parlant de ma réforme, & faiſant l'analyſe de quelques ſcenes de mes Pieces, il encourage ſes compatriotes & les miens à ſuivre l'exemple, & le ſyſtême de l'Auteur Vénitien.

Le *Comte Verri*, Milanois, ſuivit de près l'Abbé *Roberti*; il mit pour titre à ſon Ouvrage, *la Véritable Comédie*, fit les détails de mes Pieces qui lui parurent les meilleures, & les donna comme des modeles à ſuivre pour achever la réforme du Théâtre Italien.

Le Muſée d'Apollon, Poëme en vers *Martelliani* de ſon Excellence *Nicolas Berengan*, noble Vénitien, étoit encore plus conſidérable que les autres : cet Ouvrage très-bien fait, & décoré de notes ſavantes, fut extrêmement goûté du Public, & me fit un honneur infini.

D'autres Patriciens de Veniſe écrivirent en ma faveur à l'occaſion des diſputes qui s'échauffoient

toujours davantage: *Le Comte Gaſpar Gozzi*, homme de lettres, très-ſavant, Auteur de quelques Tragédies & de quelques Comédies Italiennes, prit auſſi mon parti, & m'honora par ſes poéſies de ſes éloges; & *le Comte Horace Arrighi Landini* de *Florence* trouva dignes de ſa Muſe Toſcane, les Ouvrages de l'Auteur Vénitien.

On voyoit tous les jours des compoſitions pour & contre; mais j'avois l'avantage que les perſonnes qui s'intéreſſoient à moi, étoient par leurs mœurs, par leurs talens, & par leur réputation les plus ſages & les plus conſidérés de l'Italie.

Je n'oublierai pas *M. Etienne Sugliaga en Garmoglieſi* de la ville de *Raguſe*, & actuellement Sécrétaire Royal & Impérial à Milan; cet homme très-ſavant, ce philoſophe eſtimable, ami chaud & intéreſſant, dont le cœur & la bourſe étoient toujours ouverts pour moi, cet homme enfin dont le talent & les mœurs étoient également reſpectables, entreprit de répondre aux traits ſatyriques qu'on lançoit contre moi, & ſa proſe vigoureuſe & éloquente faiſoit encore plus d'effet que le clinquant des vers & les images poétiques.

Un des articles ſur leſquels on m'attaquoit vivement, étoit celui de la pureté de la langue;

j'étois Vénitien, j'avois le désavantage d'avoir sucé avec le lait l'habitude d'un patois très-agréable, très-séduisant, mais qui n'étoit pas le Toscan.

J'appris par principes, & je cultivai avec la lecture le langage des bons Auteurs Italiens; mais les premieres impressions se reproduisent quelquefois malgré l'attention que l'on met à les éviter.

Je fis un voyage en Toscane, où je demeurai pendant quatre ans pour me rendre cette langue familiere, & je fis faire à Florence la premiere édition de mes Ouvrages, sous les yeux & sous la censure des savans du pays, pour les purger des défauts de langage: toutes mes précautions ne suffirent pas pour contenter les rigoristes; j'avois toujours manqué en quelque chose; on me reprochoit toujours le péché originel du Vénétianisme.

Parmi tant de vétilles ennuyeuses, je me rappellai un jour que *le Tasse* avoit été tracassé toute sa vie par les Académiciens de la Crusca, qui soutenoient que *la Jérusalem délivrée* n'avoit pas passé par le *Bluteau* qui fait l'emblême de leur Société.

J'étois dans mon cabinet, je tournai les yeux vers les douze volumes *in-quarto* des Ouvrages de cet Auteur; & je m'écriai; ah, mon Dieu!

faut-il être né en Toſcane pour oſer écrire en langue Italienne !

Je tombai machinalement ſur les cinq volumes du *Dictionnaire de la Cruſca* : j'y trouvai plus de ſix cens mots, & quantité d'expreſſions approuvées par l'Académie, & réprouvées par l'uſage : je parcourus quelques-uns des Auteurs anciens, qui ſont des textes de langue, & qu'on ne pourroit pas imiter aujourd'hui ſans reproche, & je finis par dire, il faut écrire en bon Italien, mais il faut écrire pour être compris dans tous les cantons de l'Italie : le Taſſe eut tort de réformer ſon Poëme pour plaire aux Académiciens de la Cruſca : *ſa Jéruſalem délivrée* eſt lue de tout le monde, & perſonne ne lit *ſa Jéruſalem conquiſe.*

J'avois perdu beaucoup de tems dans mes obſervations & dans mes recherches, mais je tirai parti de mon tems perdu ; je pris *le Taſſe* pour ſujet d'une nouvelle Comédie ; j'avois mis ſur la ſcene *Térence* & *Moliere* ; j'imaginai d'en faire autant du Taſſe, qui n'étoit pas étranger dans la claſſe dramatique ; ſon *Aminte* eſt un chef-d'œuvre ; ſon *Torriſmonde* eſt une Tragédie très-bien faite, & ſa Comédie des *Intrigues d'Amour* n'eſt pas un excellent Ouvrage, mais on y voit toujours la touche d'un homme de génie.

La vie du *Taſſe* fournit par elle-même des anecdotes intéreſſantes pour une Piece de Théâtre ; ſes Amours qui ont été la ſource de ſes malheurs, forment l'action principale de ma Comédie.

Tout le monde ſait que *le Taſſe* devint amoureux de la *Princeſſe Eléonore*, *ſœur d'Alphonſe d'Eſt*, *Duc de Ferrare* : le reſpect pour cette illuſtre maiſon qui regne encore en Italie, m'a fait changer dans ma Piece le grade de Princeſſe en celui d'une Marquiſe, maitreſſe du Duc, & attachée à la Princeſſe.

Il y avoit alors à la Cour de Ferrare deux autres Eléonores ; l'une étoit la femme d'un courtiſan appellé Dom Guerard, l'autre une Femme-de-Chambre de la Marquiſe ; je trouvai cette anecdote dans le Dictionnaire de Moréri ; ſi le fait n'eſt pas bien authentique pour l'hiſtoire, je le crois ſuffiſant pour une Comédie ; & il n'eſt pas extarordinaire que l'on rencontre en Italie trois noms pareils dans la même Cour, puiſque les Italiens s'appellent toujours par leurs noms de baptême.

Le Taſſe ouvre la ſcene en compoſant un Madrigal à la louange d'*Eléonore*. *Don Guerard*, vient le chercher de la part du Duc ; le *Taſſe* ſe rend aux ordres de ſon maître ; le courtiſan reſte ſeul ; il fouille dans les papiers de l'Auteur,

il trouve le Madrigal, il le lit, & croit qu'Eléonore sa femme est le sujet des vers & de la passion du Poëte.

Cet homme indiscret a l'imprudence de s'en plaindre, sa femme le croit, & n'en est pas fâchée ; & la Femme-de-Chambre qui est la troisieme Eléonore, a ses prétentions sur le Madrigal : le Duc n'en est pas la dupe ; il soupçonne la Marquise, & le Tasse est disgracié.

Tout ceux qui ont lu la vie de cet homme célebre, doivent savoir qu'il est originaire de Bergame, & que pendant un voyage de ses pere & mere, il étoit né à Sorento dans le Royaume de Naples ; ces deux Villes se disputoient l'honneur d'être la patrie du Tasse, & leurs prétentions étoient favorisées par leurs Souverains respectifs qui desiroient à l'envie de le posséder.

D'après ces disputes semblables à celles de la Grece sur la naissance d'*Homere*, j'introduisis dans ma Piece un *Vénitien* & un *Napolitain*, qui parlent l'un & l'autre le langage de leurs pays, & qui profitent du chagrin de leur prétendu compatriote pour l'engager à quitter Ferrare.

La rencontre de ces deux étrangers produit des scenes fort comiques & plaisantes ; la douceur du patois Vénitien & la prononciation

lourde & véhémente du Napolitain font un contraſte ſingulier & divertiſſant.

Je plaçai aſſez adroitement dans ce même Ouvrage un perſonnage Florentin, ſous le nom *del Cavaliere del fioco* (du Chevalier de la Houpe): ce n'étoit pas un Académicien *de la Cruſca*; j'avois trop de reſpect pour cette ſociété illuſtre & ſavante, pour expoſer un de ſes membres à la riſée du Public.

Le Chevalier de la Houpe, eſt un de ces rebuts de l'Académie, qui affectent le rigoriſme de la Langue Toſcane, & tombent dans l'abſurdité. Telle étoit la plus grande partie de ceux qui en vouloient à mon ſtyle.

Je ne comprends pas dans cette claſſe *les Granelloni*, Société Littéraire, établie ſous ce nom à Veniſe, & dont les Comtes Gozzi, freres, faiſoient de mon tems le principal ornement.

Le Taſſe tourmenté par l'amour, congédié par ſon maître, ennuyé par le Florentin, étoit prêt à quitter Ferrare, toujours indécis s'il céderoit aux ſollicitations du Vénitien, ou à celles du Napolitain.

Dans ces entrefaites arrive de *Rome* un homme, appellé *Patrice*, qui, au nom des Académies de cette Capitale du monde Chrétien,

invite le Taſſe à aller reçevoir dans le Capitole la couronne Poétique, dont avoit été honoré Pétraque. Le Taſſe préférant l'honneur à tout autre intérêt, accepte la propoſition ; il quitte le rivage du Po pour aller chercher ſa conſolation ſur le Tibre, & l'auroit trouvé, peut-être, ſi la mort n'eut pas tranché le fil de ſes jours & de ſes eſpérances.

Cette Piece eut un ſuccès ſi général & ſi conſtant, qu'elle fut placée par la voix publique dans le rang, je ne dirai pas des meilleures, mais des plus heureuſes de mes productions.

CHAPITRE XXXIII.

Avertissement sur les dates de mes Comédies. L'Egoïste, *Comédie en cinq Actes & en vers. Quelques mots sur cette Piece.* La Belle Sauvage, *Comédie en cinq Actes & en vers.* Le Carrefour, *Comédie en cinq Actes & en vers libres. Son brillant succès.* La Bonne Famille, *Comédie en trois Actes & en prose. Son médiocre succès.*

CONTINUANT à rendre compte de mes Pieces de l'année 1755, je trouve que *l'Amante di se stesso*, (l'Amant de soi-même, ou l'Egoïste), appartient à cette époque, & porte, dans une Edition étrangere, la date de l'année 1747; tems où j'écrivois pour le Théâtre Saint-Ange, & trois ans avant que je commençasse à employer les vers dans mes Comédies. J'avertis le lecteur, à cette occasion, de ne pas s'en rapporter aux dates de mes ouvrages imprimés, car elles sont presque toutes fautives.

C'est donc de *l'Egoïste* que je vais parler ac-

tuellement. Le Comte de l'Isle, qui est le Protagoniste de la Piece, ouvre la scene avec *il Signor Alberto*; ils prennent du chocolat ensemble; & tout en causant, ils font connoître le caractere du *Comte*.

C'est un jeune homme de qualité qui a de l'esprit, qui aime tout ce qui est aimable dans le monde, mais tâche de jouir sans peine, & ne se laisse affecter de rien.

Il agit, dans la Piece, en conséquence de ses principes; il est logé chez un de ses amis à la campagne; il y a des dames, il fait sa cour tantôt à l'une, tantôt à l'autre, & pour peu qu'il se voie compromis ou tracassé, il se retire sur le-champ.

Le Comte est seul de sa famille, il est riche. On voudroit le marier, il ne craint pas le mariage; il se propose d'être bon époux ou bon ami, il ne gênera pas sa femme, mais il ne veux pas être gêné.

Il y a, dans le château de Monte-Rotondo, où se passe la scene, une demoiselle de qualité, appellée *Donna Bianca*, qui paroît au Comte un objet digne de son attention, & dont les qualités personnelles lui paroissent analogues à sa façon de penser. Les amis communs s'en mêlent, & le mariage se fait.

Cette Piece eut assez de succès, & fut placée dans la seconde classe de mes Comédies.

Je fis paroître, quelques jours après, *la Bella Selvaggia*, (la Belle Sauvage) Piece dont le fond existe dans les voyages de l'Abbé *Prévôt*.

Les Espagnols font la découverte d'une nouvelle isle de la *Guiane*, dans l'Amérique Méridionale. *Delmire*, fille de *Camour* & Amante de *Zadir*, tombe, avec les autres Sauvages, au pouvoir des Européens. *Don Ximenès*, Commandant Espagnol, jette les yeux sur Delmire, il la trouve jolie, & veut s'en emparer.

La Sauvage amoureuse préfere la mort à la privation de son amant; elle défend ses droits; la force l'emporte sur la justice; elle pleure; les larmes de la beauté attendrissent le cœur de l'Espagnol : celui-ci renonce à ses prétentions, en faveur de l'amour vertueux. On voit bien que c'est une Piece romanesque.

Elle eut cependant un succès étonnant. L'intérêt y étoit bien soutenu, & j'avois trouvé du comique sur la riviere des *Amazones*.

Il y avoit, dans les deux Pieces dont je viens de parler, plus d'intérêt que d'amusement; il falloit égayer la scene, & je donnai, pour la fin de l'automne, une Comédie Vénitienne, en vers libres, intitulée *il Campiello*, (le Carrefour); c'est une de ces Pieces que les Romains appelloient *Tabernariæ*, & que nous dirions *Populaires* ou *Poissardes*.

Ce *Campiello*, qui eſt le lieu de la ſcene, & qui ne change point, eſt entouré de petites maiſons habitées par des gens du peuple : on y joue, on y danſe, on y fait du tapage ; tantôt c'eſt le rendez-vous de la gaieté, tantôt c'eſt le théâtre des diſputes.

La ſcene s'ouvre par une eſpece de Loterie, appellée *la Venturina*, (la petite fortune). Un jeune homme vient dans ce carrefour avec un panier rempli de jolies pieces de fayence ; il s'annonce par ſon cri ordinaire & connu ; les jeunes filles & les vieilles meres paroiſſent aux portes, aux fenêtres, aux petites terraſſes.

Le petit Marchand tient un ſac à la main ; il fait tirer à chacune des concurrentes une boule pour une petite ſomme, & le lot eſt une piece de fayence. Les femmes raſſemblées ne peuvent manquer de diſputer ; chacune veut être la premiere ; chacune veut choiſir la piece gagnée ; chacune vante ſes droits de préférence ; le public apprend, par cette diſpute, les noms, les états, les défauts, les caracteres & les intrigues de ces voiſines bavardes.

Les jeunes filles ont chacune leur amant ; la jalouſie les tracaſſe, la médiſance les brouille, l'amour les raccommode. Il y a des incidens ſinguliers, beaucoup de comique, beaucoup de gaieté, & une morale adaptée au genre des

personnes dont il s'agit, & qui peut s'appliquer aux femmes de toute condition.

Le *Campiello* a fait le plus grand plaisir. Tout étoit pris dans le bas peuple, mais tout étoit d'une vérité que tout le monde connoissoit, & les grands aussi bien que les petits en furent contens; car j'avois accoutumé mes spectateurs à préférer la simplicité au clinquant, & la nature aux efforts de l'imagination.

A une Piece gaie, je fis succéder une Piece morale, dont le titre étoit *la Buona Famiglia*, (la Bonne Famille). C'est de mes Comédies la plus utile peut-être pour la société; elle a été goûtée & applaudie par les gens raisonnables, par les bons ménages, par des peres sages, par des meres prudentes; mais comme ce n'est pas cette classe d'hommes & de femmes qui font la fortune des Spectacles, elle eut peu de représentations, & elle fut plus souvent jouée dans des maisons particulieres, que sur les Théâtres publics.

Cette Bonne Famille est composée du pere, de la mere, de deux enfans & du grand pere. C'est le ménage le plus doux, le plus sage, le plus vertueux; la paix y regne, & la concorde fait son bonheur.

Il y a dans la même maison des voisins dangereux. Une femme folle & un mari libertin;

les mauvais gâtent les bons, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine & beaucoup de patience, que le ſage & reſpectable vieillard ramene ſes enfans dans le ſentier de la vertu qu'ils avoient abandonné.

Cette Comédie eſt en proſe ; elle n'eſt pas longue ; pour peu qu'un étranger ſache l'Italien, il pourra la lire ſans difficulté. Mais *la Bonne Famille* qui n'eut pas grand bonheur ſur la ſcene, ne ſera peut-être pas plus heureuſe à la lecture, & je n'en donnerai pas même l'extrait, de crainte qu'on ne diſe que c'eſt une *Capucinade*.

CHAPITRE XXXIV.

Connoiſſance de Madame du Boccage *faite à Veniſe. Quelques mots ſur cette Dame reſpectable & ſur ſes Ouvrages.* La Dalmate, *Comédie en cinq Actes & en vers. Son heureux ſuccès.* I Ruſteghi, (*les Ruſtres*) *Comédie Vénitienne en trois Actes & en proſe. Son analyſe & ſon ſuccès.*

DANS l'année 1757, j'eus l'honneur de faire la connoiſſance à Veniſe de *Madame du Boccage.*

Cette Sapho Pariſienne, auſſi aimable que ſavante, honoroit alors de ſa préſence ma Patrie, & recevoit les hommages qui étoient dus à ſes talens & à ſa modeſtie.

Je dus ce bonheur au noble Vénitien Farſetti, qui, donnant à dîner à l'imitatrice de *Milton*, ne crut pas indigne de ſa ſociété un écolier de Moliere; c'eſt Madame *du Boccage* elle-même qui fait mention de cette journée dans ſa dix-huitieme lettre ſur l'Italie.

Sa converſation douce & inſtructive, fut pour moi le prélude de la ſatisfaction que devoit me cauſer un jour le ſéjour de Paris, & ſa vue m'inſpira ſur-le-champ l'idée d'un Ouvrage Théâtral qui réuſſit à merveille, & me fit un honneur infini.

J'avois lu les *Amazones* de Madame du Boccage : j'imaginai une Piece à-peu-près du même genre; mais elle avoit choiſi les Héroïnes du Termodonte pour ſujet d'une Tragédie, & je pris une femme courageuſe & ſenſible de la Dalmatie pour le ſujet d'une Tragi-Comédie, que j'intitulai la *Dalmatina*; (la Dalmate).

Les Vénitiens font le plus grand cas des Dalmates, qui étant limitrophes du Turc, défendent leurs biens, & garantiſſent en même tems les droits de leurs Souverains.

C'eſt de cette nation que la République tire l'élite de ſes Troupes, & c'eſt parmi les femmes de ce peuple courageux que je choiſis l'Héroïne de mon Drame.

Zandira, accompagnée de ſon pere, s'embarque ſur un vaiſſeau Marchand pour aller trouver *Radovich* qu'elle ne connoiſſoit pas, mais qui lui étoit deſtiné pour époux. Un gros vent les jette vers les côtes de l'Afrique; il ſont attaqués par les Barbareſques; le pere ſuccombe au poids de ſon âge, & à la combinaiſon des

déſaſtres qu'il venoit d'eſſuyer, la fille tombe dans l'eſclavage, & eſt amenée à *Tetuan*.

Il y avoit dans le navire un jeune Grec, appellé *Liſaure*, que *Zandira* regardoit avec amitié; elle avoit perdu l'eſpérance d'être à celui qui auroit dû la poſſéder; elle ne l'avoit jamais vu; & elle crut pouvoir céder aux ſollicitations du jeune homme, qui, prévenu de l'averſion nationale des Dalmates pour les Grecs, s'étoit annoncé comme un citoyen de la ville de *Spalatro*, capitale de la Dalmatie Vénitienne.

Radovich, inſtruit de la captivité de ſa prétendue, va à *Tétuan* pour la racheter; Zandira, ſans connoître ſon libérateur, proteſte hautement qu'elle ne ſortira pas d'eſclavage, ſi *Liſaure* n'eſt pas délivré en même tems & avec elle.

Le Dalmate voit ſa prétendue; il la trouve à ſon gré, il en eſt enchanté, il lui pardonne un attachement qu'il ſuppoſe innocent pour un malheureux de ſa nation, & il conſent de le racheter.

Ce Grec eſt un homme perfide; il venoit de tromper une de ſes compatriotes, il vouloit abuſer de la bonne foi de ſa nouvelle amante, & de la généroſité de ſon bienfaiteur.

Hibraim, Alcaïde de *Tétuan*, reçoit le prix

convenu, & donne la liberté aux Esclaves; mais *Ali*, ce corsaire Barbaresque, dont Zandira étoit devenu Esclave par droit de conquête, & qu'il réservoit pour son serrail, trouve mauvais que l'Alcaïde en ait disposé sans son consentement, il trouve sa proie qui étoit prête à lui échapper, il l'enleve, & la force à suivre ses pas.

Radovich & *Lisaure* poursuivent le ravisseur; ils le rejoignent, ils l'attaquent: *Ali* a du monde avec lui, il se défend; les sabres sont en l'air; Zandira trouve parmi les arbres une hache de Bucheron; elle fait de son côté des prodiges de valeur; le Corsaire tombe, & pendant que *Radovich* poursuit les Turcs, *Lisaure* s'empare de Zandira, & tâche de l'enlever.

Ellle se défend jusqu'au retour de Radovich, à qui elle cache par prudence l'action indigne du Grec; mais ce nouvel attentat la révolte de maniere que *Lisaure* lui devient odieux.

Ils sont tous arrêtés par l'ordre de l'Alcaïde, qui veut être instruit de ce qui s'étoit passé. Il trouve qu'*Ali* avoit mérité la mort; il donne raison aux Européens, & prouve qu'il existe en Afrique au moins autant de justice & d'équité qu'en Europe.

Lisaure est démasqué; Radovich lui pardonne; il va partir avec son épouse; & la Piece finit à la plus grande satisfaction du Public.

La Salle étoit pleine ce jour-là de Dalmates ; ils furent si contens de moi, qu'ils me comblerent d'éloges & de présens ; mais ce qui me flatta davantage, ce fut d'avoir plu à mon ami *Sciugliaga*, qui fait honneur à cette illustre Nation.

Après une Piece de haut comique qui avoit fait grand plaisir ; j'en donnai une Vénitienne qui, loin de réfroidir le Théâtre, l'échauffa de maniere, qu'elle seule remplit notre Spectacle tout le reste de l'automne. *I Rusteghi*, (les Rustres) ; c'étoit le titre de cette Comédie.

Ce sont quatre Bourgeois de la ville de Venise, du même état, de la même fortune, & tous les quatre du même caractere, hommes difficiles, farouches, qui suivent les usages de l'ancien tems, & détestent les modes, les plaisirs, & les sociétés du siecle.

Cette conformité de caractere, au lieu de répandre la monotomie dans la Piece, forme un tableau tout-à-fait nouveau & fort plaisant ; car chacun d'eux se montre avec des nuances particulieres, & j'ai prouvé par cette expérience, que les caracteres sont inépuisables.

C'est l'éducation, ce sont les différentes habitudes, & les positions différentes, qui font voir les hommes du même caractere, sous des aspects diversifiés.

Les femmes, par exemple, contribuent infiniment à radoucir la rudeſſe de leurs maris, ou à les rendre plus ridicules.

Il y a trois de mes Ruſtres qui ſont mariés. *Marguerite*, femme acariâtre, colere, entêtée, rend *Leonard*, ſon mari, inſupportable. Marine avec ſa ſtupidité, ne peut rien gagner ſur l'eſprit de *Simon*, ſon époux; & Félicité prévenante & adroite, fait de *Cancian* tout ce qu'elle veut, & le fait flatter, de maniere que, tout Sauvage qu'il eſt, il n'a rien à lui refuſer.

Elle parvient même à faire ſupporter à ſon mari qu'elle voye, & qu'elle reçoive chez elle le *Comte Richard*. *Cancian*, qui d'un côté eſt gourmandé par les Ruſtres ſes camarades, & de l'autre eſt maitriſé par ſa femme, & qui voudroit être le complaiſant de l'une, ſans ſe ſéparer de la ſociété des autres, eſt le perſonnage le plus comique de la Piece; il réunit en lui le ridicule de l'auſtérité, & celui de la foibleſſe.

Félicité ne borne pas ſon ambition à apprivoiſer ſon mari; elle en veut à toute la compagnie des Ruſtres. Il s'agit de marier la fille de Léonard & de Marguerite, avec le fils de Maurice, qui fait le quatrieme original de la Comédie.

Les peres des prétendus arrangent le mariage

des jeunes gens à l'ancienne mode. *Cancian* qui doit être de la nôce en fait part à ſa femme qui eſt priée d'aſſiſter à la cérémonie. Félicité va chez les uns & chez les autres ; elle dit tant, & elle fait ſi bien, que l'appareil eſt changé. Il y aura bon dîner, bon ſouper, un bal, & le Comte Richard ſera de la partie. Les Ruſtres qui y conſentent, en ſont eux-mêmes étonnés, & ſont obligés d'avouer que Félicité a de l'eſprit.

Elle eſt foncierement ſage & honnête ; elle ne cherche qu'à leur inſpirer le charme d'une douce ſociété.

Elle a beaucoup gagné ſur la groſſiereté des amis de ſon mari, ſon ménage ne ſera plus inquiété, & elle jouira du plaiſir d'avoir civiliſé ſon époux.

La morale de cette piece n'eſt pas extrêmement néceſſaire dans les tems où nous ſommes; il n'y a guere de ces adorateurs de l'ancienne ſimplicité.

Cependant il y a des hommes qui jouent les difficiles dans leurs ménages, & font les aimables par tout ailleurs ; je les plains s'ils ont à faire à une femme qui reſſemble à Marine ; encore plus s'ils en ont une comme Marguerite, & je leur en ſouhaite une qui reſſemble à Félicité.

CHAPITRE XXXV.

Le Riche assiégé, *Comédie en trois Actes, en prose. Son succès.* La Veuve femme d'esprit, *Comédie en cinq Actes, en vers, tirée des Contes Moraux de M.* Marmontel. *Quelques mots sur cet Auteur.* La Gouvernante, *Comédie en trois Actes, en prose.* Les Partisans du Plaisir, *Piece Vénitienne en cinq actes, en vers. Son brillant succès.*

NE commenceriez-vous pas, mon cher lecteur, à vous ennuyer de cette collection immense d'extraits, d'abrégés, de sujets de Comédies? Pour parler vrai, je me sens las & fatigué moi même; mais je manquerois à mon engagement, si je ne rendois pas compte de la totalité de mes ouvrages, & on ne reconnoîtroit pas, en parcourant les différentes Editions de mon Théâtre, les Pieces qui m'appartiennent, & celles que mal-à-propos quelques Editeurs m'ont attribuées.

Souffrez donc de grace le reste de cette lon-

güe, kirielle ; je vais me dépêcher avec toute la célérité possible. Voici une bonne paquotille de sujets dont les extraits ne seront pas bien longs.

Il Ricco insidiato, (le Riche assiégé). Le Comte *Horace*, d'une très-médiocre fortune, se trouve tout d'un coup par la mort de son oncle, riche de cinquante mille livres de rente, & maître d'un coffre-fort considérable.

Le Comte est chéri, flatté, prévenu ; tout le monde est son ami ; il s'apperçoit qu'on le trompe ; il veut s'en assurer ; il fait paroître un faux testament de son oncle, qui le prive de la succession. Tout le monde l'abandonne : il ouvre les yeux, il garde les bons amis, il congédie les flatteurs, & se marie à une Demoiselle dont l'amour & la constance venoient d'être éprouvés.

Le voilà riche plus que jamais, véritablement riche, puisqu'il s'arrange de maniere à conserver son bien, & à en jouir avec tranquillité.

Cette Piece fut extrêmement goûtée & applaudie. Voyons l'autre qui la suivit de près.

J'avois lu, étant à Parme, le Mercure de France ; c'étoit alors M. *Marmontel* qui le faisoit, & cet Auteur très-connu dans la République des lettres, & Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, rendoit le Mercure très-amusant, & fort intéressant par ses Contes moraux pleins de goût & d'imagination.

Le Scrupule, ou *l'Amour mécontent de lui-même*, étoit un de ſes Contes qui me plaiſoient le plus : je trouvois le ſujet ſuſceptible d'être mis au Théâtre, & j'en fis une Comédie *la Vedova ſpiritoſa*, (la Veuve femme d'eſprit), qui eut un ſuccès très-brillant & très-ſuivi.

Je n'en donnerai pas l'extrait ; parce que les Contes de M. Marmontel ſont entre les mains de tout le monde, & on trouvera *le Scrupule* dans le premier volume de ce *Recueil précieux*.

Je m'étendrai peu ſur la Piece ſuivante, qui, par raiſon de ſa foibleſſe, n'en mérite pas la peine; c'eſt *la Donna di Governo*, (la Gouvernante, ou plutôt la Femme de ménage).

Il n'y a rien de ſi commun & rien de moins intéreſſant que ces eſpeces de *ſervantes maitreſſes*, qui trompent leurs maîtres pour entretenir leurs amans. La Soubrette qui étoit un aſſez bon perſonnage, crut ſe voir jouée elle-même dans ſon rôle ; elle avoit quelques raiſons peut être pour le croire : ſa mauvaiſe humeur la rendoit mauſſade, ridicule; & ſoit par la faute du fond ou par celle de l'exécution, la Piece tomba à la premiere repréſentation, & elle fut retirée ſur-le-champ.

Une Comédie Vénitienne releva immédiatement après le Théâtre ; c'étoit *i Morbinoſi*; le

mot *morbin*, en langage Vénitien, ſignifie *gaieté*, *amuſement*, *partie de plaiſir*. On pourroit dire *i morbinoſi*, en François : gens de bonne humeur, partiſans de la joie.

Le fond de la Piece étoit hiſtorique ; un de ces hommes enjoués propoſa un *piquenique* dans un jardin de l'iſlle de la *Zueca*, à très-peu de diſtance de Veniſe. Il raſſembla une ſociété de cent vingt compagnons, & j'étois du nombre.

Nous étions tous à la même table, très-bien ſervis, avec un ordre admirable, avec une préciſion étonnante. Il n'y avoit pas de femmes au dîner ; mais il nous en arriva beaucoup entre le deſſert & le café. Il y eut un bal charmant, & nous y paſsâmes la nuit fort agréablement.

Le ſujet de cette Piece n'étoit qu'une fête ; mais il falloit l'enjoliver avec des anecdotes intéreſſantes & des caracteres comiques. J'en trouvai dans notre ſociété, & ſans bleſſer perſonne, je tâchai d'en tirer parti.

La Piece fut extrémement goûtée : j'avois, à la premiere repréſentation, deux ou trois cens perſonnes intéreſſées à l'applaudir ; elle ne pouvoit pas manquer de réuſſir, & elle fit la clôture de l'année.

Dans le carême ſuivant, je reçus une lettre de Rome. Le Comte *** ſe trouvoit engagé à

ſoutenir, dans cette Capitale, le Théâtre de *Tordinona*; il avoit jetté les yeux ſur moi; il me demandoit des Pieces pour ſes Comédiens, & m'invitoit à y aller moi-même pour les diriger.

Je n'avois pas encore été à Rome : les conditions qu'on me propoſoit étoient très-honorables. Pouvois-je me refuſer à une occaſion ſi favorable & ſi avantageuſe ?

Je ne pouvois cependant m'y engager ſans l'aveu du Patricien qui m'avoit confié l'intérêt de ſon Théâtre à Veniſe. Je lui fis part du projet; je l'aſſurai que je n'aurois pas laiſſé manquer de nouveautés ſes Comédiens. Il y conſentit ſans difficulté, & en marqua même beaucoup de ſatisfaction.

J'acceptai donc l'invitation, & je demandai des renſeignemens ſur le local de la ſalle de *Tordinona*, & ſur les Acteurs de ce Spectacle.

L'homme qui étoit chargé de ma correſpondance, ne me dit rien ſur ces deux articles qui me paroiſſoient intéreſſans : il imaginoit qu'en arrivant à Rome, j'aurois ſoufflé des Comédies comme on ſouffle des verres à boire; il me prévint ſeulement qu'il avoit eu ſoin de me louer un joli appartement dans le meilleur quartier de Rome, chez un Abbé fort poli & fort

honnête, qui étoit dans le cas de me rendre, par ses connoissances, le séjour de Rome encore plus agréable & plus intéressant.

J'acceptai la proposition; & ne pouvant rien faire pour les Acteurs de Rome que je ne connoissois pas, j'employai mon tems pour les Comédiens de Venise.

CHAPITRE XXXVI.

Seconde Lettre de Rome. Mon départ pour cette ville avec ma femme. Vue de Loret. *Quelques obſervations ſur ce Sanctuaire & ſur ſes richeſſes. Mon arrivée à Rome. Entrevue avec M. le Comte *** & ſes Comédiens.*

JE ſavois que depuis quelques années on donnoit à Rome mes Comédies ſur le Théâtre *Capranica*, & qu'elles y étoient applaudies auſſi bien qu'à Veniſe.

J'allois donc lutter contre moi-même, & je voulois faire en ſorte, que ma préſence & mes ſoins fiſſent donner la préférence au nouveau Spectacle qui devoit s'ouvrir ſous ma direction.

Je n'avois jamais haſardé mes Ouvrages ſans connoître les Acteurs, qui devoient les exécuter, & j'écrivis de nouveau pour être inſtruit du caractere & de l'aptitude des Comédiens qu'on m'avoit deſtinés.

On me manda en réponſe que M. le Comte *** ne connoiſſoit pas lui-même ſes Acteurs, dont la plus grande partie étoit composée de Napolitains, qui ne ſe rendoient à Rome qu'à la fin du mois de Novembre.

On me marquoit dans la même Lettre que M. le Comte ne me demandoit pas des Pieces nouvelles, que je pouvois apporter avec moi celles que j'avois composées dernierement pour Veniſe ; que je verrois, que j'examinerois la Troupe moi-même, & qu'on pouvoit en un mois de tems ſe mettre en état de faire l'ouverture de ſon Spectacle.

Au commencement du mois d'Octobre, je m'embarquai avec ma femme ; je ne voulois pas aller ſeul, & je ne pouvois pas avoir une compagnie plus agréable pour moi. Nous allâmes d'abord à *Bologne* ; c'eſt là où l'on choiſit la route pour Rome, entre celle de *Florence* & celle de *Loret*. Je préférai cette derniere pour ſatisfaire en même-tems à la dévotion & à la curioſité.

On ne peut rien voir de plus riche que le tréſor de Notre-Dame de Loret. Tous les voyageurs en parlent avec admiration, & tout le monde connoît ce Temple magnifique, & cette Chapelle miraculeuſe. Je ne faiſois en

parcourant ces merveilles, que vérifier ſur les lieux ce que j'avois admiré de loin.

J'ai tout vu, j'ai tout examiné juſqu'aux caves ; il n'eſt pas poſſible d'en voir de plus vaſtes & de mieux bâties ; ce ſont des réſervoirs immenſes de bons vins pour l'uſage d'un monde infini de Prêtres, de Deſſervans, de Pénitenciers, de voyageurs, de Pélerins, de domeſtiques & de fainéans, & cela prouve l'immenſité des biens fonds que la piété chrétienne a conſacré à la dévotion des étrangers, & à l'aiſance des habitans.

La petite ville de Loret a l'apparence d'une foire perpétuelle de chapelets, de médailles & d'images.

Il ſemble que tous ceux qui traverſent cette contrée, ſoient dans le devoir d'acheter de cette pieuſe marchandiſe, pour en régaler les étrangers.

En faiſant auſſi ma proviſion, comme les autres, je m'amuſois à queſtionner mon marchand ſur l'utilité de ſon commerce. Hélas! Monſieur, me dit-il, il fut un tems où par la grace de la *bonne Vierge Marie*, ceux de notre état faiſoient des fortunes rapides ; mais depuis quelques années la Mere de Dieu irritée par nos péchés, nous a abandonnés ; le débit va tous

les jours en diminuant, nous ne faiſons plus que vivoter, & ſans les Vénitiens nous ſerions forcés de fermer boutique.

Mes paquets bien arrangés, bien ficelés, le marchand me préſente ſon mémoire en conſcience. Je le paye ſans beaucoup marchander; le bon-homme fait un ſigne de croix avec l'argent que je lui avois donné, & je m'en vais très-édifié.

Je fis voir à l'Abbé *Toni* de Loret, à qui j'avois été recommandé, la pacotille que je venois d'acheter, & j'appris que le marchand m'avoit reconnu pour Vénitien, & m'avoit fait payer la marchandiſe un tiers au-delà de ſon prix ordinaire. Il étoit tard, j'étois preſſé de partir, je n'eus pas le tems d'aller prouver à mon dévot qu'il étoit un frippon.

Je reprends ma route pour Rome; j'arrive dans cette Capitale, & je fais part à M. le Comte *** de mon arrivée.

Il m'envoie le lendemain ſon valet-de-chambre. Il me prie à dîner chez lui; il y avoit un carroſſe à ma porte pour m'y conduire; je m'habille, je m'y rends, & j'y trouve tous les Comédiens raſſemblés.

Après les cérémonies d'uſage, je m'adreſſe à celui qui étoit plus près de moi, & je lui

demande quel étoit son emploi. Monsieur, me dit-il, d'un air d'importance, je joue le Polichinel. Comment, Monsieur, lui dis-je, le Polichinel ! en langage Napolitain ? Oui, Monsieur, reprend il, de même que vos Arlequins parlent le Bergamasque ou le Vénitien ; il y a dix ans que, sans me vanter, je fais les plaisirs de Rome ; M. Francisco, que voici, joue *La Popa*, (la Soubrette), & M. Petrillo que voilà joue les meres & les raisonneuses, & nous avons soutenu pendant dix ans le Théâtre de *Tordinona*.

Les bras me tombent ; je regarde M. le Comte qui étoit aussi embarrassé que moi. Je m'apperçois trop tard, me dit-il, de l'inconvénient ; tâchons d'y remédier s'il est possible. Je fais entendre aux Acteurs Napolitains & Romains, que depuis quelque tems les masques n'étoient plus employés dans mes Pieces. Et bien, ne vous fâchez pas, Monsieur, dit le célebre *Polichinel*, nous ne sommes pas des marionettes, nous avons assez d'esprit & assez de mémoire ; voyons, de quoi s'agit-il ?

Je tire de ma poche la Comédie que je leur avois destinée, & j'offre d'en faire la lecture. Tout le monde se range ; je lis *la Veuve, Femme d'esprit*. La Comédie plaît infiniment à M. le

Comte ; les Comédiens n'ofant pas dire, peut-être, ce qu'ils penfoient, s'en rapportent à celui qui étoit le maître du choix des Pieces. La copie des rôles eft ordonnée fur-le-champ ; les Comédiens s'en vont. Nous nous mettons à table, & je ne cache pas à M. le Comte la crainte que j'avois que nous n'euffions fait une fottife, lui en m'appellant à Rome, & moi en y étant venu.

CHAPITRE XXXVII.

Ma premiere visite au Cardinal Neveu. *Ma présentation au Saint Pere. Mon étourderie. Offre généreuse du Cardinal* Porto-Carrero, *& de l'Ambassadeur de Venise. Quelques mots sur Saint Pierre de Rome. Caractere de mon hôte. Ses attentions pour moi.*

PENDANT que les Comédiens alloient se mettre en état de répéter leurs rôles, je ne pensai plus qu'à voir Rome, & ceux à qui j'étois recommandé : j'avois une lettre du Ministre de Parme pour le Cardinal *Porto-Carrero*, Ambassadeur d'Espagne, & une du Prince *Rezzonico*, neveu du Pape régnant, pour le Cardinal *Charles Rezzonico* son frere.

Je commençai par présenter cette derniere au Cardinal *Padrone* qui me reçut avec bonté, & avec cette même familiarité dont j'étois honoré par ses illustres parens de Venise : il ne tarda pas à me procurer la visite de *Sa Sainteté*, & je lui fus présenté quelques jours après

tout ſeul, & dans ſon cabinet de retraite, faveur qui n'eſt pas ordinaire !

Ce Pontife Vénitien que j'avois eu l'honneur de connoître dans ſa ville épiſcopale de Padoue, & dont ma Muſe avoit chanté l'exaltation, me fit l'accueil le plus gracieux; il m'entretint pendant trois quarts-d'heure, me parlant toujours de ſes neveux & de ſes nieces, charmé des nouvelles que j'étois dans le cas de lui en donner.

Sa Sainteté toucha à la ſonnette qui étoit ſur ſa table; c'étoit pour moi le ſignal de partir: je faiſois en m'en allant des révérences, des remerciemens; le Saint Pere ne paroiſſoit pas ſatisfait; il remuoit ſes pieds, ſes bras, il touſſoit, il me regardoit, & ne diſoit rien. Quelle étourderie de ma part! enchanté, pénétré de l'honneur que je venois de recevoir, j'avois oublié de baiſer le pied du Succeſſeur de Saint Pierre; je reviens enfin de ma diſtraction; je me proſterne; Clément XIII me comble de bénédictions, & je pars mortifié de ma bêtiſe, & édifié de ſon indulgence.

Je continuai pendant pluſieurs jours mes viſites; le Cardinal Porto-Correro m'offrit un couvert à ſa table, & un carroſſe à mes ordres; Son Excellence le Chevalier *Correro*, Ambaſſadeur de Veniſe, me fit les mêmes offres, &

j'en profitai, ſur-tout des voitures qui ſont auſſi néceſſaires à Rome qu'à Paris.

Je voyois des Cardinaux, des Princes, des Princeſſes, des Miniſtres étrangers; & auſſi-tôt que j'avois été reçu, j'étois viſité le lendemain par les Valets-de-pied qui venoient me complimenter ſur mon arrivée, & il falloit donner aux uns trois *Paules*, à d'autres dix, ſelon le rang de leurs maîtres, & à ceux du Pape trois ſequins; c'eſt l'uſage du pays; le prix eſt fait, il n'y a pas à marchander.

En faiſant mes viſites, je ne manquois pas de parcourir en même tems les monumens précieux de cette Ville, autrefois la Capitale du monde, & aujourd'hui le ſiege dominant de la Religion Catholique.

Je ne parlerai pas des chefs-d'œuvre qui ſont connus de tout le monde; je me bornerai uniquement à rappeller ici l'effet que produiſit ſur mon eſprit & ſur mes ſens la vue de Saint Pierre de Rome.

J'avois cinquante-deux ans quand je vis ce temple pour la premiere fois; depuis l'âge de la raiſon juſqu'à ce tems-là j'en avois entendu parler avec enthouſiaſme; j'avois parcouru les hiſtoriens & les voyageurs qui en font des deſcriptions exactes & des détails raiſonnés; je crus qu'en le voyant moi-même, la prévention auroit

diminué la ſurpriſe; au contraire, tout ce que j'avois entendu étoit au-deſſous de ce que je voyois; tout ce qui me paroiſſoit exagéré de loin, grandiſſoit infiniment à mes yeux; je ne ſuis pas connoiſſeur en architecture, & je n'irai pas étudier les termes de l'art pour expliquer le charme que j'éprouvai; mais je ſuis ſûr que c'étoit l'effet de l'exactitude des proportions dans ſon immenſe étendue.

Autant les objets de conſtruction & d'ornement attirent l'admiration, autant le ſanctuaire de cette baſilique excite la dévotion.

C'eſt dans les ſouterreins du Maître-Autel que repoſent les corps *de Saint-Pierre & de Saint Paul*, & les Romains qui ne ſont en général rien moins que dévots, ne ceſſent de s'y rendre fréquemment en témoignage de leur vénération pour les Princes des Apôtres.

Mon hôte, par exemple, n'auroit pas manqué pour tout l'or du monde d'aller tous les jours faire ſa priere à la Cathédrale; il aimoit les plaiſirs, il rentroit chez lui quelquefois à minuit, il ſe ſouvenoit qu'il n'avoit pas viſité ſes Patrons; il demeuroit dans un quartier très-éloigné de Saint Pierre; c'étoit égal, il y alloit toujours, il faiſoit ſa priere à la porte, & revenoit content.

Il faut que je faſſe connoître à mon lecteur

cet homme qui avoit quelques ſingularités, mais qui avoit un cœur excellent & une ſincérité ſans égale.

C'étoit l'Abbé *** correſpondant de pluſieurs Evêques d'Allemagne pour les affaires *de la datterie*; il m'avoit loué un appartement de quatre pieces, avec huit croiſées de front ſur la plus belle rue de Rome, appellé *le Cours*, où tout le monde ſe raſſembloit pour les courſes de chevaux barbes, & pour jouir des maſques dans les jours gras.

L'Abbé *** avoit une femme & une fille charmantes; il n'étoit pas riche, mais il faiſoit bonne chere, & je me mis en penſion chez lui: il y avoit tous les jours un plat ſur ſa table qu'il avoit fait lui-même, & il ne manquoit jamais d'annoncer aux convives, *que c'etoit un plat pour M. l'Avocat Goldoni, fait par les mains de ſon ſerviteur* *** & ajoutant que *perſonne n'y toucheroit ſans la permiſſion de M. l'Avocat.*

Il donnoit chez lui des concerts; Mademoiſelle *** chantoit à ravir, & elle étoit ſecondée par des voix & par des inſtrumens du premier mérite dont Rome abonde dans toutes les claſſes & dans tous les rangs.

C'étoit toujours, au dire de mon cher Abbé, *pour M. l'Avocat Goldoni* que ces parties de

plaiſirs étoient ordonnées, & je ne pouvois lui cauſer de plus grand chagrin qu'en allant dîner en Ville, ou paſſer la ſoirée dans quelqu'autre maiſon.

Un jour en rentrant chez lui, & apprenant que je ne dînois pas, il ſe donna au diable, il gronda ma femme ; perſonne ne mangera, dit-il, du plat que j'avois fait pour M. l'Avocat Goldoni ; il entre dans ſa cuiſine, il regarde d'un air affligé le mets délicieux qu'il avoit fait lui-même avec tant de plaiſir, avec tant de ſoin ; la colere le gagne, il jette la caſſerole dans la cour. Je rentre le ſoir ; l'Abbé étoit couché, il ne voulut pas me voir, tout le monde rioit, & j'en étois fâché ; mais le domeſtique me remit le billet d'invitation pour aller le lendemain à la répétition de ma Piece ; cela m'intéreſſoit davantage ; j'oubliai l'Abbé dans l'inſtant, & je dormis fort tranquille.

CHAPITRE XXXVIII.

Premiere répétition de la Veuve, Femme d'esprit. *Mauvais prélude. Chute de cette Piece.* Bouranello, *fameux Musicien, tombe le même jour au Théâtre d'*Aliberti. *Singularité du Parterre de Rome. Mon nouvel arrangement avec le Comte ***. Heureux succès de mes Pieces au Théâtre* Capranica. Pamela maritata, (*Pamele mariée*), *Comédie en trois Actes, en prose, composée pour les Acteurs de ce Spectacle.*

JE me rends chez M. le Comte ***, pour assister à la répétition de ma Piece : les Comédiens s'y trouvent : ils avoient étudié leurs rôles, ils les savoient par cœur. J'étois édifié de leur attention, & je me proposois de seconder leur zele & de les aider de toutes mes forces. On commence ; *Donna Placida* & *Donna Luigia* ; c'étoient deux jeunes Romains, un garçon Perruquier & un Apprentif Menuisier.

Oh Ciel ! quelle déclamation chargée ! quelle gaucherie dans les mouvemens ! point de vérité, point d'intelligence ; je parle en général sur le mauvais goût de leur déclamation. Le *Polichinel* qui étoit toujours l'orateur de la Troupe, me dit fort lestement : chacun a sa maniere, Monsieur, & celle ci est la nôtre.

Je prends mon parti, je ne dis plus rien : je leur fais observer seulement que la Piece me paroissoit trop longue ; c'étoit le seul article sur lequel nous étions d'accord, & je l'abrégeai d'un bon tiers, pour me diminuer la peine de les entendre ; tout ennuyé que j'en étois, je ne manquai pas d'intervenir aux répétitions successives jusqu'à la derniere au Théâtre.

Le 26 du mois de Décembre, on ouvre à Rome tous les Spectacles à la fois : j'étois tenté de ne pas y aller ; mais M. le Comte m'avoit destiné une place dans sa loge, & je ne pouvois pas décemment refuser de m'y rendre.

J'y vais ; tout étoit éclairé, on étoit prêt à lever la toile, & il y avoit tout au plus cent personnes dans les loges, & trente dans le parterre. J'étois prévenu que le Théâtre de Tordinona étoit celui des Charbonniers & des Matelots, & que, sans le Polichinel, les amateurs des farces ne s'y rendroient pas : je croyois, cependant, qu'un Auteur que l'on avoit fait

venir exprès de Venise, exciteroit la curiosité, & attireroit du monde du centre de la ville; mais on connoissoit à Rome mes Acteurs.

On leve la toile ; les personnages paroissent, & jouent comme ils avoient répété. Le Public s'impatiente, on demande Polichinel, & la Piece va de mal en pis : je n'en puis plus : je suis prêt à me trouver mal : je demande à M. le Comte la permission de sortir, il me l'accorde de bonne grace, & il m'offre même son carrosse. Je quitte le Théâtre de Tordinona, & je vais rejoindre ma femme qui étoit à celui d'*Aliberti*.

Ma femme prévoyant comme moi la chûte de ma Piece, étoit allée à l'Opéra avec la fille de mon hôte; j'entre dans leur loge, & sans que je parle, elles s'apperçoivent, à ma mine, de mon chagrin. Consolez-vous, me dit la demoiselle en riant, cela ne va pas mieux ici; la musique ne plaît pas du tout : pas un air, pas un récitatif, pas une ritournelle agréable. *Buranello* s'est furieusement oubliée cette fois-ci; elle étoit Musicienne, elle pouvoit en juger par elle même, & on voyoit que tout le monde étoit de son avis.

Le parterre de Rome est terrible : les Abbés décident d'une maniere vigoureuse & bruyante : il n'y a point de gardes, il n'y a point de police;

les ſiflets, les cris, les riſées, les invectives retentiſſoient de tous les côtés.

Mais auſſi, heureux celui qui plaît aux petits collets : je vis, dans le même Théâtre, l'Opéra de Ciccio de Mayo, à la premiere repréſentation. Les applaudiſſemens étoient de la même violence. Une partie du parterre ſortit à la fin du Spectacle, pour reconduire en triomphe le Muſicien chez lui, & l'autre reſta dans la ſalle, criant toujours *viva Mayo*, juſqu'à l'extinction du dernier bout de chandelle.

Que ſerois-je devenu, ſi j'euſſe reſté à Tordinona juſqu'à la fin de ma Piece? Cette réflexion me faiſoit trembler. Je vais, le lendemain, chez M. le Comte ***, bien déterminé à ne plus m'expoſer à un pareil danger : j'avois affaire à un homme juſte & raiſonnable; il voyoit lui-même l'impoſſibilité de tirer parti de ſes Comédiens, à moins que de les laiſſer libres de travailler à leur mode; & voici, en peu de mots, l'arrangement auquel nous fumes obligés d'avoir recours.

Il fut arrêté que les Napolitains donneroient leurs *canevas* ordinaires, entremélés d'Intermedes en muſique, dont j'arrangerois les ſujets ſur des airs parodiés : ce projet fut mis en très-peu de jours en exécution. Nous trouvâmes, chez les Marchands

Marchands de Musique, les meilleures partitions de mes Opéras Comiques.

Rome est une pépiniere de Chanteurs : nous en trouvâmes deux bons, & six de passables ; nous donnâmes, pour premier Intermede, *Arcisansano Re de' Pazzi*, (le Roi des Fous), Musique de Buranello ; ce petit Spectacle fit beaucoup de plaisir, & le Théâtre de Tordinona se soutint de maniere que M. le Comte n'y perdit pas beaucoup.

J'avois échoué à *Tordinona* ; c'étoit un chagrin cuisant pour moi ; mais je fus dédommagé par les Acteurs de *Capranica*. Ce Théâtre qui depuis quelques années s'étoit dévoué à mes Pieces, donnoit, dans ce tems-là, ma Comédie de *Pamela*. Cette Piece étoit si bien rendue & elle faisoit tant de plaisir, qu'elle soutint toute seule le Spectacle depuis l'ouverture jusqu'à la clôture, c'est-à-dire, depuis le 26 Décembre jusqu'au Mardi gras.

Toutes les fois que j'y allois, c'étoit un jour de triomphe pour moi. Les Acteurs de *Capranica* que j'avois comblé d'éloges, parce qu'ils les méritoient, me firent prier de vouloir bien composer une Piece pour leur Spectacle.

Ils n'avoient pas besoin d'une Comédie travaillée pour eux, puisqu'ils étoient les maîtres de celles que tous les ans je faisois imprimer ;

mais c'étoit une galanterie qu'ils vouloient me faire, en reconnoiſſance des profits que mes ouvrages leur avoient procurés.

Je conſentis à leurs deſirs, ſans faire ſemblant de m'appercevoir de leur intention : je demandai s'ils avoient quelque ſujet à me donner, qui pût leur être agréable : ils me propoſerent la ſuite de Pamela : je promis qu'ils l'auroient avant mon départ : je leur tins parole, ils en furent contens ; & je le fus auſſi, par la maniere noble & généreuſe dont mes ſoins furent récompenſés.

Cette Comédie ſe trouve dans le Recueil de mes Œuvres, ſous le titre de *Pamela maritata*, (Pamela mariée).

Une fille ſage, avec de l'eſprit & de la conduite, ne pouvoit devenir qu'une femme vertueuſe & prudente ; & Pamela, aimée de ſon mari, reſpectée de tout le monde, & dans un état d'opulence, n'avoit rien à deſirer & rien à craindre.

Tout cela étoit admirable, mais je ne voyois pas dans ſa poſition la moindre trace qui pût fournir un ſujet de Comédie. Je m'étois engagé d'en trouver un, je ne voulois pas donner dans le romaneſque, & j'eus recours à la jalouſie qui, ſans ſortir de la claſſe des paſſions ordinaires, pouvoit affecter le cœur de Mylord Bonfil, que nous avons vu dans la premiere Piece très-ſen-

ſible, & ſujet aux accès mélancoliques de ſa Nation.

Mais Pamela étoit toujours exacte, & le Lord étoit toujours raiſonnable. Comment le germe de la diſcorde pouvoit-il pénétrer dans le ſein de ces deux êtres pour les rendre malheureux?

J'avoue que j'eus de la peine à former un nœud qui n'avoit pour baſe que des apparences trompeuſes, & encore plus à les conduire juſqu'au dénouement, ſans changer le caractere de mes héros, & ſans manquer aux loix de la vraiſemblance.

Je me trompois peut-être; mais je crus avoir fait un ouvrage, qui, ſans ſortir des marches ordinaires de la nature, offroit un ſujet fort intéreſſant & fort délicat.

Je n'ai pas vu jouer cette Piece: je ſus qu'elle eut à Rome un ſuccès moins brillant que celui de la précédente Pamela, & je n'en fus pas étonné Il y avoit plus d'étude & plus de fineſſe dans la ſeconde: il y avoit plus d'intérêt & plus de jeu dans la premiere. L'une étoit faite pour le Théâtre, & l'autre pour le cabinet.

Je demande pardon à ceux qui me l'avoient ordonnée, ſi je manquai leur but. Je leur avois donné le choix du ſujet, & je n'ai pas à me reprocher de l'avoir négligé.

CHAPITRE XXXIX.

Le Carnaval de Rome. Courſe de chevaux Barbes. *Embarras de mon hôte. Amuſemens de Carême. Meſſe Pontificale. La Cêne. Le* Miſerere *de la Chapelle du Vatican. La fête de Saint-Pierre & Saint-Paul. Raiſons qui m'ont empêché d'aller à Naples. Ma viſite de congé au Saint Pere. Mon départ de Rome.*

L'OUVERTURE du Carnaval ſe fait preſque par-tout en Italie, à la fin de Décembre ou au commencement de Janvier; à Rome, ce tems de gaieté ou de folie, marqué par la liberté des maſques, ne commence que dans les jours gras; ce n'eſt que depuis deux heures après-midi juſqu'à cinq que le maſque eſt toléré; tout le monde, à la nuit tombante, doit marcher à viſage découvert; on peut dire que le Carnaval de Rome n'a que vingt-quatre heures de durée, mais ce tems y eſt bien employé.

On n'a point d'idée du brillant & de la magnificence de ces huit jours : on voit dans toute

la longueur du cours quatre files de voitures richement décorées ; les deux latérales ne ſont que ſpectatrices des deux qui roulent dans le milieu ; une foule de maſques à pied, qui ne ſont pas des gens du peuple, courent ſur les trotoirs, chantent, font des ſingeries & des *lazis* fort adroits, & lancent dans les voitures des boiſſeaux de dragées qui leur ſont rendues avec profuſion, de ſorte que le ſoir on ne marche plus que ſur de la farine ſucrée.

On fait dans ces mêmes jours & dans ce même endroit la courſe des chevaux *Barbes*, dont le vainqueur gagne une piece d'étoffe d'or ou d'argent; ces chevaux libres & ſans guide, dreſſés à la courſe, irrités par des pointes de fer qui les piquent, & animés par les cris & par les claquemens du peuple, partent du Palais de Saint-Marc, & ſont arrêtés à la porte de la Ville où l'on adjuge le prix au premier arrivé.

J'avois la commodité de jouir de cette vue charmante ſans ſortir de ma chambre, mais mon hôte m'avoit deſtiné un balcon dans la ſalle de ſon appartement, & il avoit affiché un écriteau en grandes lettres où ſe liſoient ces mots: *Balcon pour M. l'Avocat Goldoni.*

Il n'y avoit que huit croiſées, & l'Abbé*** avoit invité ſoixante perſonnes; le monde qui arrivoit ne prenoit pas garde au placard, cha-

cun tâchoit de ſe placer le premier, & mon pauvre Abbé étoit très-embarraſſé pour me garder une place; je pouvois aller dans ma chambre avec ſa femme & la mienne; point du tout, il me vouloit dans la ſalle; j'arrive, tout étoit plein; on s'arrange, & je ſuis placé; mais des Dames ſurviennent, il faut leur donner la préférence; je ſors avec les autres & je reſte ſans place.

L'Abbé outré, furieux, me prend par le bras, il me traîne dans la chambre, fait ſortir ſa femme & ſa fille, me pouſſe par force ſur le devant du balcon, ſe met à côté de moi, y reſte toujours en me faiſant remarquer les voitures des Princes, des Princeſſes, & des Cardinaux dont il connoiſſoit les Cochers, & me nomme les chevaux dont il diſtinguoit les deviſes.

La fête finie, l'embarras de mon Abbé devient plus conſidérable; le monde qui étoit chez lui ne s'en alloit pas; il en avoit prié beaucoup à ſouper, & il ne ſe ſouvenoit ni du nom, ni du nombre des perſonnes qu'il avoit invitées.

Il y avoit dans cette ſociété des amateurs de muſique; on arrange un concert, on joue, on chante, tout cela va bien, mais perſonne ne s'en va; comment faire?

Le pauvre Abbé vient à moi, il étoit trem-

blant, il me consulte sur son embarras; rien, mon ami, lui dis-je; vous avez fait la sottise, il faut la boire; mais nous sommes, dit-il, quarante, cinquante.... Courage, lui dis-je encore mon cher Abbé, courage; envoyez chercher des violons, dressez un petit buffet à la hâte, faites danser tout ce monde-là, & tirez-vous d'affaire comme vous pourrez; il trouve mon avis bon; le bal fut donné; les rafraîchissemens furent suffisans, la nuit fut brillante, & tout le monde partit content.

Nous touchions à la fin du Carnaval, & nous passâmes ces derniers jours de gaieté chez les uns & les autres fort agréablement: le Carême arrive, on change de décoration, mais on ne s'amuse pas moins; on trouve par-tout de la musique & des tables de jeu; parmi les jeux de commerce, c'est la *Mouche* que l'on appelle la *Bête*, qui est le plus en usage; je remarquai une politesse envers les femmes que je n'ai pas vue ailleurs; si la dame est en danger d'être à la bête, il faut lui donner le coup de grace, il faut jouer une petite carte pour lui éviter ce désagrément.

Tous les plaisirs dont j'avois joui jusqu'à ce tems-là à Rome, n'étoient rien en comparaison de ceux que j'éprouvai dans la Semaine Sainte. C'est dans ces jours consacrés à la piété que

l'on s'apperçoit de la majesté du Pontife & de la grandeur de la Religion.

Rien de si magnifique, rien de si imposant que la célébration d'une Messe Pontificale dans la Basilique du Vatican: le Pape y figure en Souverain, avec une pompe & un appareil qui concilient la dévotion & l'admiration; tous les Cardinaux qui sont les Princes de l'Eglise, & les héritiers présomptifs du Trône, y assistent; le Temple est immense, & le cortege l'est aussi.

La Cerémonie de la *Cêne* ne me parut pas moins majestueuse: on voit par-tout laver les pieds à des pauvres qui figurent les Apôtres; mais cette Thiare à triple couronne, & ces Bonnets rouges, cette Hiérarchie d'Evêques & de Patriarches, surprennent & frappent l'imagination.

Un autre Spectacle pieux que j'admirai dans cette Eglise, me parut, aussi agréable qu'étonnant, c'étoit le *Miserere* du Vendredi Saint. Vous entrez à Saint-Pierre de Rome; la distance qu'il y a du Portail au Maître-Autel, ne vous laisse pas appercevoir s'il y a du monde ou s'il n'y en a pas; quand vous êtes à portée de voir & d'entendre, vous voyez une assemblée très-nombreuse de Musiciens en soutane & en petit collet, & vous croyez entendre tous les instrumens possibles pendant qu'il n'y en a pas un seul.

Je ne ſuis pas Muſicien, je ne ſaurois vous expliquer cette variété, cette gradation de voix dans les mêmes accords qui produiſent cette illuſion, mais tous les Compoſiteurs doivent connoître ce chef-d'œuvre de l'art.

Je reſtai à Rome juſqu'à la fête de Saint-Pierre & Saint-Paul ; je vis tout ce qui me reſtoit à voir à la ville & à la campagne. J'avois grande envie d'aller à Naples ; j'étois preſque à la porte, j'eus même des occaſions pour y aller ſans qu'il m'en coutât une obole ; mais voici les raiſons qui m'empêcherent de me ſatisfaire.

Lorſque je devois partir de Veniſe pour Rome ; je fis part de mon projet au Miniſtre de Parme, qui me procura l'agrément de Son Alteſſe Royale, & m'envoya des lettres de recommandation pour l'Ambaſſadeur d'Eſpagne.

J'écrivis au même Miniſtre pour aller à Naples. Point de réponſe. Je réitérai mes inſtances, même déſagrément ; je ſavois que dans ce tems-là la Cour de Parme n'étoit pas en bonne intelligence avec celle de Naples ; j'interprétai le ſilence du Miniſtre comme un refus du Prince, & je ne voulus pas riſquer de perdre pour une partie de plaiſir, la bienveillance de mon protecteur & de mon maître.

Je vis donc à Rome la veille de Saint-

Pierre cette immenſe coupole éclairée, cette fameuſe girandole qui reſſemble à un torrent de feu lancé dans l'air par la violence des volcans, & la cérémonie de la haquenée, préſentée au Saint Pere par le Connétable *Colonna*, au nom du Roi de Naples.

L'air de Rome commençoit à devenir dangereux. Les Romains le craignent eux-mêmes, & la ville eſt déſerte depuis le mois de Juillet juſqu'à celui d'Octobre.

Je quittai Rome le deuxieme jour du mois d'Août, au grand regret de mon hôte, qui m'avoit toujours comblé de politeſſes; il ne ceſſa pas de m'écrire & de m'envoyer tous les ans l'Almanach de Rome juſqu'à ſa derniere maladie.

CHAPITRE XL.

Mes Comédies nouvelles données à Venise pendant mon absence. La Femme adroite, *Piece en cinq Actes & en vers. Son heureux succès. L'*Esprit de Contradiction, *Piece en cinq Actes & en vers. Quelques mots sur le même sujet traité par* Dufreny. La Femme seule, *Piece en cinq Actes & en vers. Le secret de cette Comédie. Son succès.* La Bonne Mere, *Piece en trois Actes, en prose. Son peu de succès.* Les Femmes gaies, *Piece Vénitienne, en cinq Actes & en vers. Son brillant succés.*

Retournant dans ma Patrie, je pris la route de la Toscane, & je traversai avec un plaisir infini ce pays délicieux, qui, pendant quatre années consécutives, m'avoit agréablement occupé.

Je revis presque tous mes anciens amis; je me détournai un peu de mon chemin pour revoir Pise, Livourne & Luque. Je commençois à

faire mes adieux à l'Italie, sans savoir encore que je devois la quitter pour toujours.

Arrivé à Venise je n'eus rien de plus pressé que de m'informer du succès de mes nouvelles Pieces, que pendant mon absence l'on y avoit jouées.

J'en avois reçu à Rome quelques notices; mais il y en avoit de contradictoires, & aucune de détaillées.

La Sposa sagace, (la Femme adroite), étoit la premiere que l'on y avoit donnée. C'étoit une Comédie que j'avois travaillée avec soin, & je fus bien aise de savoir qu'elle avoit répondu à mon desir.

La Sposa en Italien, ne veut pas toujours dire une femme mariée. Une fille promise en mariage, que l'on dit en France, la prétendue ou la future, s'appelle l'épouse à Venise.

Celle dont il s'agit dans ma Piece n'est véritablement ni épouse ni mariée; mais elle se croit l'une & l'autre par un engagement clandestin qu'elle a contracté.

Donna Barbara qui est la Demoiselle en question, a le malheur d'avoir affaire à un pere foible & à une belle-mere injuste. L'un n'écoute pas les plaintes de sa fille, l'autre la met au désespoir: la jeune personne a un Officier pour amant qui doit partir incessamment. Elle craint

de le perdre ; elle accepte un contrat de mariage en ſecret, elle le ſigne auſſi; deux domeſtiques ſignent comme témoins, & elle ſe croit mariée.

Il n'eſt pas queſtion de ſavoir ſi cet engagement eſt bon ou mauvais ; mais le Militaire étant de la ſociété de la belle-mere, doit fréquenter la maiſon, cacher ſon inclination & ſon titre, & être en même-tems l'amoureux de l'une, & le cicisbé de l'autre.

Ce ſujet doit paroître dangereux ; mais il ne l'eſt pas ; les ſituations ſont bien ménagées, & la Demoiſelle ſoutient ſon rôle ſans compromettre ſon honneur, ni ſa délicateſſe. Elle parvient, enfin, à gagner ſon pere, & la Piece finit par le mariage des deux amans, & par la déſolation de la marâtre, qui devient le jouet de la ſociété.

La Piece étoit fort gaie, fort amuſante, & on m'aſſura que ſon ſuccès avoit été très-brillant.

Celle que l'on avoit fait ſuccéder *à la Spoſa ſagace*, étoit *lo Spirito di contradizione*, (l'Eſprit de contradiction).

Je n'avois pas à Veniſe cette collection d'Auteurs François, qui ſont aujourd'hui l'ornement le plus intéreſſant de ma petite bibliotheque. Je ne connoiſſois pas l'Eſprit de Contradiction de *Dufreny*; mais

comme ce vice eſt un des plus incommodes pour la ſociété, je ne pouvois pas l'oublier.

J'ai vu jouer à Paris la Piece de l'Auteur François; je l'ai lue & confrontée depuis avec la mienne, nous avons traité l'un & l'autre ce même ſujet, mais nos moyens ne ſe reſſemblent pas.

Celle de Dufreny n'eſt qu'un Acte en proſe. La mienne eſt en cinq Actes, en vers, & je crois, ſi je ne me trompe pas, qu'il y a dans celle-là plus d'art que de nature, & dans la mienne plus de nature que d'art. Je voudrois que mon Lecteur fut en état de les confronter; il verroit, peut-être, que je n'ai pas tort.

Allons à la troiſieme Piece donnée à Veniſe pendant que j'étois à Rome; c'étoit la *Donna ſola*, (la Femme ſeule).

Madame Breſciani qui jouoit les premiers rôles, & qui jouiſſoit d'une conſidération qu'elle méritoit à tous égards, n'étoit pas ſans défaut. Elle étoit jalouſe de ſes camarades, & ne pouvoit pas ſouffrir qu'une autre Actrice fut applaudie.

Ce ridicule de Madame Breſciani, me déplaiſoit, me gênoit, & j'étois dans l'habitude de punir doucement mes Acteurs, quand ils me cauſoient du chagrin.

Je compoſai une Piece où il n'y avoit qu'une

femme, & je voulois dire par le titre & par le ſujet à Madame Breſciani. *Vous voudriez être ſeule ; vous voilà contente.*

Elle avoit de l'eſprit ; elle n'en fut pas la dupe, mais elle trouva la Piece à ſon gré ; elle s'y prêta de bonne grace & avec intérêt. L'Actrice fit beaucoup de plaiſir, & la Piece eut beaucoup de ſuccès.

Voilà trois Comédies qui avoient bien réuſſi ; mais la quatrieme *la Buona Madre*, (la Bonne Mere), n'eut pas le même bonheur. J'avois fait dans les années précédentes *la Bonne Fille*, *la Bonne Femme*, *la Bonne Famille* ; la bonté ne peut jamais déplaire, mais le Public s'ennuie de tout, & quoique le ſujet ſoit varié, il n'aime pas la répétition des mêmes motifs, ou la reſſemblance des caracteres.

La Bonne Mere ne fut ni mépriſée, ni applaudie : on l'écouta froidement, & elle n'eut que quatre repréſentations. Voilà une Piece honnête qui eſt tombée très-honnêtement.

La derniere qui avoit fait la clôture du carnaval de l'année 1758, réuſſit de maniere qu'on m'accabla de lettres, d'éloges & de détails qui ne finiſſoient pas. J'eus pendant trois couriers conſécutifs de quoi lire & de quoi m'amuſer.

Le Morbinose, étoit le titre de cette heureuse Comédie. J'avois donné l'année précédente à Venise *i Morbinosi*, dont j'ai rendu compte dans le Chapitre XXXVII. J'ai expliqué dans cette occasion le terme Vénitien *Morbinosi*. C'est ici le féminin qui peut être employé comme substantif & comme adjectif; & *le Morbinose* en langage Vénitien, n'est pas autre chose que les femmes gaies dans la Langue Françoise.

Le lieu de la scene est à Venise, & les personnages sont tous Vénitiens, à la réserve d'un seul étranger, qui, par son langage Toscan, & par les habitudes qu'il a contractées chez lui, fait contraste avec l'idiôme & avec les mœurs de la Nation Vénitienne.

Cet étranger, appellé *M. Ferdinand*, étant recommandé à de bons Bourgeois de Venise, y a fait des connoissances.

Il est très bien reçu dans les sociétés; mais les femmes de ce pays qui font le principal agrément de la gaieté nationale, trouve le Toscan empesé, maniéré, & se moquent un peu de lui; elles profitent du carnaval, & lui jouent des tours, rien que pour amollir sa roideur naturelle, & lui donner le ton & l'aisance Vénitienne, & elles y parviennent si bien, que

M. Ferdinando

M. Ferdinando devient amoureux d'une de ces Demoiſelles, ſe marie avec elle, & s'établit pour toujours à Veniſe.

Je faiſois ma cour aux femmes de mon pays, mais j'agiſſois pour mon intérêt en même-tems ; car pour plaire au Public, il faut commencer par flatter les Dames.

CHAPITRE XLI.

Mon retour à Venise. Je n'avois rien fait pour l'ouverture de mon Théâtre. Facilité acquise par l'expérience. Les Amoureux, *Piece en trois Actes & en prose. Quelques mots sur cet Ouvrage. Son succès.* La Maison Neuve, *Comédie Vénitienne en trois Actes, en prose. Son abrégé. Son brillant succès.*

A PEINE avois-je eu le tems de me reposer, que je dus me mettre au travail : j'arrivai le premier jour de Septembre ; on devoit faire l'ouverture des Spectacles le 4 du mois suivant, & je n'avois rien de fait.

J'avois trouvé à Rome des distractions trop agréables pour que j'eusse le tems de m'occuper; tout laborieux que j'étois, j'ai toujours aimé le plaisir ; & sans perdre de vue mes engagemens, je profitois des momens de liberté que je pouvois me donner ; je me connoissois beaucoup de facilité, & je travaillois avec plus d'ardeur quand j'étois pressé de finir.

Il faut dire aussi que le tems, l'expérience, & l'habitude m'avoient tellement familiarisé avec l'art de la Comédie, que, les sujets imaginés & les caracteres choisis, le reste n'étoit plus pour moi qu'une routine.

Je faisois autrefois quatre opérations avant que de parvenir à la construction & à la correction d'une Piece.

Premiere opération : le plan avec la division des trois parties principales, l'exposition, l'intrigue & le dénouement.

Seconde opération : le partage de l'action en actes & en scenes.

Troisieme : le dialogue des scenes les plus intéressantes.

Quatrieme : le dialogue général de la totalité de la Piece.

Il m'étoit arrivé souvent que parvenu à cette derniere opération, j'avois changé tout ce que j'avois fait dans la seconde & dans la troisieme; car les idées se succedent; une scene produit l'autre; un mot trouvé par hasard fournit une pensée nouvelle, & je suis parvenu au bout de quelque tems à réduire les quatre opérations à une seule; ayant le plan & les trois divisions dans ma tête, je commence tout de suite, *Acte premier, Scene premiere*; je vais jusqu'à la fin,

toujours d'après la maxime que toutes les lignes doivent aboutir au point fixé ; c'eſt-à-dire, au dénouement de l'action, qui eſt la partie principale pour laquelle il ſemble que toutes les machines ſoient préparées.

Je me ſuis rarement trompé dans mes dénouemens ; je puis le dire hardiment puiſque tout le monde l'a dit, & la choſe ne me paroît pas même difficile : il eſt très-aiſé d'avoir un dénouement heureux quand on l'a bien préparé au commencement de la Piece, & qu'on ne l'a jamais perdu de vue dans le courant du travail.

Je commençai donc, & je finis en quinze jours une Comédie en trois Actes en proſe, intitulée *Gl'innamorati*, (les Amoureux). Le titre ne promettoit rien de nouveau, car il eſt peu de Pieces ſans amour; mais je n'en connoîs aucune dont les amoureux ſoient de la trempe de ceux que j'ai employés dans celle-ci; & l'amour ſeroit le fléau le plus redoutable de la terre, s'il rendoit les amans auſſi furieux, auſſi malheureux que le ſont les deux ſujets principaux de ma Comédie.

J'en connoiſſois cependant les originaux ; je les avois vus à Rome, j'avois été l'ami & le confident de l'un & de l'autre : j'avois été le témoin

de leur paſſion, de leur tendreſſe, ſouvent de leurs accès de fureur & de leurs tranſports ridicules.

J'avois entendu plus d'une fois leurs querelles, leurs cris, leurs déſeſpoirs, *les mouchoirs déchirés, les glaces briſées, les couteaux tirés.* Mes amoureux ſont outrés, mais ils ne ſont pas moins vrais; il y a plus de vérité que de vraiſemblance dans cet ouvrage, je l'avoue; mais d'après la certitude du fait, je crus en pouvoir tirer un tableau qui faiſoit rire les uns & effrayoit les autres.

En France un pareil ſujet n'auroit pas été ſupportable; en Italie on le trouva *un peu* chargé, & j'entendis pluſieurs perſonnes de ma connoiſſance ſe vanter d'avoir été à-peu-près dans le même cas; je n'eus donc pas tort de peindre en grand les folies de l'amour dans un pays où le climat échauffe les cœurs & les têtes plus que par-tout ailleurs.

A cette Piece qui avoit eu plus de ſuccès que je n'avois cru; j'en fis ſuccéder une qui la ſurpaſſa de beaucoup, intitulée *la Caſa Nova*: (la Maiſon Neuve), Comédie Vénitienne; je venois de changer de logement, & comme je cherchois par-tout des argumens de Comédies, j'en trouvai un dans les embarras de mon

déménagement : ce n'eſt pas de mon particulier que je tirai le ſujet de ma Piece, mais la circonſtance me fournit le titre, & l'imagination fit le reſte.

La ſcene s'ouvre par des Tapiſſiers, des Peintres, des Menuiſiers qui travaillent à l'appartement : une Femme-de-charge des nouveaux Locataires vient par ordre de ſes Maîtres gronder les Ouvriers qui ne finiſſent pas; je lui fais dire tout ce que j'avois dit moi-même à mes Ouvriers, & leurs mauvaiſes raiſons ſont à-peu-près les mêmes qui m'avoient impatienté pendant deux mois.

Lucietta qui eſt une bavarde achevée, après avoir rempli ſa commiſſion, s'amuſe avec le Tapiſſier, fait le portrait de ſon Maître & de ſes Maitreſſes, & le Public eſt agréablement inſtruit de l'argument de la Piece & des caracteres des perſonnages.

Anzoletto qui eſt le nouveau Locataire, eſt un jeune homme de très-bonne famille; il n'a ni pere, ni mere; il n'a qu'une ſœur à marier qui demeure avec lui; il a du bien, mais il eſt dérangé, & il vient d'épouſer une Demoiſelle ſans fortune avec beaucoup de prétentions & beaucoup de coquetterie.

Mademoille *Ménéghina*, ſœur d'*Anzoletto* a

un amoureux appellé *Lorenzin.* Il demeuroit vis-à-vis la maiſon que Ménéghina venoit de quittter: ils ſont fâchés l'un & l'autre de ſe voir éloignés, mais Lorenzin eſt le couſin-germain des deux ſœurs qui occupent le ſecond étage, & ne perd pas l'eſpérance de revoir ſa Maitreſſe.

Madame Cécile qui eſt la mariée, & qui avoit choiſi l'appartement, y vient avec un Comte étranger qui ſoutient auprès d'elle la charge honorable de ciciſbé : *Mademoiſelle Ménéghina* l'avoit devancée, & étoit très-mécontente de la chambre qu'on lui avoit deſtinée.

En Italie les derniers arrivés ſont les premiers viſités; par cette raiſon, les deux ſœurs du ſecond font demander la permiſſion d'aller faire leur viſite à celles du premier : celles-ci ſont embarraſſées; chacune voudroit être viſitée particulierement; d'ailleurs l'appartement n'eſt pas arrangé; elles font dire qu'il n'y a perſonne, & la viſite eſt faite.

La Demoiſelle d'en-bas n'a rien de plus preſſé que d'aller rendre la viſite à ſes voiſines, & elle y va ſans en faire part à ſa belle-ſœur; elle eſt très-bien reçue; beaucoup de cérémonies de part & d'autre; elles ſont toutes des *Illuſtriſſimes*, & les titres ne ſont pas ménagés.

Les deux ſœurs du ſecond dont la premiere

étoit mariée, connoiſſoient déjà l'inclination de leur couſin pour *Mademoiſelle Ménéghina* ; quand celle-ci ſe fir annoncer, *Lorenzin* étoit chez elles, & elles le firent cacher dans un cabinet pour ſe ménager le plaiſir d'une ſurpriſe agréable ; au moment qu'elles ſont décidées de faire venir le jeune homme, on annonce *Madame Cécile* qui monte ; *Lorenzin* reſte toujours dans le cabinet, & Ménéghina l'ignore encore.

Cécile gronde ſa belle-ſœur pour avoir monté chez ces Dames ſans la prévenir ; Ménéghina a fait ſa viſite & s'en va.

La converſation de trois Dames qui reſtent, eſt fort comique. Il y a un mélange de hauteur & de petiteſſe, de prétentions & de bavardage, & ſur-tout de l'indiſcrétion de la part de Cécile ſur le compte de ſa belle-ſœur.

Les deux ſœurs s'en amuſent, & demandent pourquoi M. Anzoletto ne marie pas Mademoiſelle Ménéghina. Cécile toujours prête à en dire plus de mal que de bien, répond qu'elle avoit un amant vis-à-vis ſes fenêtres dans la maiſon qu'elle venoit de quitter, que c'étoit un mauvais ſujet, & elle le nomme. Les deux ſœurs prennent le parti de leur couſin ; la converſation finit mal ; les voilà brouillées, & Lo-

renzin qui avoit tout entendu, veut faire tomber sa colere sur le mari de Cécile.

Mais il y a bien pis pour le pauvre Anzoletto. Le propriétaire de la vieille maison a fait saisir les gros meubles faute de paiement des loyers, & les fournisseurs de la maison neuve menacent d'en faire autant.

Anzoletto est très-embarrassé ; il a recours au Comte ; il voudroit lui emprunter de l'argent ; mais le cicisbé de la femme n'est pas le complaisant du mari.

Tout est en désordre dans l'appartement du premier, & c'est au second que l'on travaille à l'arrangement.

Anzoletto a un oncle fort riche, mais très-dégoûté de la conduite de son neveu. Cet oncle, appellé M. Christophe, est un ancien ami du mari de la sœur aînée du second appartement. Celle-ci l'envoie chercher, lui fait part de l'inclination de Lorenzin pour Mademoiselle Ménéghina. Christophe est un peu farouche, mais il a le cœur bon ; il aime sa niece, il consent à la marier ; & aux sollicitations de la femme de son ami, se laisse fléchir en faveur d'Anzoletto. Il paye ses dettes, se raccomode avec son neveu, mais à condition que lui & son épouse changeront de conduite.

Voilà le germe *du Bourru bienfaisant.*

La Caſa Nova fut extrêmement goûtée, elle fit la clôture de l'automne, & elle s'eſt toujours ſoutenue dans la claſſe de ces Pieces qui plaiſent conſtamment, & qui paroiſſent toujours nouvelles au Théâtre.

CHAPITRE XLII.

La Femme Capricieuse, *Comédie en cinq Actes & en vers. Son succès.* Les disputes du Peuple de la ville de Chiozza, *Comédie en trois Actes, en prose. Son brillant succès. Projet de mon Edition de Pasquali. Lettre d'un Auteur François.*

LA *Donna stravagante*, (la Femme capricieuse) fit l'ouverture du Carnaval de l'année 1760.

Le caractere principal de la Piece étoit si méchant, que les femmes n'auroient pas souffert qu'on le crût d'après nature, & je fus forcé de dire que c'étoit un sujet de pure invention.

Donna Livia est l'aînée de deux sœurs qui ayant perdu pere & mere, vivent sous la conduite du Chevalier *Riccardo*, leur oncle paternel. Donna Rosa, qui est la cadette, est douce, raisonnable autant que sa sœur est fiere, emportée, volontaire, & c'est là bonté de l'une qui sert d'opposition à la méchanceté de l'autre.

Donna Livia est jalouse de sa sœur; elle fait

ſouffrir mort & martyre à un amant qui l'adore; elle traite rudement ſa cadette, qui n'a point d'inclination ni de volonté, & donne, par ſes extravagances, beaucoup d'embarras & de chagrin au Chevalier, qui ne s'occupe que du bonheur de ſes nieces.

Cet oncle, auſſi tendre que ſage, voudroit les établir; il interroge l'aînée ſur le choix de ſon état. Donna Livia qui craint mal à-propos une rivale dans ſa ſœur, veut, pour s'en aſſurer, que celle-ci ſoit la premiere à parler. Cela n'eſt pas juſte, dit le Chevalier, vous devez parler la premiere: c'eſt égal, dit Donna Livia, je cede à Roſe la préférence; c'eſt mon plaiſir, je le veux. Vous le voulez, reprend le Chevalier avec humeur; eh bien, vous ſerez ſatisfaite; Donna Roſe parlera la premiere.

Pluſieurs partis ſe préſentent pour cette Demoiſelle, qui eſt la moins jolie, mais la plus raiſonnable. Donna Livia réclame alors ſes droits, & ſes extravagances ſont ſi nombreuſes, qu'elle en fournit aſſez pour remplir une Comédie en cinq actes, & elle finit par épouſer, en ſecret, cet amant qui avoit tant ſouffert, & que ſon oncle lui-même lui avoit propoſé.

Cette Piece eut aſſez de ſuccès, & elle étoit faite pour en avoir un plus marqué; mais Ma-

dame Bresciani qui, de son naturel, étoit un peu capricieuse, crut se voir jouée elle-même, & sa mauvaise humeur affoiblit le succès de l'ouvrage.

Je réparai bien vîte les torts que j'avois vis-à-vis cette Actrice excellente. Je composai une Piece Vénitienne, intitulée *le Baruffe Chiozzote*, (les Disputes du peuple de la ville de Chiozza). Cette Comédie populaire & poissarde fit un effet admirable. Madame Bresciani, malgré son accent Toscan, avoit si bien saisi les manieres & la prononciation Vénitienne, qu'elle faisoit autant de plaisir dans les Pieces de haut-Comique que dans celles du plus bas.

Je ne donnerai pas l'extrait de cet Ouvrage dont le fond n'est rien, & dont le tableau d'après nature fit tout le succès.

J'avois été à Chiozza, dans ma jeunesse, en qualité de Coadjuteur du Chancelier-Criminel, emploi qui revient à celui de Substitut du Lieutenant-Criminel; j'avois eu affaire à cette population nombreuse & tumultueuse de Pêcheurs, de Matelots, & de femmelettes, qui n'ont d'autre salle de compagnie que la rue : je connoissois leurs mœurs, leur langage singulier, leur gaieté & leur malice; j'étois en état de les peindre, & la Capitale, qui n'est qu'à huit lieues de distance de cette ville, connoissoit parfaitement mes ori,

ginaux ; la Piece eut un ſuccès des plus brillans, & elle fit la clôture du Carnaval.

Le jour des Cendres ſuivant, je me trouvai à un de ces ſoupers en maigre, par où nos gourmands de Veniſe commencent leurs collations de Carême. Il y avoit tout ce que la mer Adriatique & le lac de Garda peuvent fournir en poiſſons.

La converſation tomba ſur les Spectacles, & la modeſtie de l'Auteur, qui étoit un des convives, ne fut pas ménagée : j'étois ennuyé de toujours entendre les mêmes propos; & pour détourner les complimens & les éloges qui ne finiſſoient pas, je fis part à la ſociété d'un nouveau projet que je venois de concevoir. Les vins & les liqueurs avoient égayé les eſprits; mais on fit ſilence, & l'on m'écouta avec aſſez d'attention.

C'étoit d'une nouvelle Edition de mon Théâtre que je voulois les entretenir : je tâchai d'être court : j'en dis aſſez cependant pour faire comprendre mon intention.

On m'applaudit, on m'encouragea, on fit venir du papier & de l'encre. L'aſſemblée étoit composée de dix-huit perſonnes, ſans me compter; on dreſſa ſur-le-champ un billet de ſouſcription, chacun ſouſcrit pour dix exemplaires; je fis, d'un coup de filet, cent quatre-vingt ſouſcriptions.

Voilà l'origine de mon Edition de *Pasquali* ; j'en ai assez parlé dans la Préface de ces Mémoires, je n'en fatiguerai pas mon lecteur davantage : j'aime mieux lui faire part d'une lettre que je reçus quelques jours après, datée de Ferney.

Vous croyez peut-être que c'étoit de M. de Voltaire ? Vous vous trompez : j'en ai reçu plusieurs de ce grand homme, de cet homme unique, mais je n'avois pas l'honneur, dans ce tems-là, d'être en correspondance avec lui.

La lettre dont je vous parle étoit signée *Poinsinet* ; je ne le connoissois pas, mais il s'annonçoit comme Auteur. Il me parloit de quelques Pieces qu'il avoit données à l'Opéra-Comique, à Paris ; il étoit à Ferney, *chez son ami*, qui l'avoit chargé de me dire bien des choses de sa part, & il me prioit de lui adresser ma réponse à Paris.

Ce qui l'avoit engagé à m'écrire étoit le projet qu'il avoit formé de traduire en François tout mon Théâtre Italien ; il me demandoit tout franchement, & sans beaucoup de cérémonies, les manuscrits de mes Pieces qui n'étoient pas encore imprimées, & les anecdotes qui pouvoient me regarder. Je me crus honoré d'abord qu'un Auteur François voulût bien s'occuper de mes ouvrages ; mais je trouvois ses demandes

un peu trop prématurées; & ne connoiſſant pas la perſonne, je lui répondis, d'une maniere honnête, mais ſuffiſante, pour le détourner de ſon entrepriſe.

Je prévins M. Poinſinet que je venois d'entreprendre une nouvelle Edition avec des corrections & des changemens, & que d'ailleurs mes Pieces étoient remplies des différens patois d'Italie, qui rendoient la traduction de mon Théâtre preſqu'impoſſible pour un étranger.

Je croyois en avoir aſſez dit : point du tout, voici une ſeconde lettre du même Auteur, datée de Paris : « *J'attendrai, Monſieur, les changemens & les corrections que vous vous propoſez de faire dans votre nouvelle Edition. A l'égard des différens patois Italiens, ſoyez tranquille; j'ai un domeſtique qui a parcouru l'Italie, il les connoît tous, il eſt en état de m'en expliquer la valeur, & vous en ſerez content.*

Cette propoſition me choqua infiniment : je crus que l'Auteur François ſe moquoit de moi: je vais ſur-le-champ chez M. le Comte de Baſchi, Ambaſſadeur de France à Veniſe; je lui fais part des deux lettres de M. Poinſinet, & je lui demande quel étoit l'homme qui m'écrivoit.

Je ne me ſouviens pas de ce que ſon Excellence

cellence me dit à l'égard de M. Poinſinet, mais il me remit dans le même inſtant une lettre qu'il venoit de recevoir avec les dépêches de ſa Cour. C'étoit une nouvelle très-agréable pour moi, & j'en rendrai compte dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XLIII.

Contenu de la Lettre que je venois de recevoir de Paris. Je suis appellé dans cette ville. L'Ambassadeur de France a des ordres pour me faire partir. Mes réflexions. Je suis forcé de quitter ma Patrie. Mes dernieres Pieces pour Venise. Théodore-le-Grognard, *Comédie Vénitienne en trois Actes & en prose. Abrégé de la Piece. Son brillant succés.*

LA Lettre que m'avoit remise M. l'Ambassadeur de France, venoit de *M. Zanuzzi*, premier Amoureux de la Comédie Italienne à Paris. Cet homme estimable par ses mœurs & par son talent, avoit apporté en France le manuscrit de ma Comédie, intitulée l'*Enfant d'Arlequin perdu & retrouvé.* Il avoit présenté cette Piece à ses camarades qui l'avoient trouvé bonne : on l'avoit jouée ; elle avoit fait le plus grand plaisir, elle avoit confirmé, disoit-il, cette réputation dont mes Ouvrages jouis-

ſoient en France depuis long-tems, & ma perſonne y étoit deſirée.

M. Zanuzzi, en conſéquence de ce préliminaire, étoit chargé par les premiers Gentilshommes de la Chambre du Roi, & Ordonnateurs des Spectacles de Sa Majeſté, de me propoſer un engagement de deux ans, avec des appointemens honorables.

M. le Comte de Baſchi me fit voir en même-tems l'empreſſement de M. le Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la Chambre, en exercice, pour me faire partir; en y ajoutant, que s'il y avoit quelque difficulté, il enverroit des Lettres en forme, pour me demander au Gouvernement de la République.

Il y avoit long-tems que je deſirois de voir Paris, & j'étois tenté d'abord de répondre affirmativement; mais j'avois des ménagemens à garder, & je demandai du tems pour me déterminer.

J'étois Penſionnaire du Duc de Parme, & j'avois un engagement à Veniſe; il falloit demander la permiſſion au Prince, & obtenir l'agrément du noble Vénitien, propriétaire du Théâtre Saint-Luc. L'un & l'autre ne me paroiſſoient pas difficiles; mais j'aimois ma Patrie, j'y étois chéri, fêté, applaudi; les criti-

ques contre moi avoient cessé, je jouissois d'une tranquillité charmante.

Ce n'étoit que pour deux années qu'on m'appelloit en France ; mais je voyois de loin qu'une fois expatrié, j'aurois de la peine à revenir ; mon état étoit précaire, il falloit le soutenir par des travaux pénibles & assidus, & je craignois les tristes jours de la vieillesse, où les forces diminuent, & les besoins augmentent.

Je parlai à mes amis & à mes protecteurs à Venise ; je leur fis voir que je ne regardois pas le voyage de France comme une partie de plaisir, mais que la raison m'y forçoit, pour tâcher de m'assurer un état.

J'ajoutai à ces personnes qui paroissoient me desirer à Venise, qu'en ma qualité d'Avocat, je pouvois prétendre à toutes sortes d'emplois, & même aux charges de la Magistrature, & je finis ma harangue avec la déclaration autant sincere que décisive, que si on vouloit m'assurer un état à Venise, soit à titre d'emploi, soit à titre de pension, je préférois ma Patrie à tout le reste de l'Univers.

Je fus écouté avec attention & avec intérêt. On trouva mes réflexions justes, & mon procédé honnête ; tout le monde se chargea de chercher les moyens de me satisfaire. On tint

plusieurs assemblées sur mon compte; en voici le résultat.

Dans un Etat Républicain, les graces ne sont accordées que par la pluralité des voix. Il faut que les postulans demandent pendant long-tems avant que d'être ballotés, & à l'égard des pensions, s'il y a concurrence de demandeurs, les arts utiles l'emportent toujours sur les talens agréables. C'en étoit assez pour me déterminer à ne plus y penser.

J'écrivis à Parme; j'eus la permission de partir. Je surmontai avec un peu de peine l'opposition du propriétaire du Théâtre Saint-Luc; & lorsque je me vis en liberté, je donnai ma parole à l'Ambassadeur de France, & j'écrivis en conséquence à M. Zanuzzi à Paris; mais il étoit juste que je donnasse le tems à mes Comédiens, & à leur maître, de se pourvoir d'un Compositeur, & je fixai mon départ de Venise, au mois d'Avril de l'année 1761.

Je fis trois Pieces dans cet intervalle, dont la premiere étoit intitulée *Todaro Brontolon*, (Théodore-le-Grognard), Comédie Vénitienne.

Il y eut un vieillard à Venise, je ne sais pas dans quel tems, qui s'appelloit *Théodore*; il étoit l'homme du monde le plus rude, le plus

chagrin & le plus incommode, & il laissa de lui une si bonne réputation, que quand on rencontre à Venise un grondeur, on l'appelle toujours *Todaro Brontolon*.

J'en connoissois un de ces vieillards de mauvaise humeur, qui faisoit enrager sa famille, & sur-tout sa bru, qui étoit très-jolie & très-aimable, & dont le mari qui trembloit à la vue de son pere, la rendoit encore plus malheureuse.

Je voulus venger cette brave femme que je voyois très-souvent. Je traçai dans le même tableau le portrait du mari & celui du beau-pere; elle étoit du secret, & elle jouit plus que les autres du succès de la Piece; car les originaux s'étoient reconnus, & elle les vit revenir de la Comédie, l'un furieux, & l'autre humilié.

Voici un abrégé de la fable que j'avois imaginée d'après les caracteres historiques.

Théodore est un riche Négociant, qui tient dans la dépendance la plus dure & la plus humiliante, Pellegrin son fils, & Marcolina sa bru, qui ne sont pas des enfans; car Zanetta leur fille est à marier.

Ce chef de famille absolu & despotique, a chez lui un Commis appellé *Desiré*, qui est son homme de confiance & son favori, & celui-ci

homme adroit & méchant, s'étant emparé de l'eſprit du vieillard, domine dans la maiſon autant que le maître ; il n'eſt pas moins grondé, il n'eſt pas moins tracaſſé par l'homme farouche, mais il ſait auſſi bien ſouffrir que voler.

Ce Commis impertinent pouſſe ſi loin l'impudence, qu'ayant un fils appellé *Nicoletto*, il engage Théodore à lui accorder *Zanetta* ſa petite-fille, à l'inſu de ſes pere & mere.

A ce dernier trait d'autorité abuſive du côté du Maître, & d'effronterie du côté du Commis, Marcolina ne peut plus garder le ſilence ; elle eſt mere, elle eſt femme, elle échauffe l'indolence de ſon mari, elle empêche le ſacrifice de ſa fille, elle fait tant qu'elle découvre au Maître de la maiſon les fripponneries de ſon bien aimé ; elle parvient à le faire chaſſer ; elle engage ſon époux à ſe rendre utile à ſon pere ; elle établit ſa fille honorablement. Le grondeur avoue que ſa bru a de l'eſprit, & l'embraſſe en grondant.

Cette Piece fit tant de plaiſir qu'elle alla juſqu'à la clôture de l'automne de l'année 1760, & je gardai pour l'ouverture du Carnaval de l'année 1761, *l'Ecoſſoiſe*, Comédie qui n'étoit pas de mon invention, mais qui ne me fit pas moins d'honneur.

L'hiſtorique de cette Comédie, eſt une anecdote qui me paroît intéreſſante. Je ne pouvois mieux la faire connoître qu'en donnant ici un extrait de la Préface que je mis à la tête de cet Ouvrage, dans mon Edition de Paſquali : elle formera le ſujet du Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XLIV.

*Extrait de la Préface de l'*Ecoſſoiſe*, tome XIII de mon Théâtre, Edition de Paſquali.*

CEUX qui s'amuſent à la lecture des nouvelles du jour, doivent ſe ſouvenir que l'année 1750 il parut en Italie, comme par-tout ailleurs, une Comédie Françoiſe qui avoit pour titre le Café ou l'Ecoſſoiſe.

On liſoit dans la Préface de cette Piece, que c'étoit l'Ouvrage de M. *Hume*, *Paſteur de l'Egliſe* d'Edembourg, capitale de l'Ecoſſe, mais tout le monde ſavoit que M. de Voltaire en étoit l'Auteur.

Je fus un des premiers qui l'eut à Veniſe; l'illuſtre Patricien Vénitien *Andrea memo*, homme ſavant, homme de goût, & très-verſé dans la Littérature, trouva cette Piece charmante, & me l'envoya croyant que je pourrois en faire quelque choſe pour mon Théâtre.

Je la lus avec attention, elle me plut infiniment, je la trouvai même de ce genre de compoſitions théâtrales que j'avois adopté, & l'a-

mour-propre m'attacha encore davantage en voyant que l'Auteur François m'avoit fait l'honneur de me nommer dans ſon diſcours préliminaire.

J'eus grande envie de traduire l'*Ecoſſoiſe* pour la faire connoître & la faire goûter à ma Nation ; mais en reliſant la Piece avec des réflexions relatives à l'objet que je m'étois propoſé, je m'apperçus qu'elle ne réuſſiroit pas telle qu'elle étoit ſur les Théâtres d'Italie.

Il eſt vrai, comme dit l'Auteur lui-même, *que cet Ouvrage eſt fait pour plaire dans toutes les langues ; car l'on y peint la nature qui eſt la même par-tout* ; mais cette nature eſt différemment modifiée dans les différens climats, & il faut la préſenter par-tout avec les mœurs & les habitudes du pays où l'on s'aviſe de l'imiter.

Mes Pieces, par exemple, qui ont été bien reçues en Italie, ne le ſeroient pas de même en France, & il faudroit y faire des changemens conſidérables pour en faire paſſer quelques-unes.

Mais j'avois promis que l'*Ecoſſoiſe* paroîtroit ſur le Théâtre Saint-Luc, & regardant l'exacte traduction, comme dangereuſe, je ne penſai plus qu'à l'imiter ; je fis une Piece Italienne d'après le fond, les caracteres & l'intérêt de l'original François.

Le ſuccès de cette Comédie ne pouvoit être ni plus général, ni plus éclatant; nous eûmes l'Auteur François & moi chacun notre part au mérite & aux applaudiſſemens; on dira peut-être qu'il eſt téméraire à moi de vouloir partager l'honneur de l'Ecoſſoiſe pour l'avoir habillée à l'Italienne; ce reproche qui pourroit être fondé ſur des conſidérations reſpectives, m'oblige à faire part à mes lecteurs d'une anecdote ſinguliere arrivée dans la même année au ſujet de ce même Ouvrage.

Tous les trois Théâtres de Comédie de Veniſe le firent paroître l'un après l'autre: celui de *Medebac* fut le premier; mais l'Ecoſſoiſe étoit cachée ſous le titre de la belle Pellerine; Lindane avoit l'air d'une aventuriere: *Friport*, ce Marin Anglois, groſſier par habitude, & généreux par caractere, étoit remplacé par un petit-Maître Vénitien; le fond de la Piece étoit le même; mais les caracteres étoient changés, & il n'y avoit plus ni nobleſſe, ni intérêt dans le ſujet; la Piece eut le ſuccès qu'elle méritoit; elle fut arrêtée à la troiſieme repréſentation.

Le Théâtre *Saint-Samuel* avoit auſſi ſon Ecoſſoiſe à produire; on y annonce *la véritable*, *la légitime Ecoſſoiſe*, traduite mot pour mot, trait pour trait de l'original François; elle tomba rudement à la premiere repréſentation.

J'avois cédé la place à tout le monde, & la mienne parut la derniere : quel événement heureux pour moi ! Elle fut si attentivement écoutée, elle fut si completement applaudie, que si j'avois été susceptible de jalousie, j'aurois été jaloux pour mes Pieces.

La chûte des deux précédentes donna plus de relief au succès de la mienne ; elle se soutint toujours, & par-tout de même, & elle fut mise à côté de tout ce que j'avois fait de plus agréable dans mes Ouvrages.

On savoit que le fond n'étoit pas de moi, mais l'art & les soins que j'y avois employés pour la rapprocher de nos mœurs & de nos usages, me valurent le mérite de l'invention.

Je ne rendrai pas compte ici de tous les changemens que je crus devoir faire dans l'Ecossoise ; ce détail ne pourroit intéresser que les connoisseurs des deux langues, & ceux-ci peuvent se satisfaire plus amplement par la lecture, & par la confrontation de la même Piece dans les deux idiômes.

Mais voici le changement le plus essentiel & le plus propre à frapper les étrangers qui ne connoissent pas l'Italien.

Le *Lord Morrai* qui forme le nœud, & produit l'intérêt par rapport à l'Héroïne du Drame, ne paroît dans l'Ouvrage françois qu'au troi-

ſieme acte de la Piece ; & le Spectateur ne fait juſques-là que s'amuſer de la méchanceté de *Frélon*, & du caractere ſingulier de Friport, & s'intéreſſe médiocrement aux déſaſtres & à la vertu de *Lindane* : c'eſt à la moitié de l'Ouvrage que la paſſion de deux amans vertueux commence à ſe montrer dans toute ſa vigueur, & c'eſt trop tard pour les Italiens.

Le Lord paroît au premier acte dans mon *Ecoſſoiſe* Italienne : il découvre dans une ſcene fort comique & fort agréable, qu'il a avec la Femme-de-chambre de Lindane, la condition & l'état de cette étrangere, & la ſcene qui ſuccede immédiatement après entre l'Anglois & l'Ecoſſoiſe met au fait le Spectateur de leur paſſion & de leurs caracteres ; la Piece commence dès-lors à intéreſſer pour la vertu de l'une & l'inclination de l'autre ; cette baſe établie, tout le reſte va à merveille.

Je trouvai dans la ſcene V du deuxieme acte de l'original François, une difficulté qui m'arrêta pendant quelques inſtans : *Friport* s'adreſſe à Fabrice pour voir *Lindane ; Fabrice* l'annonce ; on voit tout-d'un-coup Friport dans la chambre de l'Ecoſſoiſe, & le changement de décoration n'eſt pas annoncé ; dans la Piece imprimée, on lit deux fois de ſuite ſcene V, & on ne ſait pas pourquoi.

Je n'avois ni le tems, ni le moyen de confronter les différentes éditions : je connoiſſois la délicateſſe des François ſur *l'unité de lieu* : je pris la liberté de faire ſortir Lindane de ſa chambre pour venir écouter dans la ſalle un homme qu'elle ne connoiſſoit pas ; mais je le fis d'une maniere raiſonnable qui ne pouvoit porter aucune atteinte à la réſerve, & à la modeſtie de Lindane.

Elle ſait que ſon pere eſt aux Indes ; on lui annonce un Marin qui a des ſecrets à lui communiquer ; elle ſe flatte que c'eſt peut-être un ami de ſon pere ; l'envie d'en avoir des nouvelles l'a déterminée à ſortir, & la ſcene ſe paſſe tout naturellement dans un endroit qui eſt ouvert à tout le monde.

Ce changement fut remarqué particulierement ; les Vénitiens crurent que les Comédiens du Théâtre Saint-Samuel s'étoient trompés dans leur traduction : ceux qui avoient lu la Piece imprimée virent que le Traducteur n'avoit pas eu tort ; on ne pouvoit pas concevoir comment cette double ſcene pouvoit s'exécuter à Paris ; en attendant que des notices plus ſûres vinſſent nous éclairer, j'étois bien aiſe d'avoir contenté mes compatriotes, qui étoient devenus auſſi exacts & auſſi difficiles que les étrangers.

Je fis dans cette Piece un autre changement bien eſſentiel & bien néceſſaire: *Frélon* étoit un perſonnage qui pouvoit faire quelque ſenſation à Londres & à Paris, & qui n'en auroit fait aucune en Italie, où les Journaliſtes ſont rares, & où la police les empêche d'être méchans.

Je remplaçai ce caractere inconnu par un de ces hommes qui n'ont rien à faire, qui fréquentent les cafés pour apprendre les nouvelles du jour, qui les débitent à tort & à travers, & ne pouvant ſatisfaire leur curioſité ni celle des autres, ſe vengent par des menſonges, & n'épargnent pas le ridicule & la médiſance.

M. *de la Cloche* étoit méchant par goût, & *Frélon* paroiſſoit l'être par vénalité.

Je demande pardon à l'Auteur François d'avoir oſé toucher à ſa Piece; mais l'expérience a prouvé que ſans moi elle n'auroit pas été goûté en Italie, & cet illuſtre Poëte qui fait honneur à ſa Patrie doit faire cas des applaudiſſemens de la mienne.

CHAPITRE XLV.

La Soirée des Jours gras, *derniere Piece donnée à Venise avant mon départ, Comédie Vénitienne, en trois Actes & en prose. Allégorie de la Piece. Son brillant succés. Cinq Pieces qui forment un petit Théâtre de société.* L'Homme d'Esprit, la Femme d'Esprit, l'Apatiste, l'Hôtellerie de la Poste, & l'Avare.

VOICI la derniere Piece que je donnai à Venise avant mon départ. *Una delle ultime sere di carnovale*, (la Soirée des Jours gras), Comédie Vénitienne, & allégorique, dans laquelle je faisois mes adieux à ma Patrie.

Zamaria, Fabriquant d'Etoffes, donne une fête à ses confreres, & y invite *Anzoletto* qui leur fournissoit les desseins. L'assemblée des Fabriquans représentoit la Troupe des Comédiens, & le dessinateur, c'étoit moi.

Une Brodeuse françoise appellée Madame *Gâteau*, se trouve pour des affaires à Venise. Elle

Elle connoît Anzoletto ; elle aime autant sa personne que ses desseins ; elle l'engage, & va l'emmener à Paris ; voilà une énigme qui n'étoit pas difficile à deviner.

Les Fabricans apprennent avec douleur l'engagement d'Anzoletto ; ils font leur possible pour le retenir ; celui-ci les assure que son absence ne passera pas le terme de deux années. Ils reçoit les plaintes avec reconnoissance ; il répond aux reproches avec fermeté. Anzoletto fait ses complimens & ses remerciemens aux convives, & c'est Goldoni qui les fait au Public.

La Piece eut beaucoup de succès ; elle fit la clôture de l'année comique 1761, & la Soirée du Mardi gras fut la plus brillante pour moi, car la Salle retentissoit d'applaudissemens, parmi lesquels on entendoit distinctement crier : *Bon voyage : Revenez : N'y manquez pas.* J'avoue que j'en étois touché jusqu'aux larmes.

C'est ici où se termine la collection de mes Pieces composées pour le Public à Venise, & c'est ici où la deuxieme partie de ces Mémoires devroit se terminer aussi ; mais je ne puis quitter la partie sans rendre compte de Pieces qui se trouvent imprimées dans mon Théâtre.

Ce ſont des Comédies que je compoſai pour M. le Marquis Albergati Capacelli, Sénateur de Bologne. Ces Pieces beaucoup plus courtes que les autres, & avec moins de perſonnages, forment un petit Théâtre de ſociété; elles ſont travaillées avec ſoin, elles ont très-bien réuſſi, quelques-unes ont été même jouées ſur des Théâtres publics avec ſuccès, & je vais en donner une idée le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible.

Il Cavaliere di Spirito, (l'Homme d'Eſprit) Comédie en cinq Actes & en vers; c'eſt un homme aimable & inſtruit qui fait les délices de la ſociété. C'étoit le portrait du jeune Sénateur qui jouoit lui-même à ravir le rôle principal de la Piece.

La Donna bizzara, (la Femme bel eſprit), Comédie en cinq Actes & en vers; c'eſt une jeune veuve, jolie, intéreſſante, qui a du mérite, mais qui eſt gâtée par la ſociété, & à force de vouloir plaire, ſe donne des ridicules.

L'Apatiſta, (l'Apatiſte), Comédie en cinq Actes & en vers. Le *Protagoniſte* eſt un homme de ſang-froid, toujours calme, toujours égal, qui jouit du bonheur ſans tranſport, qui ſouffre les déſaſtres ſans plaintes, qui, attaqué

ſe défend ſans colere ; & finit par ſe marier ſans paſſion. Je défie qu'aucun Comédien ſoutienne ce caractere avec tant d'intelligence & de vérité que M. le Marquis Albergati en a marqué dans l'exécution.

L'Hoſteria della Poſta, (l'Hôtellerie de la Poſte), Comédie en un Acte & en proſe. Le ſujet de cette petite Piece eſt hiſtorique ; l'intrigue en eſt fort comique, & le dénouement très-heureux. On n'auroit pas beaucoup de peine, je crois, à la traduire en François.

L'Avaro, (l'Avare), Comédie en un Acte & en proſe. C'eſt la derniere de cinq Pieces de mon Théâtre de ſociété, & comme le titre marque un de ces caracteres qui ſont plus généralement connus, & qui ſemblent avoir été épuiſés par les grands maîtres de l'art ; je vais en donner un détail un peu plus étendu.

Don Ambrogio, (Ambroiſe) ouvre la ſcene faiſant tout ſeul des réflexions ſur ſon état. Il vient de perdre ſon fils unique ; il en eſt fâché, il ſent la voix de la nature ; mais l'entretien de ce fils lui coûtoit cher, & il a moins de peine à s'en conſoler.

Sa bru l'embarraſſe, elle eſt encore chez lui ; il trouve la dépenſe inſupportable, & il voudroit s'en défaire, mais il faudroit rendre la dot, & il ne peut pas s'y réſoudre.

La veuve eſt jeune, & ne manque pas de partis. L'Avare les écoute tous; mais à l'article de la dot, ils ſont tous renvoyés. Il ſoutient qu'il a plus dépenſé pour ſa belle-fille qu'il n'a reçu par le contrat de ſon mariage; il fait voir à tout le monde la note des dépenſes qu'il a faites pour elle; il a toujours cette note ſur lui, il la lit trois ou quatre fois tous les jours, & la tient la nuit ſous le chevet de ſon lit.

Un amant plus adroit que les autres, offre à Don Ambroiſe d'épouſer ſa belle-fille ſans débourſer la dot; il ſuffit que le beau-pere s'oblige de la donner après ſa mort. L'Avare y conſent, à condition que le prétendu ſe charge de le nourrir.

L'amant trouve la propoſition ridicule; mais il eſt amoureux! il craint de perdre l'occaſion d'épouſer ſa maitreſſe. Il craint l'homme ſordide, qui menace d'une procédure. Il conſent à tout, & le mariage ſe fait.

C'eſt une petite Piece; c'eſt une nouvelle eſpece d'Avare qui ne vaut pas les autres. Cependant j'y ai mis aſſez de jeu & aſſez d'intérêt pour le faire paſſer, & il eut tout le ſuccès qu'il pouvoit avoir.

J'ai rendu compte des Pieces que j'ai compoſées en Italie, & qui ont été jouées avant

mon départ. Il m'en reſte encore une qui n'a pas été repréſentée, mais qui ſe trouve imprimée dans le dix-ſeptieme volume de l'Edition de Paſquali, & dans l'onzieme de celle de Turin.

C'eſt une Comédie en cinq Actes & en vers, intitulée *la Pupille*, Ouvrage de fantaiſie, travaillé à la maniere des anciens, & deſtiné uniquement à l'impreſſion, afin qu'il y eût dans mon Théâtre des Pieces de tout genre, & une idée du comique de tous les tems.

Le ſujet de la *Pupille* eſt ſimple. Point de caracteres, point de complication dans l'intrigue, une marche naturelle ſans artifice; mais je tâchai d'animer la ſéchereſſe de l'ancienne Comédie, par des ſcenes équivoques, qui augmentent l'intérêt & donnent de la ſuſpenſion.

La cataſtrophe n'eſt pas neuve; c'eſt un Tuteur qui eſt amoureux de ſa Pupille. Il découvre en elle ſa fille unique, & devient le beau-pere de celui qui avoit été ſon rival.

Le ſtyle dont je me ſuis ſervi n'eſt pas celui de mes autres Pieces; je me ſuis rapproché un peu plus des Ecrivains du bon ſiecle; & à l'égard de la verſification, j'ai imité celle de l'*Arioſte* dans ſes Comédies.

CHAPITRE XLVI.

Mon départ de Venise. *Je tombe malade* à Bologne. *Présentations de mes volumes à la Cour de Parme, & à celle de la Landgrave d'Armstadt. Vue de nos parens à Genes. Mon embarquement avec le courier de France. Danger sur mer. Dispute comique. Je mets pied à terre à* Nice. *Je traverse le* Var. *Me voilà en France.*

Après ma derniere Comédie, & après les adieux que j'avois faits au Public, je ne pensai plus qu'aux préparatifs de mon départ.

Je commençai par des arrangemens de famille. Ma mere étoit morte ; ma tante alla vivre avec ses parens. J'abandonnai à mon frere la totalité de nos revenus ; je mis sa fille au couvent, & je destinai mon neveu à me suivre en France.

Il me falloit quelqu'un à Venise qui eût soin de ma niece dont je m'étois chargé. Son pere

étoit Militaire, il ne falloit pas compter sur lui. Je trouvai un ami qui voulut bien recevoir ma procuration ; c'étoit M. *Jean Cornet*, frere cadet de M. Gabriel Cornet, l'un & l'autre Négocians de Venise, & originaires François. Je me tais sur le mérite de cette digne & respectable famille, elle est connue par son commerce, & estimée par sa probité.

Le deuxieme volume de mes Œuvres venoit de sortir de dessous la presse ; j'avois commencé cette Edition à Venise, j'avois beaucoup de Souscripteurs, je ne pouvois pas la retirer.

Je fournis assez de matériaux pour la continuer. M. *le Comte Gaspar Gozzi* s'étoit chargé de la correction Typographique ; l'Illustre Sénateur Nicolas Balbi m'assura de sa protection. M. Pasquali étoit un Libraire-Imprimeur honnête & accrédité ; je n'avois rien à craindre pour l'exécution.

Je partis de Venise avec ma femme & mon neveu, au commencement du mois d'Avril de l'année 1761. Arrivé à Bologne, je tombai malade ; on me fit faire par force un Opéra-Comique ; l'ouvrage sentoit la fièvre comme moi ; heureusement il n'y eut que l'Opéra d'enterré.

Revenu en bonne ſanté, je repris ma route; je paſſai par Modene où je ne fis que renouveller ma procuration à mon Notaire, à cauſe de la ceſſion que j'avois faite en faveur de mon frere, & le lendemain je partis pour Parme.

Je paſſai huit jours dans cette ville fort agréablement; j'avois dédié la nouvelle Edition de mon Théâtre à l'Infant Don Philippe. J'eus l'honneur de lui préſenter les deux premiers volumes; je baiſai la main à leurs Alteſſes Royales. Je vis pour la premiere fois l'Infant Dom Fernand, pour lors Prince héréditaire, & aujourd'hui Duc regnant; il me fit l'honneur de me parler, il me félicita ſur mon voyage en France; *vous êtes bien heureux*, me dit-il, *vous verrez le Roi mon grand Pere.*

J'augurai par ſa douceur que ce Prince feroit un jour le bonheur de ſes ſujets; je ne me ſuis pas trompé. L'Infant Don Fernand fait les délices de ſes peuples, & l'auguſte Archiducheſſe ſon épouſe, met le comble à la félicité publique & à la gloire de ſon Gouvernement.

Ce fut dans cette occaſion que je vis, au bout de trois ans de brouillerie, l'Abbé Frugoni revenir à moi. Ce *nouveau Pétrarque* avoit ſa *Laure* à Veniſe; il chantoit de loin les graces & les talens de la charmante *Aurisbe Tarſenſe*,

Pastourelle d'Arcadie, & je la voyois tous les jours. Frugoni étoit jaloux de moi, & n'étoit pas fâché de me voir partir.

J'avois des volumes à présenter à Son Altesse Sérénissime la Princesse Henriette de Modene, Duchesse Douariere de Parme, & en dernier lieu Landgrave d'Armstadt. Cette Princesse qui faisoit sa résidence à Borgo san Donino, entre Parme & Plaisance, étoit alors à Corte-Maggiore, sa maison de plaisance.

Je me détournai de quelques milles pour lui faire ma cour ; je fus très-bien reçu, très-bien logé, moi & mon monde ; nous y passâmes trois jours délicieux. Des Dames & des courtisans qui jouoient mes Comédies sur le Théâtre de la Landgrave, auroient bien voulu me régaler d'un petit Spectacle ; mais la chaleur étoit excessive, & je devois partir pour Plaisance.

Arrivés dans cette ville nous fûmes comblés d'honnêtetés & de nouveaux plaisirs. Le Marquis Casati qui étoit un de mes Souscripteurs, nous attendoit avec impatience. Nous trouvâmes chez lui tout ce qu'on peut desirer d'agréable ; bel appartement, bonne chere, société charmante. Madame la Marquise & sa belle-fille nous procurerent tous les agrémens

poſſibles ; nous y reſtâmes quatre jours, on ne vouloit pas nous laiſſer aller ; mais nous avions perdu trop de tems, il y avoit trois mois que nous avions quitté Veniſe, & malgré la chaleur inſupportable il fallut partir.

C'étoit préciſément à Plaiſance que je devois choiſir la route pour paſſer en France ; ma femme deſiroit revoir ſes Parens avant que de quitter l'Italie ; je préférai pour la contenter la voie de Genes à celle de Turin.

Nous paſsâmes huit jours fort gaiement dans la patrie de mon épouſe, mais les larmes & les ſanglots ne finiſſoient pas au moment de notre départ ; notre ſéparation étoit d'autant plus douloureuſe, que nos parens déſeſpéroient de nous revoir. Je promettois de revenir au bout de deux ans ; ils ne le croyoient pas. Enfin au milieu des adieux, des embraſſemens, des pleurs & des cris, nous nous embarquâmes dans la felouque du courier de France, & nous fîmes voile pour Antibes, en côtoyant le rivage que les Italiens appellent *la Riviera di Genova*. Un ouragan nous éloigna de la rade, & nous manquâmes périr en doublant *le Cap de Noli*.

Une ſcene comique diminua ma frayeur ; il y avoit dans la felouque un Carme Provençal

qui écorchoit l'Italien comme j'écorchois le François. Ce Moine avoit peur quand il voyoit venir de loin une de ces montagnes d'eau qui menaçoit de nous ſubmerger : il crioit à gorge déployée ; la voilà, la voilà : on dit en Italien *la vela* pour dire *la voile.* Je crus que le Carme vouloit que les Matelots forçaſſent de voiles ; je voulois lui faire connoître ſon tort, il ſoutenoit que ce que je diſois n'avoit pas le ſens commun ; pendant la diſpute le Cap fut doublé, nous gagnâmes la rade. J'eus le tems alors de reconnoître mon tort, & la bonne foi d'avouer mon ignorance.

Le gros tems nous empêcha de continuer notre route. Le courier qui ne pouvoit pas s'arrêter, prit le chemin de terre à cheval, & s'expoſa à traverſer des montagnes encore plus dangereuſes que la mer.

Ce ne fut qu'au bout de quarante-huit heures que nous pûmes nous rembarquer ; mais la mer étant toujours orageuſe, je deſcendis à Nice où les chemins étoient pratiquables ; je quittai la felouque, & je fis chercher une voiture.

On en trouva une par haſard qui étoit arrivée le jour précédent. C'étoit une berline qui avoit amené à Nice la fameuſe Mademoiſelle

Deschamps, échappée de la prison de Lyon. On me conta une partie de ses aventures ; je couchai dans la chambre qu'on lui avoit destinée, & qu'elle avoit refusée à cause d'une punaise qu'elle y avoit vue en entrant. Je trouvai fort commode la voiture qu'on m'avoit préparée ; je fis mon marché pour Lyon, à condition d'aller à Marseille, & d'y passer quelques jours. Le voiturin étoit de ce pays-là ; il n'y eut point de difficulté dans nos conventions.

Je partis de Nice le lendemain ; je traversai le Var qui sépare la France de l'Italie ; je renouvellai mes adieux à mon pays, & j'invoquai l'ombre de Moliere pour qu'elle me conduisît dans le sien.

Fin du Tome second.

2559-515